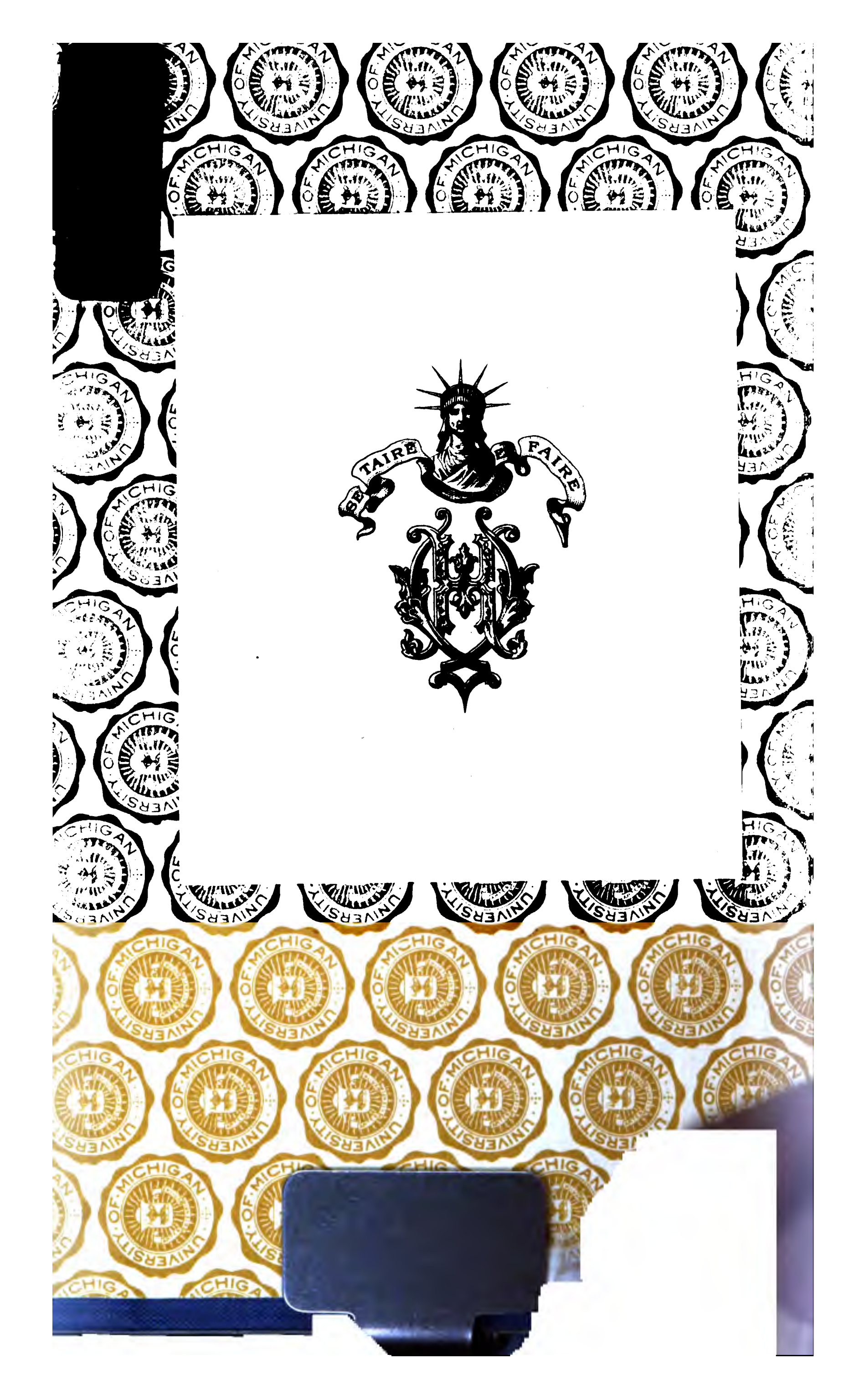
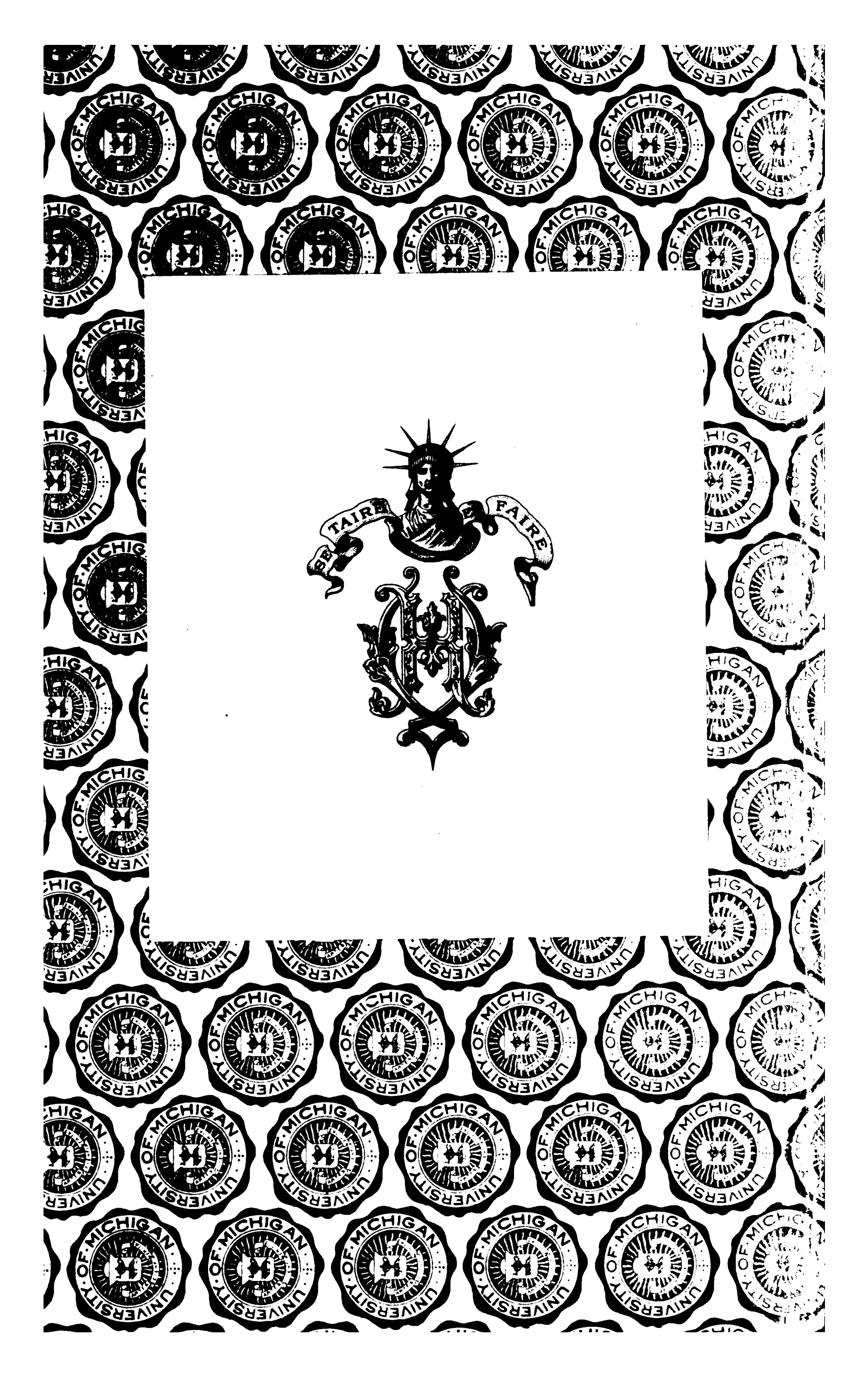

UNIVERSITY OF MICHIGAN
SE TAIRE
E FAIRE


UNIVERSITY OF MICHIGAN


UNIVERSITY OF MICHIGAN
BE TAIRE FAIRE


UNIVERSITY OF MICHIGAN

MÉMOIRE

EN FAVEUR

DE DIEU.

NOTICE DU LIBRAIRE

Sur les meilleures Éditions des Écrits de l'Auteur de cet Ouvrage.

PHILOSOPHIE DE LA NATURE, cinquième Edition, Londres 1789, 7 vol. *in-8.°* avec gravures. 24 f.

PHILOSOPHIE DU BONHEUR, seconde Edition, Paris, Moutardier, 1800, 2 vol. *in-8.°* 7 50 c.

HISTOIRE DES HOMMES, seconde Edition, *in-8.°*, 53 vol. avec 111 gravures. (Les 42 premiers volumes sont de lui, et renferment l'histoire complète de l'Antiquité.) Les deux Editions sont épuisées depuis six ans.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DU MONDE PRIMITIF, quatrième Edition, Paris 1796, *in-8.°*, 7 vol. avec un Atlas de trente planches. 25

PARADOXES D'UN CITOYEN, seconde Edition, Amsterdam 1775, 2 vol. *in-8.* 6

THÉATRE DE SYBARIS, seconde Edition, Orléans, Couret-de-Villeneuve, 1792, *in-8.°*, pap. velin, 3 vol. 10

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, histoire Orientale, Paris, J. J. Fuchs, 1799, *in-12*, 4 vol. 6

EPONINE, *in-8.°*, 6 vol. avec gravures. 24

RECUEIL DES MEMOIRES en faveur des Déportés de l'Institut, seconde Edition, *in-12*, Paris 1800. 2

MEMOIRE POUR LES ACADÉMIES, Paris, Guerbart, rue de Grenelle St.-Germain, *in-8.°* 1800. 2

DE LA PAIX DE L'EUROPE, et de ses bases, Paris 1801, *in-8.°* 4

MÉMOIRE
EN FAVEUR
DE DIEU.

PAR J. DE L'ISLE DE SALES,
Membre de l'Institut-National de France et de l'Athénée de Lyon.

Dixit insipiens, in corde suo, non est Deus :
L'insensé, qui frissonne à l'aspect du trépas,
Interroge son cœur et se dit, Dieu n'est pas.



A PARIS,
Chez J. J. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins.

An X de la République.
1802.

ERRATA ESSENTIEL

QU'ON INVITE A CORRIGER.

Page 200 *lig.* 21, qu'il ne definît qu'une Statue. *lisez* qu'il ne défiait qu'une Statue.

243 — 6, faire renier, *lisez* faire adopter.

253 — 5, l'an quatre-vingt-dix-neuvième, *lisez* l'an cent quatre-vingt-dix-neuvième.

287 — 9, ne semblait qu'un germe, *lisez* ne semblait qu'en germe.

Cet Ouvrage, commencé à la dévastation du Dix-huit Fructidor, et à-peu-près terminé à la restauration du Dix-huit Brumaire, s'est traîné dans mon Porte-feuille, jusqu'à ce qu'un Gouvernement Sage levât la lettre de cachet lancée, il y a dix ans, contre tout Écrivain qui oserait avoir des idées saines en morale, et des principes consolateurs en Religion.

Le Gouvernement Consulaire a rempli, à cet égard, la plus belle partie de nos espérances : il est difficile, après avoir trouvé la France si bas, de l'avoir élevée si haut; c'est Auguste qui reçoit une Rome d'argile, et qui la rend de marbre à ses Successeurs.

Revenu de lui-même, des vieux préjugés de la Démagogie, il n'arme plus les Clergés l'un contre l'autre, et l'Athéisme contre tous les deux. Il

R. N.

a cessé de penser que la fermentation des fanatismes entr'eux, en détruise l'effet, comme le mélange neutralise les poisons.

Le Chef de ce Gouvernement a imaginé de rendre le Père des hommes, à la grande famille des Français : et si, contre toutes les probabilités humaines, il l'a exécuté sans danger, il ne l'a pas du moins exécuté sans gloire.

En accordant la liberté absolue à tous les Cultes qui ne sont pas perturbateurs, il a rendu à l'homme l'usage de sa conscience et la propriété de sa vertu.

Il a rétabli le chef visible de la Religion Européenne sur son Siège primitif, et a laissé à ses mains exercées, le soin d'anéantir, parmi nous, le schisme entre les deux Sacerdoces.

Ses mesures pour éteindre dans son germe toute persécution réligieuse; ses Proclamations pour inviter à la concorde l'homme de bien de tous les Cul-

tes ; ses Lois pour y forcer le perturbateur, tout porte l'empreinte de la plus haute sagesse; tout, non-seulement fait aimer ce Gouvernement, mais encore, par l'harmonie générale qu'il appelle de chaque partie du Globe, semble le mettre en contact avec toutes les bienveillances.

Il ne lui manque plus, pour accorder tout ce que la raison lui demande, et tenir tout ce que vingt-deux mois de sagesse nous promettent, que de placer les hommes d'état à la tête d'un Culte auguste, qui garantisse la foi des sermens, et sanctionne la durée des lois, c'est-à-dire, d'établir une Religion de Gouvernement.

Les auspices semblent donc assez favorables pour reconcilier l'Europe avec nos principes sur les Cultes, et pour dire, par rapport à Dieu, des vérités qui ne blessent pas les hommes.

Ce livre aurait été plus piquant, sans doute, s'il avait paru au tems

éclaircir. Je répondrai toujours à la logique, au goût, à l'amitié, mais jamais à la malveillance.

Quelques personnes, dont l'autorité a pour moi quelque poids, ont paru craindre, avant la lecture de cet ouvrage, que le titre de Mémoire en faveur de Dieu *n'annonçât une sorte d'irrévérence pour cet Être des Etres, en présence duquel tout ce qui existe dans la Nature n'est qu'un assemblage d'atômes : elles ont lu le livre, et leur opinion a changé. La nature de cet écrit, destiné pour toutes les classes de lecteurs, demandait encore moins la raison profonde de Platon, que l'ironie de Socrate : je ne me flatte point d'avoir réussi ; mais du moins j'ai évité l'écueil de l'irrévérence, sans que mon titre fut en dissonance avec mon ouvrage.*

Il y a beaucoup plus de fonde-

ment dans le reproche d'avoir crayonné avec trop de vigueur des factions qui se sont jouées, pendant près de dix ans, de nos grandes et belles destinées : mais ce tableau était impérieusement commandé par l'ordonnance générale de l'ouvrage : il était impossible d'écrire l'histoire de l'Athéisme Français, sans faire voir les cicatrices de la foudre, sur le front des Athées, qui avaient tenté de détrôner l'Ordonnateur des Mondes. On ne pouvait exiger de Milton qu'il ôtât le personnage de Satan de son Paradis Perdu, et de Tacite qu'il fît disparaître le nom de Caligula de ses Annales.

D'ailleurs, fidèle aux principes que je me suis tracés, j'ai évité, autant qu'il était possible, de nommer les acteurs encore vivans de ces sanglantes tragédies; j'ai tonné sur les choses, et respecté les personnes. Je crois aux remords; et quand les chefs

de nos bandes démagogiques s'y seront rendus accessibles, au premier tocsin de la persécution qui sonnera contre eux, j'aurai le noble orgueil de faire leur apologie.

On a cru entrevoir une sorte de critique de l'ordre entier des gens de lettres, dans ce texte de la péroraison de mon Mémoire : c'est une partie très-respectable, mais d'ordinaire très-inutile de l'ordre social, parce qu'elle semble appellée à éclairer tout le monde, et à ne corriger personne. *J'aurais été infiniment sensible à cette imputation, si elle avait été fondée; mais il est bien évident que la critique tombe ici sur un mauvais ordre social, qui rend inutile la plus belle des magistratures, celle des mœurs; et non sur les véritables gens de lettres, toujours en sentinelle, avec le flambeau pacifique des lumières, pour prévenir la dégradation de la*

morale, et la chûte des bons Gouvernemens.

J'ai tâché toute ma vie d'honorer le nom d'Homme de Lettres : je n'irai point renverser des autels que j'ai désservis avec enthousiasme, pendant près de quarante ans, et flétrir par l'apostasie la fin de ma carrière.

Il me reste une objection très-délicate, mais en même tems très-importante, à détruire : on connaît mon idolâtrie pour le régime Consulaire, qui a déblayé en vingt-cinq mois tant de ruines, cicatrisé tant de plaies, reconcilié si solidement notre République avec l'Europe ; mais les plans que je propose pour fonder une religion de gouvernement, pour cimenter la tolérance des cultes, pour faire fraterniser les ministres des autels, pourraient bien ne pas se rencontrer en tout, avec ceux des hommes

d'état qui travaillent avec tant de gloire, comme avec tant de succès, à notre prospérité : mon ame est pure, mais je suis seul et sans pouvoir, tandis que notre Gouvernement joint à la pureté des principes, l'énergie des moyens : il ne faudrait donc pas me faire un crime de n'avoir pas déviné le secret de l'État : je suis loin de contrarier le père de la grande famille : il fera beaucoup mieux que je n'imagine : et alors ses succès me feront chérir l'anéantissement des miens.

J'ai mis à la tête de cet écrit, mon titre de membre de l'Institut, parce que je m'en honorerai sans cesse aux yeux de l'Europe : mais je prie tous les ordres de mes lecteurs de bien se persuader que ce titre n'emporte aucun assentiment de la part de ce corps auguste : il n'y a aucune censure établie dans son sein : toutes les opinions émises dans les ouvrages de ses

membres sont des opinions individuelles, dont l'auteur seul èst garant aux yeux de la loi et de la postérité.

J'ai une raison essentielle pour appuyer sur ce fait, que les ennemis des lettres ignorent ou plutôt feignent d'ignorer : ma carrière politique, (qu'on me permette cette expression), n'est pas encore terminée : j'ai encore plusieurs écrits sur les points les plus délicats de l'économie sociale, qui tourmentent mon imagination, et qui, grace au feu patriotique qui me dévore, verront un jour la lumière : je ne veux pas qu'on accuse l'Institut de quelques erreurs involontaires qui pourraient m'échapper : c'est dans son sein que je me glorifie d'avoir trouvé le germe de mes faibles succès : c'est moi seul qu'il faudrait accuser de les avoir pervertis, si je me trouvais jamais en contradiction avec la raison sociale, la loi et la morale de la Nature.

Mon dernier écrit de ce genre sera l'histoire rapide, mais substantielle peut-être, de la Révolution Française : alors, si je puis suppléer au génie de Tacite, par son courage.... j'aurai vécu.

PRÉFACE.

UN Avocat célèbre, du nom de Cochin, avouait avec ingénuité, qu'il avait gagné tant de mauvaises causes et perdu tant de bonnes, qu'il ne voyait pas d'inconvénient désormais à les plaider toutes : ce mot m'apprend, à-la-fois, ma destinée et mon devoir.

Depuis l'avènement du régime Consulaire, j'ai défendu deux fois des clients bien respectables, qui m'avaient été présentés par l'opinion publique et par la raison : c'étaient les Déportés de l'Institut, et les Titulaires des anciennes Académies. J'ai perdu les deux

causes : la première, parce que la Compagnie savante à laquelle j'appartiens, ne s'est pas crue assez forte pour être juste ; la seconde, parce que nous sommes encore trop en révolution, pour savoir être en harmonie avec nous-mêmes. La perte de ces deux procès mémorables a surpris jusqu'aux hommes qui l'ont prononcée : à peine osent-ils croire eux-mêmes à leur honteuse victoire, et sûrement la génération qui s'élève, par respect pour celle qui l'a précédée, n'y croira pas.

Mais, chez un peuple supérieur aux principes, où les causes, jugées imperdables par les géomètres, se perdent, il peut se faire, d'après le calcul des probabilités, que les causes plus que suspectes se gagnent ; et voilà pour-

quoi, sur la foi, non de la raison mais de mon oracle Cochin, je me permets, malgré mes chûtes, de rentrer dans la carrière.

Il paraîtra peut-être étrange que je présente, comme plus que suspecte, la cause dont j'ose me charger : mais cet aveu ne sera point inutile au client vénérable que je défends au tribunal de l'opinion publique ; il donnera quelque force au petit nombre de raisons faibles qui pourraient m'échapper, et on me pardonnera alors ma mal-adresse en faveur de ma bonne foi.

Non, ma cause n'est point de la nature de celles dont un défenseur puisse s'applaudir d'avance : jamais les circonstances ne furent moins fa-

vorables, jamais les esprits ne furent plus mal disposés ; je lutte contre le torrent qui m'entraîne, et je me vois moins près de mon triomphe que de mon naufrage.

Une partie de mes contemporains ne croit pas à ce Dieu, que je mets, en tremblant, sous la sauve-garde de l'ancienne loyauté française. Eh ! quel intérêt peut faire naître un Mémoire qui tend à lui redonner l'existence ! Est-ce que les hommes à entendement vigoureux, que la Révolution a engendrés, jugeront un fantôme digne d'éprouver leur couroux ? Est-ce que les Hercules de l'Athéisme accoutumés à porter le seul ciel auquel ils croyent, le ciel métaphysique, descendront à se mesurer avec l'atôme divinisé qu'ils

ont relégué, à l'exemple des sophistes de *la* Grèce, dans les intermondes d'Épicure !

Une autre partie de la nation, la moins nombreuse peut-être, mais aussi la plus puissante, parce qu'à force de ramper elle est parvenue à de grandes places, *croit encore un* peu au Dieu *que je défends*; mais pour montrer sa force d'esprit, elle fait semblant de le braver : c'est le lâche Caligula, qui, dans une nuit d'orage, crie d'une voix mal-assurée à Jupiter tonnant : *Tue moi, ou je te tue.*

Enfin, *il* est une dernière Caste, parmi les français, qui, s'étant jouée pendant dix ans de nos destinées, reste impur de la plus insolente des

Démagogies, couverte de sang et rassasiée de crimes, a cherché, en mettant à mort l'Ordonnateur des mondes, à s'entourer du néant, pour fuir sa conscience, et échapper à ses remords : cette Caste ne lit rien, ni les livres des hommes, ni celui de la Nature ; elle craindrait à chaque ligne d'y trouver *sa* sentence.

Il est donc bien évident qu'il y a en France trois ordres d'êtres intelligens, que, ni le prestige de l'éloquence, ni la force de la raison ne sauraient atteindre : l'homme qui trouve tout simple d'être Athée, parce qu'il est né aveugle ; l'homme qui se dit Athée, pour cacher sa peur, et l'homme qui se fait Athée, pour répudier ses remords : tous ces adversaires là

craignent la lumière qui peut les éclairer, comme l'Hydrophobe l'eau qui le désaltère; un livre, qu'ils n'auraient pas fait, serait d'ailleurs pour eux un tissu d'hyéroglyphes; ils ne verraient que du noir et du blanc dans les pages imprimées de mon Mémoire.

Quant aux dix-neuf vingtièmes des hommes du peuple, soit de Paris, soit des Départemens, accoutumés, depuis le règne de la terreur, à diviniser, au gré d'un maître, le Fétiche du jour et à le brûler le lendemain, je ne leur confierai point les grandes et belles destinées dont j'ose me dire le dépositaire; j'aurais trop à craindre qu'à l'avènement de quelques Dantons sur le trône républicain, il ne leur prît fantaisie de regarder l'Ordon-

nateur des mondes comme un Fétiche, et, ne pouvant atteindre jusqu'à lui, de brûler mon Mémoire.

Il est certain que, quelque mal qu'on ait dit de l'anarchie révolutionnaire, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir opéré une merveille inexplicable à la philosophie vulgaire : elle a renversé, en quelques minutes, des autels contemporains du berceau du monde, et fait de l'Athéisme la religion apparente de vingt-cinq millions d'hommes.

Un jour il plut à quelques-uns des Rois plébéyens, qui dirigeaient cette anarchie, de dire que le ciel ne logeait ni le Dieu de Mahomet, qui n'avait pas encore douze cents ans de vie, ni celui des Chrétiens, qui comptait

dix-sept cents ans d'existence, ni même celui de Socrate et de Marc-Aurèle, qui avait assisté à l'organisation des mondes : aussitôt la multitude docile traîna dans la fange le Coran de Mahomet, l'Évangile du Christ, et se consola de ne pouvoir détrôner le Dieu de Socrate, en vouant à la mort les derniers des philosophes.

Le lendemain, les despotes populaires eurent une autre fantaisie ; ils choisirent, dans la fange des crimes, l'être le plus abject qui ait jamais déshonoré le nom d'homme, et, après l'avoir laissé assassiner, ils lui dirent : *Tu seras le Dieu de la France.* A l'instant, la multitude se prosterna devant Marat, et on flétrit de ce nom impur le Calendrier de la République.

Ces faits, que la France entière peut attester, expliquent une anecdote de l'Histoire antique des Egyptiens, que le Pyrhonisme avait relégué, jusqu'à ce moment, parmi les mensonges imprimés : il s'agit des deux Pharaons Cheops et Cephren, qui firent fermer tous les temples de leurs États, et défendirent à leurs sujets d'adorer l'Être-Suprême. Cette proscription, unique dans l'histoire, dura cent six ans, comme on le verra en détail dans le cours de cet ouvrage : l'Egypte alors s'endormit Athée, et ne se réveilla avec son Dieu, que lorsque les deux despotes moururent : Ce trait a nui long-tems à la véracité du Père de l'Histoire. Plus instruits aujourd'hui, nous, apprenons, par le détrônement du Christ et par l'apothéose de Marat, à croire à l'Évangile d'Hérodote.

Encore une fois, tout ce qui se passe en France depuis dix ans m'annonce que je ne saurais ne pas succomber dans la lutte où je m'expose : tout se réunira contre moi, la tolérance de la Constitution nouvelle et le silence forcé de l'opinion publique; je trouverai dans l'arène les patriotes de *Marat* et *ceux de Fructidor*; j'aurai à *combattre les* Athées de cabinet, qui se perdent dans le néant des systêmes, les Athées de gouvernement, qui veulent *donner aux* Empires leur propre impuissance, et les Athées de servitude, qui se consolent du malheur de leur incrédulité, parce qu'ils la partagent avec vingt-cinq millions d'hommes.

Tant d'oppositions, depuis longtems pressenties, ont vingt fois fait

tomber de ma main une plume réputée inutile. Cependant je n'ai point perdu courage : j'ai regardé autour de moi, et j'ai vu que l'Athéisme n'avait pas encore envahi, sur le globe, la Monarchie universelle ; j'ai reconnu que, parmi un million d'aveugles, qui s'énorgueillissent d'être orphelins, il y avait encore des enfans de la Nature, qui aimaient à retrouver un père.

J'ai consulté, dans la société moyenne, des hommes qui avaient le malheur de n'être pas des patriotes par excellence ; mais qui, bons pères, bons époux, croyaient à la Nature, à la bonne foi et à l'amitié : ils m'ont encouragé, en me disant qu'ils avaient été si mal avec les Dieux républicains, qu'ils espéraient être mieux avec le Dieu de mon Mémoire.

J'ai interrogé quelques beaux génies, débris vénérables du siècle du goût et de la raison, que la faulx révolutionnaire a oublié de moissonner; ils *m'ont* répondu : « De petites considérations du moment ne doivent » point enchaîner une plume accou» tumée à travailler pour les siècles : » *qu'importe que le* sophiste nie la » *lumière*, *si* le philosophe la démon» tre ? Le sophiste passe, et la lu» mière qu'il repousse est éternelle : » l'Athée a beau s'agiter dans le vuide » absolu qui est son élément : on re» lègue dans les espaces imaginaires le » Père des mondes, on le calomnie, on » l'outrage, mais on ne le détrône pas ».

Des hommes d'état même, qui, ayant par ambition cédé au torrent de

[illegible], se trouvaient des Athées de circonstances, m'ont félicité de l'idée de mon Mémoire : « Nous ne » voyons pas bien évidemment, m'ont-» ils dit, qu'*il* existe quelque chose » hors de la Nature : c'est la force » qui fait la destinée des mondes, et » comme nous la dirigeons dans celui-» ci, nous sommes pour lui les pre-» mières causes. Cependant Dieu est » bon pour la multitude ; il nous im-» porte qu'on le lui prêche avec faste, » pour qu'elle y croie, et encore plus » qu'elle y croie pour que, dans ses » longues infortunes, elle ne vienne » pas assassiner ses premières causes ».

Le dirai-je encore ? mes amis, ou moi, nous avons voyagé dans les deux mondes, par-tout où la propagande

révolutionnaire n'a point fait de prosélytes : nous avons même, sous la conduite d'un Commodore Anglais, qui ne croyait qu'au Dieu de l'or, abordé *aux* Terres Australes; et toujours nous avons entendu parler, avec orgueil, d'un Être-Suprême qui avait tout fait, et avec reconnaissance, d'un Être Tutélaire qui avait tout conservé. Le mot *Dieu*, diversement modifié, mais uniformément senti, nous semblait alors un de ces termes radicaux, destinés à entrer dans toutes les langues, à mettre en correspondance avec tous les hommes : si donc mon Mémoire ne réussissait pas dans ma Patrie, je le ferais traduire dans la plupart des idiômes de la terre, comme une Constitution Polyglotte, pour lui créer une renommée, et je me

consolerais de voir cet ouvrage oublié parmi nous, par l'espérance de le trouver cité par les Théologiens de l'Australasie, les Lettrés de la Chine, et les Docteurs des Algonquins.

Ces considérations m'ont amené à un résultat, qui semble tenir du paradoxe : c'est que, dans un Empire démoralisé, une cause n'est pas essentiellement bonne, parce qu'on la gagne, ni essentiellement mauvaise, parce qu'on la perd. Tout ce qui est contraire aux principes éternels doit même passer en axiôme, dès qu'il est bien reconnu que ce grand État est divisé contre lui-même, qu'il déclare la guerre aux opinions plutôt qu'aux vices, et qu'il fait dependre ses idées arbitraires, sur la morale et sur la religion, d'une

vaine

vaine politique de circonstances, au lieu de donner une base à cette politique vacillante, en la fondant sur le double roc de la morale et de la religion.

Ainsi, il m'est presque mathématiquement démontré, que si les sages, pendant *plus de dix* mille ans, ont eu *raison* de prendre en main la cause de Dieu, moi j'ai infiniment tort, à l'époque de 1792 à 1800, de faire descendre du ciel cet Être auguste, reconnu pour un vain simulacre, afin d'en faire l'objet d'un Mémoire.

Et ce tort, tout grave qu'il est, n'est pas le seul dont ma franchise m'ordonne de faire l'aveu; il y a près de quarante ans que je prêche la même

doctrine ; il y après de quarante ans, que j'osai dire, pour la première fois, dans la *Philosophie de la Nature*, qu'on pouvait mettre dans la main d'un Être-Suprême, le premier anneau de la chaîne des connaissances humaines : ainsi, je suis un vieil hérétique aux yeux des Athées orthodoxes, comme un Comité de sûreté-générale m'a accusé d'être un royaliste effrené, pour avoir parlé la langue de la liberté au pied des trônes, avant l'avènement de la République.

Dussai-je réunir sur ma tête tous les carreaux de l'intolérance anti-religieuse, je déclare qu'il y a dans cette Philosophie de la Nature, un des traités les plus vigoureux qui soit sorti d'aucune plume humaine, en

faveur de l'existence d'un Être-Suprême : si le génie s'y était montré en raison de la force, j'aurais eu l'orgueil de me croire, un moment, au-dessus d'Addisson, de Clarke et d'Abbadie, et presqu'au niveau de Pascal, de Platon, d'Epictète et de Marc-Aurèle.

De cette époque, jusqu'au gouvernement Consulaire, tous més écrits ont été plus ou moins souillés de cette tache originelle : tous, malgré les *anathêmes* des esprits forts, sont restés imbus de préjugés qui remontent à l'organisation du globe ; on voit dans *tous* une égale antipathie contre le civisme des Révolutions, qui ordonne, sous peine de l'échaffaud, à l'enfant de la Nature de renier son Père.

Je sens combien cette pertinacité à soutenir des principes, quand il n'en faudrait que pour propager des opinions, peut me nuire dans l'esprit de mon siècle : les hommes, qui avec la faiblesse vont à tout, aiment peu ceux qui, avec du caractère, s'éloignent de tout. Au fond, on ne peut considérer l'éternel apôtre des vérités réligieuses que comme un perturbateur, quand les titres, les honneurs et les places vont chercher le Caméléon politique, qui, au gré de la faction dominante, sert et trahit tour-à-tour le Dieu d'Israël et celui de Baal, se prosterne le matin devant l'idole de Marat, et le soir s'endort en divinisant le néant et la nuit.

Malgré l'orage politique suscité contre moi, je me félicitais cependant

avec ma conscience et la considération tacite des gens de bien, de n'être que le perturbateur des Athées, lorsque tout-à-coup les guerriers, avec qui je me mesurais depuis quarante ans, ont changé de tactique : ils ont regardé comme un stratagême, digne du génie de Sinon et d'Ulysse, de m'enrôler malgré *moi parmi eux*, de m'affilier à *une phalange* dont j'avais juré la perte, de mettre dans ma main, comme signe de commandement, un drapeau ennemi, que je n'avais jamais porté que comme trophée de ma victoire.

Cette espèce de brevet d'Athéisme m'a été donné dans un Dictionnaire imprimé solemnellement dans Paris, il y a quelques mois, et propagé avec

tout le zèle du patriotisme, par les Frères de la doctrine de Spinosa et de Diagoras : on m'y proclame solemnellement un des patriarches de la Secte nouvelle, et les preuves qu'on en donne sont assez évidentes pour des aveugles-nés, que leur organisation condamne à ne voir que le néant dans les principes générateurs, et la mort au sein de la Nature.

Mon concordat avec les Athées, que j'ai combattus, non sans succès, pendant tout le cours de ma vie littéraire, se réduit à deux principaux articles tirés de la *Philosophie de la Nature*, et on les cite avec cette fidélité textuelle, qui donne quelque autorité aux actes publics des Diplomates.

« S'il pouvait y avoir un Athée
» véritable, ce serait peut-être un
» Sceptique déterminé, qui, voyant
» des difficultés dans tous les cultes,
» n'en admettrait aucun.

» L'indifférence est la religion de
» celui qui n'en a point, elle conduit
» à l'Athéisme ».

Peut-être une logique sévère trouvera-t-elle ce titre à la gloire de l'incrédulité un peu faible ; peut-être soupçonnera-*t*-elle quelque contradiction entre un diplome d'Athéisme donné au mot *Lisle de Sales*, et celui de Religion, déféré quelques pages auparavant, au mot *Institut* : peut-être, enfin, que, d'après mes principes, je pourrais me consoler d'être cité comme un des *hommes sans Dieu*,

qui honorent la France aux yeux de l'Europe, quand je vois qu'on a accordé le même privilège à Descartes, à Bossuet, à Locke, à Malebranche, à Pascal et à Fénelon. Mais je ne veux pas qu'on me donne des qualités que je n'ai point : ma franchise serait en opposition avec mon amour-propre; c'est bien assez de croire en Dieu, d'avoir une morale et d'honorer la vertu, sans m'énorgueillir encore de voir mon nom inscrit sur le livre d'or des Athées. Je suis content de ma petite fortune philosophique, et je ne veux point de la dignité de contre-bande que m'offre le Dictionnaire.

Après cette explication, nécessaire pour écarter tout soupçon de compli-

cité avec les conspirateurs que je dévoile, je vais entrer en matière.

Je prie le petit nombre d'hommes essentiellement vertueux, qui s'intéressent à la doctrine de l'Ordonnateur des mondes, et par contre-coup à la mienne, de ne pas s'étonner, si je *m'écarte un peu de la* route ordinaire, *dans l'ordonnance* de cet ouvrage : on doit sentir qu'un Factum, où il s'agit de défendre Dieu, n'a aucun point de contact avec des productions de barreau ou même de tribune aux harangues. Le nom de mon Client, *tout* opprimé qu'il est, écrase jusqu'au zèle de son défenseur, et si j'adoptais, dans la composition de cet écrit, les formes judiciaires de Cochin, de Gerbier et de Patru, le néant de

l'Athéisme que je combats, atteindrait jusqu'à mon Mémoire.

MÉMOIRE

EN FAVEUR

DE DIEU.

TOUT le monde connaît ce philosophe grec, qui, contraint, après le naufrage de son vaisseau, d'aborder sur une plage inconnue, à la vue de quelques figures de géométrie tracées sur le sable, s'écria : Dieu soit loué, je vais me trouver parmi des hommes ! — Je suis moins heureux que ce sage : forcé, à la suite d'un ouragan révolutionnaire, d'aborder, après le naufrage de la raison, dans une des plus belles contrées du globe, je vois la main de Dieu empreinte par-tout, et son nom nulle part ; je demande ce Père des êtres à tout ce qui

peut s'honorer du nom de ses enfans, et le néant semble me répondre par son éternel silence. Les Athées se pressent autour de moi, et mes regards ne peuvent tomber sur des hommes.

A cette surprise en succède une autre : Par quelle étrange fatalité, après plus de cent siècles de civilisation, faut-il que je plaide la cause de l'Être-Suprême, au nom de qui tout a été civilisé ! L'homme social, en se perfectionnant, a-t-il fait un pas rétrograde en-deça de la nature ? L'aride analyse des principes qui le constituent lui a-t-elle fait perdre son titre primitif au bonheur et à la vertu ?

Moi-même, quel point de ce petit globe ai-je choisi, pour plaider la plus auguste des causes ? Atôme humain, raisonnant sur un atôme de planète, me convenait-il de songer à défendre celui qui remplit tous les mondes de sa majestueuse immensité?

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que, pour que la cause de celui qui a tout fait, fût plaidée d'une manière digne de lui, il faudrait la confier à une intelligence intermédiaire entre l'homme et Dieu : il faudrait aussi que cet interprète de la nature se trouvât transporté par un pouvoir supérieur dans le premier des soleils, d'où la force tangentielle a lancé *les mondes dans l'espace*. Quelle sublime explication de ce que l'Athée appelle la grande énigme, que le spectacle de tous ces milliards de systêmes solaires, qui, ayant puisé leur lumière dans la Métropole de l'Univers, vont graviter à des distances incommensurables, sans confondre leurs orbites, sans que la parabole des comètes dérange l'ellipse des planètes ! Ce tableau de la nature se déroulant depuis l'origine des tems, avec une uniformité qui désigne l'unité de l'effet, et un ordre qui annonce l'intelligence de la cause, est le plus beau monument de l'existence de Dieu,

raison humaine pourrait imaginer ; combien mesquines les conceptions philosophiques de ce genre, dont s'honore la mémoire du disciple de Socrate, de Pascal, de Clarke, de Nieuwentit et de Newton. Je dirai plus : Diagoras, transporté là, commencerait à croire : car l'athéisme n'est pas plus compatible avec le spectacle de la toute-puissance, au centre où elle se déploie, que les ténèbres, avec le foyer de la lumière, et le néant, avec la source de toutes les générations.

Si, du moins, descendu sur ce point imperceptible de l'espace, qu'on appelle la terre, j'avais un auditoire formé de tous les infiniment petits qui l'habitent ; si, dans une cause commune au genre humain entier, je pouvais espérer le suffrage du Caraïbe, comme de ses vainqueurs, d'une société de Caffres, comme de l'Académie de Bénarès, me voir en présence, à la fois, du Lettré de la Chine et du Talapoin,

de l'astronome de la Chaldée et de celui de notre observatoire, de l'adorateur de *Marat*, et du disciple de Marc-Aurèle! Alors ma plume s'élèverait peut-être à la hauteur de mon sujet, et n'ayant en vue que le *bien* de tout ce qui porte le nom d'*homme*, je serais digne de me montrer homme à mon tour.

Malheureusement, je ne dois parler ici qu'à une *fraction* très-petite de la population humaine en Europe, à une nation, qui, malgré sa valeur guerrière, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Cette nation, tourmentée par les souvenirs douloureux du passé; ne jouissant du présent que par les songes riants de l'espérance, ne porte qu'avec peine ses regards fatigués sur l'avenir: il ne faut pas faire pour elle des livres que la postérité puisse revendiquer; elle ne les lirait pas, et malheur peut-être à elle si elle les lisait! car le jugement prématuré des siècles, en mettant à nud

toutes ses blessures, empoisonnerait toutes ses jouissances.

C'est donc la nécessité urgente de dessiller à l'instant les yeux de la génération actuelle, qui m'empêche d'étendre mes recherches pour le bien des générations à naître : c'est elle qui circonscrit l'étendue de ma carrière, qui mutile la série de mes idées, qui, lorsque mon enthousiasme pour la propagation d'une vérité éternelle me portait à faire un livre, me condamne à n'écrire qu'un Mémoire.

PREMIÈRE

PREMIÈRE INTRODUCTION

RAISONNÉE DE L'ATHÉISME, DANS LES GOUVERNEMENS.

HISTOIRE

DES DEUX PHARAONS

QUI OTÈRENT DIEU A L'EGYPTE.

DEPUIS que ce globe a des annales historiques, et que la philosophie peut les raisonner, je ne vois que deux époques authentiques, où un grand peuple ait pu faire de l'athéisme une sorte de religion : la première regarde l'Egypte des Pharaons, et remonte à près de vingt-sept siècles, puisqu'une chronologie vraisemblable la place vers l'an 1377 de l'ère de Callisthène (1) :

(1) *Hist. des Egyptiens*, dans le Tome X de l'*Histoire des Hommes*; je n'ai presque rien changé à l'exposition de ce fait mémorable, tel qu'il est imprimé dans la première édition de 1779.

l'autre est une des plus effrayantes merveilles de nos tems Révolutionnaires, et concourt avec la dernière année de la tyrannie plébéïenne de Robespierre.

J'ai consacré quelques lignes de ma préface à défendre, contre le Pyrrhonisme, l'anecdote de l'Athéisme Egyptien; j'en réserve ici quelques autres pour en tracer l'histoire.

Cheops est le premier Athée couronné qu'on rencontre dans les annales du genre humain. Hérodote assure qu'il fît fermer tous les temples de l'Egypte, et qu'il défendît à ses sujets d'adorer l'Être-Suprême (1); quoique par amour pour mes semblables, j'incline à penser tout le mal possible des despotes, il m'a fallu attendre l'avènement de la Révolution française pour ajouter foi à l'extravagance de ce Pharaon: il ne fut jamais de l'intérêt d'un Souverain

(1) *Euterpe* ou liv. 2. *Diod. Sicul* lib. 1.

absolu de ravir Dieu à ses esclaves ; il n'y a guères que la religion qui puisse empêcher l'homme social, que l'injustice tourmente et dégrade, de se servir de sa chaîne même, pour frapper le tyran qui l'écrase.

Ce décret contre le ciel, une fois rendu, Cheops, pour tenir ses peuples en haleine, et les empêcher de s'appercevoir que leurs divinités *mouraient* de faim dans leurs temples déserts, les occupa à bâtir la plus grande des pyramides. Ce monument, érigé à son orgueil, demanda vingt ans de travaux opiniâtres, et il y employa journellement trois cent soixante mille hommes.

Il est très-vraisemblable que les dépouilles du culte religieux servirent long-tems à payer ces trois cent soixante mille esclaves ; car les Athées ne font jamais la guerre à Dieu à leurs frais ; mais les trésors s'épuisent aisément, quand on bâtit des pyramides. Le Pharaon, craignant d'écraser

ses peuples, à qui il ne restait plus que l'or pour Dieu, depuis qu'on avait fermé leurs temples, s'avisa d'un expédient, qui, si les historiens n'en imposent point à notre crédulité, annonce bien la naïveté des mœurs du tems. Le monarque qui avait plus à redouter de l'invasion des propriétés que des sacrilèges, rejettant des impôts désastreux qu'on proposait à son Conseil, s'avisa de prostituer sa fille aux plus opulens de ses Satrapes, pour achever sa pyramide. La princesse, ajoute le Père de l'Histoire, prit alors tant de goût au métier de Courtisanne, qu'elle imagina de faire servir ses charmes à élever, pour son compte, de pareils monumens : elle exigea donc que chaque Egyptien qu'elle rendrait heureux, lui apporterait une énorme pierre de taille, et avec ces pierres et ses jouissances elle érigea une pyramide.

Cheops étant mort au bout d'un demi-siècle, Cephren, son frère, succéda à sa

couronne et à son athéisme : il ne r'ouvrit point, pendant tout l'intervalle de son règne, les temples de l'Egypte, et ce règne fut de cinquante-six ans. Par une bizarrerie unique dans l'histoire, le peuple le plus superstitieux de la terre, le peuple qui se prosternait devant ses Oignons, ses Bœufs et ses Crocodiles, ne murmura point; il se vit enlever, pendant plus d'un siècle, son ciel et ses *vertus*, sans qu'une seule goutte de *sang fut* versée autour du trône; rien ne prouve mieux, que la superstition et l'athéisme se touchent de bien près, et que l'homme qui se fait des dieux abjects, n'a qu'un pas à faire pour n'en point avoir.

Cephren, sans copier en tout Cheops, bâtit aussi une pyramide, mais il ne prostitua personne; c'est un crime de moins à lui reprocher, ou, si l'on veut, une invraisemblance de moins dans l'ouvrage d'Herodote.

Les deux Athées-Rois avaient construit leurs pyramides pour leur servir de tombeau ; mais ni l'un ni l'autre n'y furent ensevelis : la nation écrasée pendant cent six ans, par le plus insensé des despotismes, jura, dès qu'ils ne seraient plus, de troubler le repos de leur tombe : les Pharaons le sçurent, et chargèrent, non leurs amis, ils n'en avaient point, mais leurs complices, de déposer dans un asyle moins exposé aux regards, leurs abominables Momies.

L'histoire atteste que l'anéantissement de toute religion, rendit les noms de Cheops et de Cephren si odieux aux hommes qu'ils avaient gouvernés, qu'on fût long-tems sans permettre qu'ils fussent prononcés : mais à quoi sert de taire des noms, quand les monstres qui les ont portés, ont acquis, par des crimes heureux, la plus odieuse des immortalités ?

Enfin, le sage Mycerin vint s'asseoir sur le trône des Pharaons : le premier acte de son règne fut de r'ouvrir les temples fermés pendant plus de trois générations : cette grande révolution s'opéra sans efforts. Les peuples sans caractère qui s'étaient laissés aller à l'athéisme, se laissèrent aller de même au culte de leurs Taureaux sacrés, et de leurs dieux Crocodiles.

Tel est l'exposé des moyens qu'on employa dans l'ancienne Egypte, pour y établir une espèce d'incrédulité morale. Il faut avouer que ce premier chapitre de l'histoire de l'athéisme ne l'honore guères : un despotisme qui écrase les peuples pendant cent six ans, une princesse du sang royal, prostituée par son père, deux tigres couronnés, dont on ne peut prononcer le nom sans infamie : si les hommes sans Dieu ont un pareil patriarche, ne doivent-ils pas appréhender qu'on ne les juge par leur généalogie ?

Il faut traverser un intervalle de près de deux mille six cens ans, pour arriver à la seconde époque d'un athéisme dominateur, d'un athéisme vainqueur des autels; et cette époque, aussi peu honorable que celle du double règne des despotes Cheops et Cephren, est, comme je l'ai déjà dit, l'anarchie sanglante qui tira de l'oubli le nom de Robespierre.

Comme l'athéisme français a un caractère bien plus prononcé que l'athéisme Egyptien, comme au lieu de manifester l'esclavage seul de ses partisans, il menaça de le faire partager au monde, il importe de le prendre à son origine et de le suivre, soit dans ses sinuosités, soit dans ses plans audacieux de conquête.

DES GERMES

DE L'ATHÉISME FRANÇAIS

ET DE LEUR DÉVELOPPEMENT.

Il y avait *quatorze cens* ans que la France, de *concert* avec tous les grands Empires qui ont fleuri sur la surface du globe, avait une religion : tranquille au sein de la paix, elle s'énorgueillissait d'un Dieu tutélaire, qui maintenait l'harmonie dans son sein : déchirée par les guerres civiles, elle se consolait avec lui des crimes de sa noblesse et de la tyrannie de ses rois ; quelques fussent les opinions politiques des hommes, dont le pouvoir pesait sur elle, tout le monde s'accordait à admettre des opinions religieuses. On se divisait autour du trône, et on se réunissait auprès de l'autel : l'Em-

pire se partageait devant des maîtres, mais en présence de l'Ordonnateur des mondes, il ne formait qu'une seule famille.

Le repos public se trouva quelquefois troublé en matière de religion, par l'égoïsme des ministres des autels, l'intolérance des sectaires, et le machiavélisme des souverains : de là naissaient des persécutions sourdes contre l'ennemi présumé du culte dominant, des invasions dans l'asile sacré des consciences, des guerres de fanatisme; des assassinats au nom de la loi, et même des massacres ordonnés par la soif des vengeances ; mais tous ces excès ne pouvaient être attribués à la religion primitive, essentiellement pure et bienfaisante ; ils dérivaient des élémens hétérogènes qu'on y avait assimilés : ce qui le démontre, c'est qu'on se ralliait au principe, en se divisant sur les résultats : on s'anathématisait sur les articles d'un symbole de foi, et tout le monde avait de la foi : on s'égorgeait

sur le mode d'adorer l'Être-Suprême, et tout le monde adorait l'Être-Suprême. Au sortir des cachots sacrés et des champs de bataille, le même autel recevait le vainqueur et le vaincu, l'oppresseur et la victime.

Les gouvernemens qui se sont succédés, sous les soixante-trois rois de nos diverses dynasties, auraient prévenu tous les crimes de cette intolérance, *s'ils* avaient séparé, par des *limites* éternelles, les religions variées des hommes, de la religion primordiale de la nature. La loi devait dire : « Nul n'aura droit à ma protection, sans » la croyance à un Dieu qui veille au bonheur des hommes, et l'attente de l'immortalité qui enchaîne l'homme à la vertu; » mais j'abandonne tout le reste à la liberté » des consciences. La nécessité du culte » une fois reconnue, tous les cultes seront » également sous ma sauve-garde. La morale publique veut un contract entre Dieu » et l'homme; mais ce dernier est en droit

» d'en dresser les articles, non au gré
» d'un maître, mais au gré de sa raison ».

Ces barrières, une fois posées, la morale du genre humain était à couvert : Dieu restait au monde pour l'effroi des pervers, et pour la consolation des infortunés ; et chaque individu étant libre de choisir le culte qui s'accommodait le plus à ses lumières, le prêtre devenait, ce qu'il doit être toujours, un simple magistrat des mœurs, et avec le fléau du prosélytisme s'anéantissaient les guerres de religion.

Ce systême, le seul palladium de la politique, n'ayant pas été adopté, il fallait de toute nécessité, qu'à l'avènement d'un nouvel ordre de choses, qui changerait les idées reçues, qui s'élèverait au-dessus des opinions antiques, qui anéantirait toutes les théories de sagesse, il fallait, dis-je, que la France, dénuée de ses principes de vie, devînt Athée, ou que, recouvrant

toute la vigueur des peuples neufs, elle adoptât le théisme pur de Socrate, de Confucius et de Marc-Aurèle.

Des personnes étrangères aux lettres, et encore plus ennemies des philosophes que des Athées, ont tenté de faire de la philosophie, la mère de l'athéisme ; ce sont de ces hommes à imagination retrécie, que toute raison blesse, que toute sagesse importune, qui repoussent la morale, parce qu'elle est un frein, et le courage, parce qu'il accuse leur faiblesse : nommer de pareils ennemis des lumières, c'est assez les réfuter, c'est assez rétablir l'éternelle barrière de la philosophie et de l'athéisme, que de démontrer l'intervalle immense qui sépare leurs généalogies.

Des esprits plus sages, mais non exempts de tout préjugé, énoncent en ce moment une opinion plus amie de la vraisemblance : à les en croire, ce fut cette même philo-

sophie, dont ils ont toujours aimé à faire l'éloge, qui, vers le milieu du règne de Louis XV, amena, sans le savoir, l'épidémie de l'incrédulité absolue, dont elle était destinée à prévenir les ravages. Cette philosophie, mal contenue dans ses limites, déborda ; elle pouvait être l'eau génératrice du Nil ; elle devint la vague écumante, qui se confond avec le ciel, dans la mer des tempêtes.

La vérité est que l'athéisme n'est né que de la satiété du bon et du beau, de la déraison paradoxale, et du vuide très-dangereux de l'idéologie ; il n'y a pas plus de rapport entre lui et la philosophie, qu'entre l'être et le néant, qu'entre l'éternel Jehovah, qui crée la lumière, et le Satan de Milton, qui veut le détrôner avec son impuissance.

Bayle, qui n'était point Athée, avait préparé en France les voies à l'athéisme ;

Frérêt, le plus vigoureux des hommes sans Dieu, vint, sa *lettre de Trasibule à la main*, défier la raison de tous les siècles; mais il était seul, et le venin de son livre ne se propagea pas hors de l'enceinte des grandes bibliothèques; enfin, d'Holbach, étayé d'une cohorte de Pyrhoniens, publia son *Système de la Nature*; alors, l'athéisme, à la honte de l'esprit humain, commença à devenir une secte; il eut un signe de ralliement, une propagande à ses ordres, et un symbole consacré à l'intolérance, quoique sans articles de foi.

Les gouvernemens de l'Europe, sur-tout celui de la monarchie française, n'avaient pas attendu jusqu'à ce moment, pour opposer un cordon de lois à la contagion toujours croissante de l'athéisme. Malheureusement, la plupart de ces lois étaient atroces; elles assimilaient les délits d'opinion avec les grandes prévarications de l'ordre social; elles brûlaient les hommes

[illegible], au lieu de les éclairer. Cette inquiétude féroce donna des aîles à l'athéisme, qui n'avait fait que pour ramper : l'homme, naturellement, s'indigne de toute oppression, exercée au nom de la loi : toute cause lui paraît bonne, quand on ne la juge qu'en dressant des échaffauds, et si la peste avait des martyrs, la peste, à la longue, fonderait une religion.

Telle était la disposition des esprits, quand les perturbateurs de la Révolution, sous prétexte de régénérer la France, vinrent bouleverser l'Europe.

On alla chercher, dans les nuages d'une métaphysique insensée, les deux lois de la liberté et de l'égalité absolue, qui, en amenant l'épouvantable théorie du nivellement, firent naître, peu-à-peu, l'idée d'assimiler la tête du corps politique à ses bras, le Père des mondes aux rois détrônés, et le sacrificateur à ses victimes.

La

La doctrine du nivellement était faite pour avoir l'assentiment d'une multitude aveugle, parce qu'elle lui retraçait de grands souvenirs dans l'histoire orageuse du despotisme, et de grandes vengeances à exercer; aussi, quand Mirabeau en jetta les premiers germes, elle se propagea avec la rapidité de cette Peste Noire qui fit, en quelques années, le tour de l'Europe : tout ce qui joua un rôle en France, dans ces tems désastreux, se mit alors à niveller, *à-la-fois*, les hommes et les choses : la raison et le goût, les trônes et les autels, tout s'enfonça dans la nuit du cahos; et si la providence n'avait pas continué à luire sur les hommes qui la blasphémaient, avant un demi-siècle, on aurait vu les tigres et les bêtes de somme faire seuls la population de l'Europe.

J'appellerai également du nom de Vandales, tous les sectaires de la religion du nivellement, et je vais, un moment, à la

[illegible] de leurs torches incendiaires, donner une idée de leurs conquêtes.

Les Vandales de la législation dirent : Il y a des institutions royales, dont on oppose la religieuse antiquité à la fragilité des institutions républicaines ; alors, au lieu d'émonder l'arbre majestueux des lois, on l'abattit par le pied : on fit le procès à une raison de quatorze siècles, ainsi qu'aux magistrats qui en étaient les dépositaires, et les tribunaux comme les codes disparurent.

Les Vandales de la littérature dirent comme le Calife qui conquit Alexandrie : il n'existe de bon sur la terre que le Coran des républicains, et ils mutilèrent les bibliothèques, mirent à prix la tête des philosophes, quoiqu'ils s'en arrogeassent le nom, et anéantirent les Académies.

Les Vandales de la mort leur succédèrent : ceux-ci trouvèrent mauvais que des sou-

verains et des grands hommes, après avoir cessé d'être, insultassent à l'égalité par le faste des monumens où l'on avait déposé leur cendre, et ils promenèrent leur niveau sur les tombes royales, sur les mausolées des bienfaiteurs des hommes. C'était faire un grand pas vers la doctrine de l'anéantissement, que de détruire ainsi d'un seul coup les espérances d'une raison de quatorze siècles, sur le dogme consolateur de l'immortalité.

Enfin, le sentier de l'athéisme, une fois frayé, les Vandales de la religion se présentèrent dans l'arène; ils commencèrent par insinuer adroitement, que les dogmes du Culte catholique avaient été le prétexte de quelques guerres de fanatisme, et, le piège ainsi tendu, au lieu de ramener l'enseignement public du catholicisme à la morale, ils préférèrent de profaner tout ce qu'on offrait depuis dix-huit cens ans à la vénération des peuples : on les vit renverser,

sans pudeur, ainsi que sans danger, les temples érigés à l'Être-Suprême, et faire une Saint-Barthélemy de ses Pontifes. Leur cri de ralliement était, comme vers la fin de l'ancien ordre de choses, la liberté des cultes; mais, forts de la scélératesse des gouvernans, et de l'apathie des gouvernés, ils ne voilèrent qu'à demi leur projet de tout abattre, pour ne rien reconstruire. A l'ombre d'une tolérance perfide, que les adorateurs du Christ devaient partager avec le Rabbin des Synagogues, le Mollah des Musulmans, et le Bonze du Japon, ils en vinrent jusqu'à déchirer le contract tacite que l'homme avait fait avec le Dieu de ses pères; et parvenus, sous le masque du civisme révolutionnaire, à ne placer sur l'autel que des Constitutions, qu'ils se permettaient sans cesse de mutiler ou de détruire, ils firent croire à la multitude sans principes, que l'athéisme était le seul évangile des Républiques.

La marche des Athées de gouvernement, pour propager leur secte, ne fut pas dépourvue d'adresse; ils sentaient que tant que l'homme, quoiqu'arraché à ses autels, aurait une morale, il reviendrait à son Dieu, comme le cèdre courbé vers la terre, dans un moment d'orage, reprend, par son ressort naturel, sa direction vers le ciel qui le vivifie, et ils préparèrent, par la chûte de la morale, la ruine de toutes les religions.

Ce plan, d'ôter à la France ses mœurs, avant de lui ôter son Dieu, s'était manifesté à l'approche de la chûte du trône : jamais la presse n'avait été plus licentieuse, que lorsqu'une déclaration des droits plus qu'indiscrète, avait semblé affranchir l'homme de ses devoirs. On commença par répandre les libelles les plus infames contre la reine et les princes, libelles qui, en calomniant leur vie privée, leur arrachait l'opinion publique, et les mettait à nud

devant le poignard des régicides. Le succès de ce plan d'attaque, amena un débordement d'écrits, où, par principes, on affichait le libertinage le plus effréné. Les Feuilles du P. Duchesne, que Messaline n'auraient lues que sous un voile, furent proclamées dans Paris, comme des décrets du Corps-Législatif : on propagea, avec l'audace la plus insolente, des romans que l'homme faible ne pouvait lire, sans désarmer sa conscience devant les crimes qui conduisent à l'échaffaud. La jeunesse alors se corrompit presque en masse, et elle fit craindre, dans nos contrées, une dégénération de l'espèce humaine.

Pendant qu'on ôtait à l'homme cette pudeur, don du ciel qui ennoblit ses jouissances, on employait toutes les séductions d'une éloquence de déclamateur, et tous les pièges d'une logique de sophistes pour lui ravir le Dieu de ses pères : tous les livres d'athéisme qui s'étaient traînés

dans l'ombre, sous le régime royal, se montrèrent à découvert sous le gouvernement républicain : on réimprima, dans toutes les grandes villes, et dans les formats les plus portatifs, *l'Homme Machine*, de la Mettrie, la *Lettre de Thrasibule*, de Freret, le *Système de la Nature*, de d'Holback. On fit plus; on encouragea les Athées de circonstances à républicaniser les écrits anti-religieux qui leur échappaient, pour leur donner plus de poids : c'est ainsi qu'un marché fut fait par des hommes en place, avec un libraire de Paris, pour imprimer, au nombre de vingt mille exemplaires, le livre contre le trône et l'autel, qui a pour titre, *de la Nature et de ses Lois*; afin de le distribuer, avec profusion, aux Sociétés populaires, déjà perverties, et aux écoles nationales qu'on se proposait de dégrader. A cette époque, un livre qui délivrait de tout frein, conduisait à toutes les places; mais un ouvrage qui n'aurait respiré que la politique de Socrate, la mo-

rale de d'Epictète, et le théisme consolateur de Fénelon, n'aurait conduit qu'à l'échaffaud.

SUBVERSION DU CULTE NATIONAL

PAR LE GOUVENEMENT RÉVOLUTIONNAIRE.

APOSTASIE DES MINISTRES DES AUTELS.

LOIS POUR ANÉANTIR EN FRANCE TOUTE RELIGION.

TELLE était la disposition apparente ou réelle des esprits en France, pour recevoir les miasmes de la contagion de l'athéisme, lorsque, vers le milieu de 1793, notre république de Cheops et de Cephren annonça ouvertement, que, pour assurer sa liberté, elle voulait anéantir toute religion.

Comme le Christianisme était encore le culte dominant, ce fut contre lui que les premiers coups se dirigèrent; il était évident que si ce colosse, fort d'une vénération de dix-huit cens ans, venait à tomber, il écraserait, dans sa chûte, tous les petit

cultes de l'Europe et de l'Asie qui s'étaient introduits en France, à l'ombre du droit de l'hospitalité.

Il y avait déjà long-tems que la Convention avait sanctionné le mariage des prêtres ; mais comme cette violation d'antiques sermens était un sujet de scandale pour les mœurs publiques, peu d'individus osaient se la permettre ; il fallait avoir la plus grande soif des dignités révolutionnaires pour braver, sur ce sujet, les regards de l'opinion. Le ministre du culte catholique reculait en présence de sa conscience et de la considération sociale, quand il voyait que, devenu, par son mariage, membre d'une commune, président d'une société populaire, législateur, aux yeux de la morale, il ne serait encore rien.

Le haut-clergé, attaché aux anciens principes, ajoutait à cet éloignement naturel, en s'opposant à des unions que l'orthodoxie

chrétienne déclarait illégitimes. Les factieux qui menaient la Convention, demandèrent, le 19 juillet 1793, la destitution de tout évêque qui s'opposerait au mariage des prêtres ; l'un d'eux ajouta que si c'était par principe d'incivisme, il fallait en outre le condamner à une année de fers : *non*, dit le fougueux Thuriot, *qu'il reste évêque*, *s'il le desire*, *mais qu'il aille aux galères*. Le décret, qui termina cette discussion, fut que tout évêque réfractaire, en ce genre, serait Déporté et remplacé.

Cinq jours après, le clergé du second ordre eut son tour. Le comité de législation proposa de transporter à la Guyanne les prêtres réfractaires : non, dit Danton, il vaut *mieux* qu'ils soient vomis sur les plages de l'Italie, comme la patrie du fanatisme ; qu'ils aillent grossir la cour du Cardinal Maury ; et s'ils rentrent en France, qu'ils meurent. — On voit que cette Guyanne, dont le sol pestilentiel dévore ses habitans,

était déjà pressentie par les tyrans conventionnels ; mais elle n'a été vraiment connue que par les oppresseurs du dix-huit fructidor.

Il était difficile, d'après ces actes solemnels du gouvernement, que les ministres des autels, qui n'avaient qu'une foi chancelante, la conservassent dans toute son intégrité : aussi, de cette époque, jusqu'à la fin de 1793, le haut et le bas clergé prodiguèrent à l'envi le scandale des abjurations : ces traits d'immoralité publique se multiplièrent au point, qu'on pouvait dire de leurs auteurs, ce que Tacite disait des Sénateurs de Tibère, qu'ils *fatiguaient le Souverain des hommages de la servitude*.

Le premier exemple de cet avilissement, donné par un membre du Corps Episcopal, date du 22 septembre : ce jour-là, un évêque constitutionnel de Périgueux, présenta, à la Convention, son épouse, qu'il

se glorifiait d'avoir prise dans la caste plébéienne des Sans-culottes. Le président du Conseil se dégrada jusqu'à embrasser publiquement ce couple adultère, et un Julien demanda, à ce sujet, que tout évêque, qui imiterait le trait de civisme de celui de Périgueux, eût deux mille livres de plus de traitement : cependant, le Corps-Législatif montra, dans cette occasion, un reste de pudeur : il ne pensa pas qu'il fût nécessaire de mettre un prix au sacrilège, et on passa à l'ordre du jour.

Les applaudissemens, donnés par les Athées républicains, à l'évêque de Périgueux, électrisèrent quelques prêtres qui aspiraient aux doubles honneurs de la politique et de l'incrédulité. On vit un bénéficier de Sainte-Géneviève, qui se disait Jacobin depuis 1789, quoiqu'à cette époque il n'y eut point de Jacobins, se présenter à la Convention, et lui remettre les *Titres Sacrés qui le liaient à un Sacerdoce*,

qui n'était bon qu'à abjurer. Un abbé de Balincourt, en jettant sur le bureau ses lettres de prêtrise, déclare que *la terre ne sera heureuse, que quand il n'y aura plus ni prêtres ni rois*. Un chanoine, du nom de Massabian, répudie le sacerdoce en présence du Corps-Législatif, et lui demande le baptême civique, *parce qu'il ne croit plus à d'autre religion qu'à celle de la patrie et de la vertu*.

Ce fut le sept novembre, que le premier de nos pontifes français vint, en pompe, mettre une espèce de couronne sur le buste hideux de l'incrédulité. Ce jour-là, l'évêque de Paris, Gobet, qui avait acheté son Siège par un crime, et qui devait le quitter par un autre plus grand encore, se présenta à la barre de la Convention avec ses grands-vicaires, les présidens des sociétés populaires, et les autorités constituées de la commune et du département : Momoro, qui lui servait de chancelier, annonça que

le premier des évêques constitutionnels, venait solemnellement se dépouiller du caractère qu'il tenait de la superstition, se régénérer et redevenir homme ; ensuite un Frère de la doctrine de Spinosa, lui mit sur la tête le bonnet rouge, comme pour le purifier de la souillure qu'il tenait de la mître épiscopale, et c'est sous ce vil déguisement que le président se permît de l'embrasser.

Quand la loi ne punit pas de pareils traits de bassesse, il est tout simple qu'ils se propagent. Ce même jour, l'évêque Lindet demanda qu'on remplaçât par des fêtes civiques, les fêtes absurdes de la religion : un autre prélat, du nom de Guyvernon, se réunit à Lalande, évêque de Nancy, pour abdiquer l'épiscopat, afin, disaient-ils, *de ne plus rester que citoyens*. Grégoire, évêque de Blois, eut seul alors le courage de résister au torrent : il exposa sa tête pour ne point compromettre les principes,

et quand on est si pur dans la cause de Dieu, on devrait bien lui pardonner de s'être montré si indiscret dans la cause des rois.

A la fin de cette étrange séance, le poëte Fabre-d'Eglantine se leva, et se croyant toujours sur le théâtre; *la raison éternelle*, dit-il, *vient de faire un grand pas. Je demande qu'on en consacre la mémoire:* on applaudit de tous les points de la salle, et la *raison éternelle* amena un décret, pour que le procès-verbal, qui renfermait tous ces triomphes de la déraison anti-religieuse, fût envoyé à tous les départemens.

Le Corps-Législatif et la Commune de Paris, qui partageaient avec lui la toute-puissance, avaient plus d'un motif pour la subversion de tous les cultes; outre celui qu'il déclaraient hautement, et qui consistait à débarrasser l'homme de toutes les lisières

lisières des préjugés; il y en avait un autre qu'ils n'avouaient pas, mais qui leur tenait bien plus à cœur; c'était de remplir, avec les dépouilles du culte catholique, l'abîme immense de la dette nationale qu'ils avaient centuplée. Ce plan ne tarda pas à être deviné, et le zèle que mirent les propagateurs de la religion civique à le faire réussir, prouve que le vandalisme, qui consiste à s'enrichir aux *dépens des* vaincus, leur était aussi *familier* que celui qui consiste à détruire.

Dès le 23 octobre, une Commune de Pontoise, à l'instigation de sa Société populaire, avait envoyé à la monnaie ses Saints d'or et d'argent, après avoir renversé les tombeaux des riches, *afin*, disait-elle, *de rendre leurs cendres à la terre*. Ce trait d'immoralité fut proposé pour modèle; alors une foule de députations des sections de Paris apportèrent à la Commune les dépouilles sacrées des églises. La ville de Saint-

Denis paya le tribut de l'irreligion, en faisant passer à l'Athée Chaumette, le riche trésor de son abbaye : on y joignit bientôt celui de la chapelle de Brunoy, qui, grace au faste insensé du fils de Montmartel, était devenu, pour la France, une espèce de chapelle de Laurette.

Quelquefois les déprédateurs méttaient de l'érudition dans leur brigandage. « Denys-» de-Syracuse, disait l'orateur de la Com-» mune de Sèvres, ôta à Jupiter son » manteau d'or, sous prétexte qu'il était » trop froid en hiver, et trop chaud en » été : nous avons aussi ôté à nos Saints » et à leurs ministres, des vêtemens splen-» dides, qui, sans doute, les impor-» tunent..... Le tems approche, ajoutait » d'un air sententieux, le bâtard de la » philosophie, où l'homme reconnaîtra » qu'il n'a plus besoin d'intermédiaire entre » lui et la divinité. »

La richesse des produits de cette mine sacrée engagea bientôt les grands déprédateurs de la Révolution à l'exploiter dans les règles : il y eut un arrêté du Conseil-Général de la Commune de Paris, pour faire dresser, par les autorités constituées, un état des effets d'or et d'argent, des pierres précieuses et des ornemens des églises, afin d'en faire le dépôt à la Maison-Commune, où, depuis long-tems, toutes les richesses de contre-bande allaient s'engloutir.

Cependanton s'apperçutbientôt que toutes ces précautions d'une Commune, plus que suspecte, n'étaient qu'un mode de régulariser le désordre, Le Corps-Législatif profita de la découverte d'une Agathe, quelque tems égarée, qui représentait Agrippine et Néron, et que le jeu des teintes de la pierre faisait supposer aux trois couleurs nationales, pour créer un Comité chargé de recevoir de tous les points de la France,

qu'elle appellait les dépouilles de la superstition : son attente fut remplie, grace au zèle des quarante-quatre mille Comités Révolutionnaires : les trésors qui en résultèrent auraient servi, à la République ; à acheter quelques trônes de l'Europe, si elle n'avait pas trouvé plus commode de les renverser. (1)

Pendant que la première des religions du globe perdait ainsi, par son appauvris-

(1) Il ne faut ajouter aucune foi au calcul de Cambon, qui, le 2 novembre 1794, n'évaluait qu'à trente millions le dépouillement des églises : il a été prouvé dans le tems, par les dix mille procès-verbaux qui exsitaient dans les Comités de la Convention, que chacune des 50 mille paroisses de la France pouvait produire, l'une dans l'autre, dix livres, ou vingt marcs d'or ou d'argent ; ce qui, en supposant un tiers pour l'un de ces métaux, et les deux tiers pour l'autre, forme une somme de plus de 270 millions ; ajoutez-y la dépouille surabondante des monastères, des églises des Capitales, les ornemens précieux des Chapelles, les vols, les dilapidations, et vous arriverez aisément à un total de plus de deux milliards.

sement, une partie de son influence, ses chefs continuaient à lui ravir la vénération des peuples par l'éclat scandaleux de leur apostasie : parmi tous les monumens de ce genre qui caractérisent la frénésie anti-religieuse de ces tems de désastres et de crimes, il est une espèce de symbole d'athéisme raisonné, que l'évêque du département du Cher envoya à la Convention, et dont l'odieuse célébrité mérite qu'on le transmette à l'histoire.

« Et moi aussi, dit l'Athée Révolution-» naire, j'étais philosophe quoiqu'évê-» que. » — *Quand on est philosophe, on ne se fait pas le ministre d'une Révélation qu'on désavoue ; quand on est philosophe, on quitte son ministère sans éclat, et on ne s'énorgueillit pas de son apostasie.*

« Si je ne disais pas autrefois mon secret, » non plus que les prêtres du paganisme, » c'est que le peuple était superstitieux,

» et le gouvernement inquisiteur. » — *Ainsi vous avouez que vous aviez une religion secrète et une religion publique; une religion où, prêtre, vous dénonciez les erreurs du sacerdoce, et une autre où, dévoué à la philosophie, vous anathématisiez les philosophes !*

« La religion, dont j'étais le ministre, » était composée de trois objets : d'une » morale sublime, d'un culte trop fastueux, » et d'un amas de dogmes incompréhen- » sibles et absurdes, qui comprimaient la » raison, allumaient le fanatisme, et n'a- » vaient cessé, depuis dix-huit siècles, » d'exciter des disputes aussi ridicules que » sanguinaires. »

Un philosophe, qui aurait eu la faiblesse d'accepter un pontificat auquel il ne croyait pas, pouvait concilier, en quelque sorte, cette espèce d'hypocrisie avec sa conscience, en gardant sur le dogme un silence

respectueux, en ramenant un culte fastueux à sa simplicité primitive, et sur-tout en propageant une morale sublime, qui, née avec le cœur de l'homme, s'amalgame avec toutes les religions.

« J'ai interdit, dans mon Département, » toute controverse sur les questions reli- » gieuses : si je n'ai pas franchement dé- » chiré le voile qui couvrait une théorie » aussi mystérieuse que mensongère, c'est » qu'elle servait de véhicule à des vérités » morales d'une grande utilité publique. »

Jamais une théorie mensongère n'a pu servir de véhicule à des vérités morales, parce qu'il n'y a aucun point de contact entre la vérité et le mensonge. D'ailleurs, si la morale du christianisme est sublime, comme vous venez d'en faire l'aveu, elle n'a pas besoin de véhicule pour arriver à l'entendement : rien n'est populaire, comme la morale, qui part du cœur et

qui y ramène, rien n'est simple comme sa sublimité.

« Grace à toi, auguste Montagne, (*on s'attend, à propos de philosophie, de voir ici l'éloge de Michel Montagne, qui prépara le beau siècle de Louis XIV : mais le pontife du Cher n'a ici en vue que cette Montagne de la Convention, qui, dans ses jeux perfides, tua la philosophie, en lui volant son nom et sa livrée*) : » grace à toi, » auguste Montagne, il est permis enfin » de dire hautement toute vérité. » — *Il est étrange que la vérité n'ait jamais eu la permission d'aborder en France, avant la fin de l'année 1793, et qu'un passe-port refusé pendant trois cens ans à des hommes de génie, tels que Charron, Pascal, Jean-Jacques, Mably et Montesquieu, ait été accordé, en un instant, aux Vandales qui dispersaient la cendre des tombeaux, brûlaient les livres, et égorgeaient les hommes, afin de régénérer le genre humain.*

« Grace à toi, (*il s'agit toujours de la* » *Montagne Conventionnelle*) le peuple qui » tombait, avec une stupide vénération, » aux pieds du prêtre, qui le nourrissait » d'erreurs, applaudit maintenant au prêtre » qui le désabuse. » — *Ce peuple, pontife, dont tu calomnies les applaudissemens, n'est, assurément, ni l'artisan honnête des villes, ni le cultivateur simple et laborieux des campagnes : tous deux, malgré les décrets de la Convention, malgré la propagande de la Montagne, fidèles au culte de leurs ancêtres, ne voyent qu'avec horreur, le pontife qui renverse, lui-même, l'autel où il a sacrifié. Cette espèce d'hommes, dont tu appelles les suffrages, n'est que la populace de la Capitale, aussi vile et plus perverse que les Parias de l'Inde, cette populace qui déterrait le corps de Duguesclin, promenait sur une pique, autour du Temple, la tête de la princesse de Lamballe, et mangeait le cœur de l'intendant Berthier : tremble, homme*

aveugle ; cette populace est affamée de victimes : elle applaudissait hier à l'athéisme de l'évêque de Paris, et aujourd'hui elle le charge d'imprécations, lorsqu'on le conduit à l'échaffaud. Pontife de Baal, sois Athée en secret, si tu le veux, mais ne maudis pas, lorsque tu as encore l'encensoir à la main, le Dieu d'Israël : songe que l'être que tu renies ne saurait mourir, puisqu'il est le principe de la vie, et que toi, tu n'as d'autre immortalité à espérer que celle que tu recevras de ton apostasie et de ton supplice.

L'éclat de l'abjuration de cet évêque du Cher, les applaudissemens dont elle fut couverte à la Convention, le décret de mention honorable et d'insertion au bulletin des lois qui la suivit, firent de nouveaux prosélytes à l'athéisme : de ce moment, l'immoralité dans les opinions religieuses, ne reçut plus de frein. Le proconsul Dumont écrivait des départemens de l'Ouest:

Ici le charlatanisme religieux a fait naufrage, et la déprêtrisation est à l'ordre du jour. Vers le même tems, un prêtre abjurateur demandait au gouvernement une autorisation légale pour changer son nom d'Erasme en celui d'*Apostat*, et le Conseil-Général de la Commune statuait que tous les arrêtés anti-chrétiens qui étaient émanés de lui, seraient traduits en italien, et envoyés au Pape, pour le guérir des erreurs avec lesquelles il avait si long-tems gouverné l'Europe.

Le dernier attentat solemnel de la Convention contre le Christianisme, est du 20 novembre : cet attentat fut accompagné de circonstances si viles, si dégradantes pour la majesté de la Représentation nationale, qu'il semble repousser jusqu'aux crayons de l'histoire : il s'agit d'une Bachanale, sous le nom de Procession, qui fut exécutée par la section de l'Unité, et qui rappella la farce abominable, jouée la

nuit du 6 octobre, dans la salle de Etats-Généraux de Versailles, lorsque les forts de la Halle, et les furies de la Grève, vinrent, ivres de vin et de régicide, se mêler dans les rangs du Corps-Législatif, et provoquer, avant le tems, l'assassinat de Louis XVI. La fête de l'athéisme fut aussi odieuse, sans être aussi sanglante : On vit entrer au milieu de la Convention des grouppes de sapeurs et de cannoniers, revêtus d'habits pontificaux dans le costume Catholique : ils étaient suivis d'une foule immense d'hommes du peuple, rangés sur deux lignes, couverts de chappes, de dalmatiques, de chasubles de velours, et brodés, pour le grand nombre, en or et en argent, dont on venait de faire la conquête facile dans la sacristie ouverte de Saint-Germain-des-Prés : on appercevait ensuite sur des brancards une foule de calices, de ciboires et de soleils des plus riches métaux, et une châsse ornée de pierreries, qui effaçait, par son éclat, toutes

ces dépouilles des églises. La pompe anti-religieuse s'exécuta au son des instrumens guerriers, qui exécutaient les airs de la démagogie, et au milieu d'une foule de satyres, qui, revêtus de leurs habits sacerdotaux, dansaient la Carmagnole : quand l'ivresse fut un peu calmée, le pontife de la mascarade sacrée prit la parole : « La
» voilà, s'écria-t-il du ton d'un inspiré,
» cette religion d'erreur et de sang ; qu'elle
» disparaisse de la surface de la terre :
» nous jurons de n'avoir désormais d'autre
» culte que celui de la Raison et de la
» République ! »

Le président de l'assemblée, Laloy, prostitua la dignité du corps qu'il représentait en répondant à ce vil histrion, qu'il avait, en un instant, fait rentrer dix-huit siècles d'erreurs dans le néant; et la Convention, plus dégradée encore, décréta l'impression des *cérémonies de cette journée mémorable* et l'envoi à tous les départemens,

Le succès de cette mascarade mit le comble au délire populaire. De tout côté on lutta à qui accablerait de plus d'outrages le Christianisme renversé : des sections de Paris brûlèrent leurs bréviaires, leurs bibles et leurs missels, sous prétexte, disaient-elles, *d'expier les sottises que ces livres saints avaient fait faire à l'espèce humaine* : le Proconsul Dumont, que ma plume fuit et rencontre sans cesse, écrit à la Convention, du département de la Somme, que les églises y sont transformées en halles : le Corps-Législatif lui-même donne un décret, qui fait de l'Évêché de Paris une infirmerie. Toute ces scènes, déshonorantes pour le nom français, sont couronnées par un arrêté du Conseil-Général de la Commune, qui fait brûler, en Place de Grève, les ossemens trouvés dans la Châsse de Sainte-Géneviève.

Jamais, dans la primitive église, les Néron, les Galère, les Maximin, dans

leurs tyranniques orgies, n'imaginèrent des prétextes aussi ridicules, pour motiver leurs persécutions contre le Christianisme. *Le Christ est le chef des aristocrates*, disait Henriot dans son Comité-Révolutionnaire : Hebert, aux Jacobins, le défendait d'une manière encore plus outrageante, en déclarant qu'il était *le fondateur des Sociétés Populaires*. On détruisait à coups de hâches les ornemens d'architecture des églises, parce que des têtes de Saints les surchargeaient; on lacérait les têtes de Vierges dans les tableaux de Raphaël ou du Titien, parce qu'elles étaient peintes d'imagination; on invitait les départemens à faire renverser tous les clochers, sous prétexte que, par leur domination sur les autres édifices, ils contrariaient l'égalité de la République.

Cependant, toutes ces fureurs contre la première des révélations ne remplissaient qu'à demi les vues d'extermination des hommes

sans Dieu; ils ne voulaient pas qu'il restât dans toute l'étendue de la France un seul symbole qui attestât l'existence d'un culte : anéantir la religion dominante n'était pour eux qu'un pas pour arriver à l'anéantissement de toute religion.

Le mode qui parut le plus efficace pour assurer une base polique à cet athéisme, fut de flétrir Dieu lui-même, en lui donnant pour collègue dans le ciel, l'homme qui avait le plus souillé la terre par le spectacle de ses crimes : de là l'idée du mausolée religieux de Marat et le crime de son apothéose.

Le Cynique Hébert, qui gouvernait Paris avec sa Feuille infame du *Père-Duchesne*, commença par sonder les esprits, en disant, à la Tribune des Jacobins : « Plusieurs sections de Paris s'empressent à » rendre hommage à la cendre de *l'Ami* » *du Peuple* : on voit, prosternés autour

de

» de sa statue, jusqu'aux hommes qui, pen-
» dant qu'il vivait, machinèrent sa mort.
» Eh bien ! puisqu'il faut des processions,
» des cérémonies religieuses à la multitude,
» que tardons-nous d'en décerner au martyr
» de la démocratie ? Marat n'est-il pas
» plus à sa place dans le ciel, que tous les
» Saints que nous en avons bannis pour
» jamais ? »

Ce fut le 14 novembre que David, qui avait prostitué son pinceau à peindre ce Dieu des Athées, demanda au Corps-Législatif sa béatification républicaine : le décret avait été fait d'avance par les Démagogues ; il n'essuya presque aucune opposition. Les Représentans s'étaient enchaînés par une loi antérieure, qui leur interdisait de déférer, avant un intervalle de dix ans, de pareils honneurs à leurs grands hommes : ils dérogèrent à cette loi en faveur d'un être qui avait autant mérité de la nature humaine que le protégé de David, et les restes impurs

de Marat furent transférés avec une pompe religieuse au Panthéon.

Ce n'est point une exagération de dire que, de ce moment jusqu'au supplice de Robespierre, il n'y eut vraiment de culte dans Paris que celui de Marat : on faisait des hymnes en son honneur ; on le représentait dans des estampes partageant avec le Christ les hommages de la terre, comme dans notre système solaire, la lune semble partager avec le soleil l'empire du firmament. Cette démence religieuse ne se termina que lorsque l'opinion publique, plus forte que la propagande des Athées, fit jetter à la voyerie la cendre du scélérat sans génie, qui avait usurpé les honneurs de l'apothéose.

Marat, une fois reconnu Vice-Dieu, il était évident que Dieu lui-même était flétri dans l'opinion des peuples : alors les Diagoras de la Commune, des Sociétés Popu-

laires et du Corps-Législatif trouvèrent l'occasion favorable de tenter de le détrôner.

Ce n'était pas le Christ, c'était vraiment l'Être-Suprême qu'on avait en vue à la Tribune des Jacobins, lorsqu'on y couvrit d'applaudissemens cette lettre digne, par son style, des tréteaux de la populace : « Il faut que Dieu soit bien Sans-culotte, » puisqu'avant la *Révolution*, et sous le » règne impie des prêtres, nous n'avions » que les récoltes les plus modiques ; tandis » que la terre nous les promet des plus abon» dantes, aujourd'hui que cette croyance » ridicule a disparu. »

Le 17 novembre, Anacharsis Cloots prêcha, bien plus ouvertement, l'incrédulité absolue à l'Assemblée nationale : son discours mérite d'être analysé ici à cause de l'extravagance qui en fait la base, et que le gouvernement d'alors semblait partager. Je ne ferai pas l'injure à la logique de mes

lecteurs de le refuter, car la déraison y est si évidente, qu'elle porte avec elle son antidote.

« Je vous prie d'agréer l'hommage de » mon Livre contre les religions, qui a » pour titre, *La Certitude des Preuves du* » *Mahométisme*. Ce livre est le fruit de » quinze heures de travail, pendant quatre » ans; il tient lieu d'une vaste bibliothèque.

» La conversion d'un grand peuple à la » philosophie qui vient de s'opérer, vous » prouve que la raison n'a pas semé sur » un sol ingrat, et que le prosélytisme » de l'erreur est moins rapide que celui » des principes éternels. J'ai été persécuté » pour mes opinions, par un Archevêque » de Paris, mais je m'en réjouis, quand » je vois tout le clergé de France, abjurer » une doctrine, contre laquelle j'ai lancé » des volumes, dix ans avant la prise de » la Bastille.

» Paris régénéré est le poste pour l'o-
» rateur du genre humain, et je ne l'ai
» pas quitté depuis 1789.

» C'est alors que je redoublai de zèle
» contre les prétendus Souverains de la
» terre et du ciel. Je prêchai hautement
» qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la na-
» ture, d'autre Souverain que le genre
» humain, *le Peuple-Dieu* : ce peuple se
» suffit à lui-même, il sera toujours debout,
» la nature ne s'agenouille point.

» Citoyens, la religion est le plus grand
» obstacle à l'Utopie, au vrai systême de
» régénération : mais cet obstacle n'est pas
» invincible ; car déjà les Juifs et les
» Chrétiens se disputent l'honneur de l'ab-
» juration : il en sera de même, par-tout
» où l'on acceptera la Constitution de la
» Sainte-Montagne, par-tout où les hommes
» auront cinq sens.

» On n'a de vigueur, dit un ancien, » que le premier jour qui suit un nouveau » règne. Profitons de ce premier jour, » que nous prolongerons jusqu'au len- » demain de la délivrance du monde....

. . . .

» Il est donc bien reconnu que les ad- » versaires de toute religion ont bien mé- » rité du genre humain. A ce titre, je » demande que le célèbre Meslier, curé » d'Entrepigny, et le fléau de la Sor- » bonne, soit réhabilité dans sa mé- » moire. »

. . . .

Il n'y eut pas de partage à la Convention : elle accepta l'hommage d'un livre qui consacrait l'athéisme, en démontrant, non à la manière des géomètres, mais à celle des sectaires intolérans, la nullité de tous les cultes ; elle renvoya à son Comité d'Instruction Publique l'éloge raisonné de l'apostasie, du curé d'Entrepigny, et décréta

l'impression de la harangue extravagante de l'Anacharsis de la Prusse, ainsi que son envoi dans tous les Départemens.

Neuf jours après cette espèce d'adhésion du Corps-Législatif, au symbole de l'athéisme, le Conseil-Général de la Commune se constitua le Cheops de la France, et procéda, avec des arrêtés des Comités Révolutionnaires et des baïonnettes, à l'expulsion de Dieu, de tous les temples divers, où il recevait, depuis quatorze cens ans, les hommages de la multitude.

Ce fut Anaxagoras Chaumette qui dirigea l'artillerie des Athées contre les temples, en dénonçant les prêtres comme les ennemis nés du genre humain. « Les ministres » des autels, dit le fougueux orateur, sont » capables de tous les crimes : ils se servent » du poison pour assouvir leurs vengeances : » ils feront des miracles si vous n'y prenez » garde ; ils empoisonneront alors les plus

» chauds patriotes ; ils mettront le feu à
» la Maison-Commune, à la Trésorerie
» Nationale, et quand ils verront brûler
» leurs victimes, ils diront que c'est la
» justice du ciel qui les punit. Je requiers,
» en conséquence, que le Conseil déclare,
» qu'il est à sa connaissance que le peuple
» de Paris est mûr pour la philosophie,
» et que s'il s'opère dans la ville quel-
» que mouvement en faveur du fana-
» tisme, tous les prêtres, à l'instant,
» soient incarcérés, attendu que Paris a
» déclaré qu'il ne reconnaissait plus d'autre
» culte que celui de la Raison. »

Anaxagoras, en prêchant son athéisme, avait interprété celui des représentans de la Commune ; aussi son réquisitoire ne fut pas même discuté. Le Conseil-Général arrêta; 1°. Que les édifices sacrés de tous les cultes et de toutes les religions seraient à l'instant fermés. 2°. Que tous les ministres des cultes demeureraient personnellement responsa-

bles des troubles qui dériveraient d'opinions religieuses. 3°. Que tout individu, qui demanderait l'ouverture d'un temple ou d'une église, serait arrêté comme suspect. 4°. Que la Convention serait invitée à rendre un décret, pour exclure de toute fonction publique, tout homme souillé par le sacerdoce.

La *Convention*, qui avait dans son sein une *foule* de prêtres apostats, dont elle s'honorait, ne rendit pas le décret demandé; mais son adhésion, au reste de la doctrine d'Anaxagoras, était connue: elle n'avait pas même attendu le signal du Conseil de la Commune pour arborer le drapeau de l'athéisme; dès le 10 de novembre, en vertu d'un décret solemnel, elle s'était rendue toute entière à une fête civique, dans l'église métropolitaine de Paris, appellée par une loi antérieure, le Temple de la Raison; ainsi elle avait imaginé une fête civique, pour

dispenser les peuples des fêtes religieuses, et feint de rendre la France raisonnable, pour la ravir au Dieu de la Raison.

Il est bien évident qu'au mois de novembre 1793, la France, sans culte public, voyant ses administrateurs délivrés du joug des principes, et la multitude, du fardeau de la morale, n'ayant, dans son sein, que des prêtres apostats qui se jouaient des lois, ou des prêtres vertueux que les perturbateurs désignaient pour l'échaffaud, était aussi Athée que l'Egypte d'Hérodote, il y a deux mille six cens ans : nier un pareil fait, lorsque tant d'yeux en ont été témoins, lorsque tant d'hommes en ont souffert, c'est introduire le pyrhonisme absolu des hommes sans Dieu, jusques dans le sein de l'histoire.

Je sais qu'à cette époque l'indignation publique, toute concentrée qu'elle était par la terreur, s'exhala quelquefois; mais elle se

perdit dans les nues, commes ces cris de la pudeur qu'on outrage, ou de l'homme désarmé qu'on assassine, loin des lieux fréquentés que la force publique protège : le Dieu que toutes les bouches blasphêmaient, était encore dans la plupart des cœurs, mais il n'était que là, et l'athéisme seul, montrant à découvert sa tête hideuse, paraissait la religion du gouvernement.

Il ne faut pas s'arrêter sur un décret contradictoire de la Convention, donné vers la fin de novembre, et qui paraîtrait presque religieux aux hommes assez simples pour donner leur bonne foi aux héros de la démagogie. On venait tous les jours répéter, au sein du Corps-Législatif, les formules indécentes de l'apostasie de l'évêque du Cher. « Je ne doute pas, s'écria, à la fin, » Danton, avec sa fougueuse véhémence, » que tous les prêtres qui ont peur, ne viennent ici successivement abjurer l'imposture : mais il ne faut pas tant s'extasier

« ... la démarche de ces hommes qui ne
» n'ont que suivre le torrent : ne nous en-
» thousiasmons pour personne, et si nous n'avons
» pas honoré le prêtre de l'erreur et du
» fanatisme, n'honorons pas davantage le
» prêtre de l'incrédulité. »

Cette espèce d'insurrection contre l'athéisme et le décret qui en résulta, par lequel toute espèce de mascarade anti-religieuse fut désormais interdite au sein de la Convention, ne prouvent, en aucune manière, que le gouvernement songeât à revenir aux principes : ce n'était qu'une misérable lutte entre les Représentans du peuple qui voulaient gouverner seuls l'Empire qu'ils avaient déchiré, et le Conseil-Général de la Commune, qui, à force d'audace, leur disputait avec succès la toute-puissance : il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeller que le fameux arrêté de ce Conseil, qui fit fermer tous les édifices religieux de la Capitale, est du 26 du même

mois. La Convention ne le vit pas de bon œil, non qu'elle le crut odieux, mais parce qu'il n'était pas émané de son sein. Danton, qui la gouvernait, n'avait pas, au fond, une autre doctrine que l'Anaxagoras de la Commune, mais, seul, il voulait être le Cheops de la France, et il ne faudrait pas faire honneur à sa modération, de ce qui n'était que le résultat de son machiavélisme et de sa vengeance.

Il faut appliquer à Cephren-Robespierre, ce que je viens de dire de Cheops-Danton. Toutes les personnes qui ont vu de près les héros de la Révolution française, savent que le scélérat qui occupa un moment le trône républicain, avec Couthon et Saint-Just, ne croyait pas plus à Dieu qu'à la pudeur et à la vertu. Semblable à Cambyse, à Néron et à tous les monstres qui ont écrasé l'espèce humaine, il regardait la religion, comme un bandeau, qu'il fallait jetter aux peuples, pour les empêcher de voir la pe-

santeur de leur fers ; mais, ce bandeau, il se permettait de le mettre ou de l'ôter, au gré de sa sombre et tortueuse politique : il se montrait sans religion, quand les hommes puissans, qu'il voulait abattre, s'en faisaient une arme offensive ; il était religieux, quand ses rivaux allaient à la monarchie par l'irreligion.

D'après cette explication, toutes les contradictions apparentes disparaissent dans la vie de ce démagogue, et l'Être-Suprême est lavé de l'opprobre d'avoir vu, un moment, ses autels relevés par un Robespierre.

Le 21 novembre, Robespierre se rendit aux Jacobins, et tenta un moment, tout Amalécite qu'il était, de relever l'arche du Seigneur ; mais ses expressions le trahirent; il attaqua l'athéisme, non parce qu'il était athéisme, mais sous prétexte qu'il était aristocratique, et que des hommes qui se

disaient libres de tout préjugé, voulaient en faire une *religion* : il ajouta même qu'un jour, à la même tribune, d'où il faisait entendre sa voix, le fédéraliste Guadet lui avait fait un crime d'avoir prononcé, devant des républicains, le mot de *providence*; ainsi il est évident que la religion ne fût jamais, pour le héros des démagogues, qu'une affaire de parti. L'athéisme du Conseil-Général ne lui déplaisait, que parce qu'il était de son intérêt de flétrir, ceux qui le composaient, du nom d'*aristocrates*; c'était le pyrhonisme des orateurs de la Gironde, dont il avait juré la perte, qui le faisait croire à la *providence*.

Robespierre, qui, avec les quarante mille Comités Révolutionnaires dont il était le patriarche, et sur-tout avec les onze mille espions de Paris qui lui étaient dévoués, semblait avoir enveloppé la France d'un vaste filet, ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait pas plus de sûreté, pour les

gouvernans que pour les gouvernés, dans l'athéisme; et voyant que le septre plébéïen pouvait lui échapper, il crut qu'il était de sa politique, pour le rendre plus respectable, de feindre de le partager avec un Dieu auquel il ne croyait pas : aussi, le 7 mai 1794, monta-t-il à la tribune du Corps-Législatif; et tout en ménageant les Athées qui étaient de son parti, il lança, d'une main mal assurée, quelques traits contre la doctrine de la force aveugle qui préside aux destinées de l'homme, frappe, au hasard, le crime ou la vertu, et réduit l'ame d'un Newton à n'être qu'un souffle léger, qui s'éteint aux portes du tombeau.

La partie de la Convention, qui était plus faible qu'égarée, applaudit de bonne foi, à quelques traits de ce discours, quoiqu'il n'offrit aux regards qu'une sagesse de circonstances : on aimait, après un long période d'athéisme, à retrouver Dieu dans la bouche de celui qui l'avait rejetté de son

cœur,

cœur, comme un infortuné qui se débat au milieu des flots, à recevoir, d'un scélérat, la planche qui l'a sauvé après son naufrage.

« L'idée d'un Dieu, disait le Tartuffe,
» qui, pour la première fois de sa vie,
» aspirait à être éloquent, est une idée
» sociale et républicaine....

» Je ne connais aucun législateur qui se
» soit avisé de nationaliser l'Athéisme....

» Qu'est-ce que des conjurés pourraient
» mettre à la place du Dieu qu'ils chassent
» de ses temples? Rien, si ce n'est le chaos,
» le néant et la mort. »

Il y a, dans ce discours, une dénonciation contre l'Athéisme d'Hébert, de Danton, et des héros de la Gironde : ces noms ne semblaient pas faits pour figurer ensemble dans un tableau d'immoralité.

» Hébert s'éleva contre un homme de lettres
» qui écrivait pour la cause de Dieu : N'est-ce
» pas Vergniaux et Gensonné, qui, à cette
» tribune même, voulurent faire bannir,
» du préambule de la Constitution, le nom
» de l'Être-Suprême que vous y aviez placé?
» Et Danton, qui souriait de pitié au nom
» de vertu ; Danton, dont le système était
» d'avilir tout ce qui peut élever l'ame ;
» Danton, toujours froid et muet dans les
» plus grands dangers de la liberté, ne
» tint-il pas, après ces orateurs, le même
» langage? D'où vient un tel accord d'o-
» pinion entre des hommes, d'ailleurs,
» si divisés ? Est-ce qu'ils auraient voulu
» faire pardonner leur indulgence pour
» l'aristocratie, par la guerre qu'ils dé-
» claraient à la Divinité ? »

Cette harangue froide, en général, verbeuse, et plus forte de déclamation que de logique, se terminait par un décret absurde et insignifiant, qui, d'après la puis-

sance de l'orateur, fut, comme on s'en doute bien, adopté à l'unanimité. (1)

L'article premier est conçu ainsi : *Le Peuple Français reconnaît l'existence de l'Etre-Suprême, et l'immortalité de l'ame*; il mérite d'autant plus d'attention, qu'à peine proclamé, on s'empressa de l'inscrire, en lettres d'or, sur le fronton de tous les édifices sacrés de la Capitale.

Je trouve, dans le mode dont ce premier des dogmes de la nature est énoncé, une sorte d'irrévérence qui en détruit tout l'effet : *Le Peuple Français reconnaît l'existence de l'Etre-Suprême* : On dirait que l'Être-Suprême n'existe de droit, que depuis que le peuple qui républicanise le monde

(1) L'importance de ce décret, que j'ose discuter, non avec la prudente dialectique de mes contemporains, mais avec la raison des siècles, m'a engagé à le mettre tout entier sous les yeux du lecteur : on le trouvera à la fin de cet ouvrage.

l'a reconnu ; d'ailleurs, ce mot *reconnaît*, non-seulement fait entendre qu'il y a d'autres peuples à qui Dieu peut être étranger, ce qui est une injure à la raison humaine, mais encore, se trouvant placé à la tête d'une loi, il donne l'idée d'une sanction, et tend à supposer dans l'effet une supériorité sur la cause, ce qui est une absurdité.

Il me semble que si Robespierre et la Convention, dont il était l'ame, avaient voulu franchement abjurer l'Athéisme, au lieu de faire du dogme de l'existence de Dieu un article de loi, tandis que ce dogme est la base nécessaire et essentielle de tous les systêmes de lois, ils se seraient exprimés ainsi, pour ne manquer, ni au principe de tout, ni au Peuple Français dont ils se faisaient les interprètes.

Au nom de l'Être-Suprême, sans lequel il ne peut exister de République,

le peuple Français, devenu libre, statue, par les lois suivantes, sur son mode de Religion.

L'article II. du décret fait consister vaguement le culte de l'Être-Suprême dans la pratique des devoirs de l'homme ; mais cette définition convient moins au culte qu'à la morale. L'Athéisme, aussi, admet dans son symbole des devoirs, pour dispenser l'homme d'adorer l'Être-Suprême : voyez le *Dictionnaire des Athées*, la *lettre de Thrasibule*, et le *Systême de la Nature.* Une raison supérieure aurait ici décomposé nos devoirs, afin de nous éclairer : elle aurait dit : « L'homme social a des devoirs » à remplir envers lui-même, et il obéit » à la nature ; envers ses semblables, et » il a une patrie ; envers l'Être-Suprême, » et il a une Religion. »

L'article III., en faisant l'énumération des devoirs de l'homme religieux, ne dit

l'a r … extérieur de la Religion; nc … il en ajoute un qui a échappé, d … à tous les Législateurs ; c'est … de punir *les tyrans* ; ce qui, dans la langue des *démagogues*, ne signifie autre chose, sinon que la foi républicaine est dans le régicide.

L'article IV institue des fêtes religieuses, et *ici* l'homme de bien commence à respirer ; mais les lignes qui suivent le détrompent bientôt ; il voit, en gémissant, qu'il y a loin du Dieu qui vivifie les mondes, du Dieu dont son cœur est plein, au fantôme divinisé de Robespierre.

Les fêtes religieuses, dit l'article V, *emprunteront leurs noms des évènemens glorieux de notre Révolution*. C'est pour la première fois qu'on a imaginé, en France, de célébrer l'Être-Suprême, en célébrant des évènemens qui ont concouru à l'y faire détrôner.

Et si l'on doutait de cette interprétation sinistre, que m'arrache ma franchise, il suffirait de voir dans l'article VI à quels évènemens se rapportent les fêtes que la nouvelle loi institue : on y trouve cette terrible journée du 10 Août, qui coûta un fleuve de sang, et aux vaincus et aux vainqueurs, ainsi que cette matinée non moins désastreuse, du 21 janvier, où la France appella une guerre d'extermination avec l'Europe, en envoyant son Roi au supplice.

L'article VII, le dernier que je me permettrai d'examiner, fait une énumération de trente-six autres fètes à célébrer, les jours de repos civil, et qui répondent aux trente-six Décades du calendrier républicain.

La première est désignée par ces mots : *A l'Etre-Suprême, à la Nature* : Ici Robespierre a jetté tout-à-fait le masque qui

le couvre ; il est bien évident que le Dieu, dont il veut relever les autels, n'est pas l'*Ordonnateur des mondes* du philosophe, le *Deus optimus*, *maximus* des Romains, le *Tien* des Lettrés de la Chine, le *Jehovah* de Moïse, l'*Éternel* de l'évangile du Christ et du Coran de Mahomet ; en un mot, cet Être des Êtres qui a tout fait, qui vivifia tout, et dont la puissance est reconnue avec uniformité sur toute la surface du globe, quoique son nom varie, ainsi que son culte, suivant la doctrine du Théisme et les symboles des Révélations. L'abominable démagogue, en traduisant l'*Etre-Suprême* par le mot de *Nature*, a manifestement abattu, d'une main, l'édifice sacré qu'il élevait de l'autre. En divinisant l'effet, il a porté une atteinte sacrilège à la cause ; il n'est pas Athée à la façon de Chaumette, d'Hébert et de Danton, mais il l'est à celle de Spinosa, de Freret et de Diderot, ce qui est un peu plus dangereux ; car l'incrédulité, qui raisonne sur tout, fait plus de

mal que celle qui ne sait que se jouer de tout. Les hommes aveugles se consolent quelquefois de voir supplanter le Dieu de leurs pères par un autre ; mais ils ne pardonnent pas à l'Athée-Législateur, quand, en brisant sa statue, il ne la remplace par rien.

Les autres fêtes décadaires sont instituées en l'honneur d'êtres métaphysiques, dont le peuple, pour qui, sur-tout, le culte extérieur semble fait, ne saurait avoir aucune idée ; c'est la *vérité*, la *pudeur*, l'*héroïsme*: il y en a une pour le *bonheur*, et une autre pour l'*infortune*. La *liberté du monde* et la *haine des tyrans* figurent au milieu de cette liturgie d'un ordre nouveau, ce qui n'étonne pas dans une Religion de démagogues; mais on y rencontre aussi le *stoïcisme*, ce qui semble bien étrange pour des hommes, tels que les plébéïens dominateurs de Paris, qui n'entendirent jamais parler de la philosophie sublime de Zenon, d'Epictète et de Marc-Aurèle.

Tous ces faits nous amènent, encore une fois, à penser, que jamais Robespierre ne songea réellement à mettre Dieu entre les peuples et sa longue tyrannie. L'Athéisme était, sans aucun doute, sa doctrine favorite, ainsi que celle de tous les hommes qui ont écrasé la terre : mais ses ennemis avaient introduit en France l'Athéisme du néant qui lui était devenu odieux, à cause du nom de ses apôtres, et il le fit disparaître pour lui substituer l'Athéisme un peu plus imposant de la Nature. Ces considérations ne nous donnent une haute idée, ni de la morale du Numa de 1794, ni de l'excellence de sa nouvelle Religion.

Un mois après cette mommerie sacrée, plus coupable, aux yeux de la raison, que toutes les fourberies sacerdotales des jongleurs Caraïbes, des Bonzes et des Talapoins, il se célébra, dans Paris, une grande fête en l'honneur de l'Être-Suprême, dont le plan fut donné par le peintre David,

et que le gouvernement sanctionna, soit par sa présence, soit par ses décrets. Cette fête est encore une preuve que l'Athéisme, à cette époque, continuait à être la providence de la République.

La pompe se célébra, non dans un temple consacré de têms immémorial à la Divinité, mais au milieu de ces Tuileries, profanées, depuis trois ans, par tant d'insurrections en sens contraires, par les orgies impures des cannibales, et sur-tout par le sang humain que la chûte du trône, le dix Août, y avait fait répandre. Un amphithéâtre, chargé de gradins, y servait de sanctuaire, et un siège élevé, d'autel : les Législateurs, en qualité de pontifes du nouveau culte, remplissaient le sanctuaire, et Robespierre, tout resplandissant de sa gloire usurpée, siégeait sur l'autel.

Ce dernier ne laissa pas ignorer à la multitude, qu'en vain elle redemanderait aux

ordonnateurs de la fête, son évangile proscrit, ses temples en ruines, et ses prêtres déportés : il lui montra d'un geste de despote, non la voûte du ciel, mais les arbres du jardin, et lui dit qu'on l'avait assemblée pour honorer l'auteur de la Nature.

A quelques pas de l'amphithéâtre on avait érigé, dans un bassin d'eau, un monument qui représentait, sous des formes fantastiques, le monstre de l'Athéisme. Robespierre alla y mettre le feu, et, du sein de l'incendie, il s'éleva, à l'instant, une espèce de machine d'opéra, que le programme appellait *la Sagesse*, et qui, par ses proportions mesquines, fit regretter à l'homme de goût la Minerve déguisée sous le nom de Mentor, dans la belle conception du Télémaque.

Il y eut ensuite une procession civique, et non religieuse, jusqu'au Champ-de-Mars, où l'adulation, pour les héros de la dé-

magogie avait fait élever, à grands frais, un tertre factice, qu'on avait honoré du nom de la *Sainte Montagne*.

Là, on chanta, non des hymnes en l'honneur de l'Ordonnateur des Mondes, mais des strophes guerrières à la façon du Tyrtée des Spartiates, où les femmes jurèrent de n'épouser que des soldats, et les hommes de ne déposer leurs épées qu'après avoir anéanti les tyrans de l'Europe.

Il est bien évident que sans le nom d'Auteur de la Nature, prononcé une fois, et que le tumulte empêcha d'entendre, sans la décoration incendiée qui représentait l'Athéisme, on pouvait prendre cette pompe mal ordonnée, moins comme la fête de l'Être-Suprême que comme un triomphe décerné à Robespierre.

Il y a un peu plus de vernis religieux dans les deux discours que lut, du haut de

son amphitéâtre, le héros révolutionnaire; mais Dieu n'est là que pour servir de passeport à ses diatribes contre les Rois : on sent que ce nom auguste ne se serait jamais rencontré sur ses lèvres, si son cœur n'avait recelé le fiel de la rage, contre tout ce qui n'était pas Roi amovible d'une République.

« N'est-ce pas Dieu dont la main im-
» mortelle, en gravant dans le cœur de
» l'homme le code de l'égalité, y traça la
» sentence de mort des tyrans ? N'est-ce
» pas lui, qui, dès le commencement des
» tems, décréta la République ?....

» Il n'a point créé les Rois pour dévorer
» la République : il n'a point créé les
» prêtres, pour nous atteler, comme de
» vils animaux, au char des Rois....

» Armés, tour-à-tour, des poignards du
» fanatisme et des poisons de l'Athéisme,
» les Rois conspirent toujours pour assas-

» siner l'humanité.... Peuple, ne crains
» plus leurs complots sacrilèges : ils ne
» peuvent pas plus arracher le monde du
» sein de celui qui le fit, que le remords
» de leur propre cœur.... L'Être-Suprême
» n'est point anéanti.

» Français, vous combattez les Rois;
» vous êtes donc dignes d'honorer la Divi-
» nité....., Être des Êtres, nous n'avons
» point à t'adresser d'injustes prières : tu
» nous connais; nos besoins n'échappent
» pas plus à tes regards que nos plus se-
» crètes pensées,.... Notre sang coule pour
» la cause de l'humanité, voilà notre
» prière, voilà nos sacrifices, voilà le culte
» que nous t'offrons. »

Tel est le récit de cette fameuse fête à l'Être-Suprême, qui semblait devoir re-concilier la terre avec le ciel, éteindre dans la main des Rois de l'Europe les brandons de la guerre, mais qui, ordonnée par le

machiavélisme, et exécutée par l'esprit de faction, ne servit qu'à instruire l'Athéisme du secret de sa force, à mettre la morale en tutelle, et à confirmer la raison française dans la marche rétrograde, qu'elle faisait vers son antique barbarie.

On déféra au héros du jour, qui avait si bien mérité des Athées, des Vandales et des Régicides, tous les honneurs que son orgueil avait droit d'attendre. Son rapport, ainsi que le décret qui le termina, furent imprimés en vertu d'une loi, et envoyés aux Communes, aux Armées et aux Sociétés Populaires de la République. Non contente de ce tribut d'enthousiasme, la Convention décréta que ces ouvrages, aujourd'hui parfaitement oubliés, seraient traduits dans toutes les langues, et voués par-là à la plus odieuse des immortalités.

La France continua donc de rester Athée, malgré la pompe en l'honneur de

l'Être-Suprême,

l'Être Suprême, qui ne fut jamais une fête religieuse, mais une fête révolutionnaire.

Pour achever de se convaincre que Dieu ne pouvait entrer comme élément dans une République de Démagogues, tâchons de saisir l'esprit du gouvernement dans les faits, relatifs au culte public, qui se passèrent depuis la fête dont je viens de parler, jusqu'à l'avènement de la troisième Constitution, en septembre 1795.

Si le Dieu, Père des mondes, avait été véritablement réinstallé sur son trône éternel, d'après le bon plaisir de Robespierre, on aurait ouvert toutes les églises et fait, de la tolérance de tous les cultes, la base essentielle de la Religion nationale : mais les Athées qui gouvernaient étaient un peu plus conséquents ; aussi ne changèrent-ils rien dans leur mode fanatique de réprimer le fanatisme : toujours ils continuèrent à encourager l'Apostasie, le mariage des

ministres des autels qui avaient juré d'y renoncer : toujours ils mirent dans leurs listes de proscription, les prêtres à côté des ennemis de la patrie, afin de forcer ces premiers à le devenir, et de les punir ensuite, sous des formes légales, des attentats qu'ils les avaient forcés de commettre.

Il y avait à peine six jours que Dieu était proclamé protecteur de la République française, lorsque Vadier vint, au nom des Comités de Sûreté-Générale et de Salut Public, renouveller contre les cultes révélés, et sur-tout contre le Christianisme prêt à relever sa tête vénérable, les anciennes maximes d'intolérance; à croire cet homme aux soixante ans de vertu. « C'était » là que s'éguisaient les poignards de la » superstition, que s'allumaient les torches » du fanatisme. Les charlatans qui servaient » de pontifes à cette Religion avaient, de » tout tems, fondé leur domination sacrée » sur la terreur; ils avaient, à cet effet,

» défiguré la divinité, et pour la rendre
» plus hideuse, en avaient modelé le fan-
» tôme sur leur image. »

Ensuite le déclamateur tombait sur les autres Religions du globe : « Voilà, disait-il,
» la théorie de tous les pays et de tous les
» cultes : je dis de tous les cultes ; car le
» Ténare des Grecs, la Roue d'Ixion, le
» Vautour de Promethée ne constituent pas
» moins un Enfer, que les Démons de notre
» prince des ténèbres ; les Houris de
» Mahomet n'ont pas moins de charmes,
» que la béatitude éternelle promise dans
» la Religion des Papes....

» La Saint-Barthélemi, les Vêpres Sici-
» liennes, la Conspiration des poudres, les
» Autodafés et tant d'autres horreurs reli-
» gieuses, qui ont abreuvé la terre de sang
» humain, pendant dix-huit siècles, ont
» pris leur source dans l'ame dépravée des
» prêtres. Cependant, sans leurs complots

» contre notre glorieuse Révolution, nous
» ne songerions à eux que pour deverser
» sur leurs têtes le mépris et le ridicule;
» mais lorsque, de concert avec Pitt, ils
» menacent la Représentation nationale,
» lorsque le crucifix est le signe de ral-
» liement de ces conspirateurs, lorsqu'on
» trouve les emblêmes du fanatisme jusque
» dans les galetas de Catherine Theos, la
» prétendue mère de Dieu; lorsqu'enfin
» on forme autour de nous une pépinière
» de Charlotte-Corday, verrez-vous tous
» ces excès d'un œil tranquille! ce n'est
» pas quand le vaisseau de la Révolution
» est tourmenté par la tempête qu'il faut
» jetter l'ancre.... Il ne m'appartient pas
» de prévenir les sages mesures que vous
» prendrez contre des prêtres scélérats;
» mais mon amour, pour la liberté, m'en-
» gage à vous dire que toute composition,
» toute demi-mesure, tout acte de clémence
» envers eux, est un crime de lèze-
» humanité. »

Il est difficile d'empoisonner l'histoire avec plus de perfidie, de calomnier le christianisme avec plus d'audace, de proscrire, avec une barbarie plus raffinée, les ministres des autels : heureusement, le moment du détrônement de Robespierre approchait; quelques bons esprits commençaient à mesurer la profondeur de l'abyme creusé par la démagogie, et tous ces foudres forgés dans l'atelier de Vadier, n'aboutirent qu'à *faire traîner* le chartreux Dom Gerle, Catherine Theos, et trois autres infortunés au tribunal Révolutionnaire.

Enfin, la providence se justifia par le supplice de Robespierre et des plus effrénés démagogues; mais la persécution contre les cultes ne fut pas rallentie. Cambon, par des voies indirectes, tenta de donner des aîles à l'athéisme, que le retour apparent aux principes semblait condamner à ramper. Dès le 17 septembre, c'est-à-dire, vingt jours seulement après la Révolution Ther-

midorienne, il monta à la tribune, et, sous prétexte de remettre de l'ordre dans la dette publique, cet apôtre du papier-monnaie traduisit en langue financière la diatribe de Vadier contre les prêtres; et, sous prétexte que les *systêmes religieux* étaient tous contraires à la tranquillité publique, il fit décréter, en principe, que désormais les frais et les salaires d'aucun culte ne seraient payés par la République.

« Proclamez, dit-il, dans son rapport, » un principe religieux; aussitôt il faudra » des temples dont la garde sera confiée » aux personnes qui s'en prétendront les » ministres; ensuite ils demanderont des » traitemens, et ils finiront par établir des » hyérarchies et des privilèges. »

Il était difficile de se tromper sur le sens de ce discours, ainsi que du décret qu'il amena: ne proclamer aucun principe religieux, ne salarier aucun culte était évi-

demment annoncer à la France que son gouvernement, fort du succès de sa vaste conspiration contre le genre humain, était loin de sentir la nécessité d'un frein contre les délits secrets, et de regarder Dieu comme la pierre angulaire des Républiques.

Le 16 décembre, le Comité de Sureté Générale, attentif à propager les principes persécuteurs des Cambon et des Vadier, statua, que, *jusqu'à* l'organisation des fêtes décadaires, aucun des ci-devant prêtres ne pourrait être mis en liberté : ce mot *ci-devant* n'était pas placé là sans motif : il tendait à faire croire qu'une loi de circonstances était au-dessus des sermens, et qu'une lettre de cachet, signée par un démagogue, anéantissait, avec le nom de prêtre, le caractère indélébile du sacerdoce.

Cette persécution, tantôt sourde, tantôt ouverte, se manifesta avec non moins de

succès en 1795. Le 14 avril, Rewbell, qui se frayait déjà une route à la toute-puissance, déclara au Corps-Législatif, que tant qu'il existerait, en France, des prêtres (réfractaires), la Nation possèderait dans son sein les plus grands ennemis de la République. Le 20 mai, un décret solemnel brisa toutes les cloches consacrées au culte religieux, et ne réserva que celle qui devait sonner le tocsin au Palais du Corps-Législatif : il ne faut point de cloches à l'athéisme, c'est à petit bruit qu'il marche à la dégradation de la morale et à l'avilissement du genre humain.

Cependant cette espèce d'athéisme, qui consiste à n'admettre aucun culte dominant, pour les faire tomber tous dans le mépris, n'avait encore été décrété qu'en principe, à l'époque où Cambon, violant la foi publique, avait fait statuer qu'aucun ministre des autels ne serait salarié ; on ignorait quels seraient les résultats d'une

loi que désavouait la politique autant que la morale; et tous les hommes de bien, dont le cœur pur palpitait encore au nom si touchant de Religion, attendaient avec impatience, que la Convention se prononçât sur un objet d'une aussi haute importance : cette anxiété dura un peu plus de cinq mois : dans l'intervalle, il est vrai, Grégoire demanda, à la tribune, la tolérance formelle de toutes les Religions; et pour ne point trop s'aliéner la faction dominante, il y ajouta l'institution des fêtes décadaires; mais Legendre ayant répondu qu'être bon époux, bon fils et bon citoyen, était la seule Religion qui convînt à des Républicains, détermina, par ce sophisme civique, l'ordre du jour : enfin, Boissy d'Anglas, dont le nom révéré ne devrait se trouver que dans les belles pages de l'histoire de la Révolution, s'oublia jusq'à défendre, par quelques sophismes, la doctrine du jour; ce qui amena le fameux décret du 21 février 1794, sur la police des

cultes, qui acheva de démoraliser la République.

J'aime à croire que l'homme intrépide qui présenta sa poitrine aux assassins de Féraud, que l'honorable martyr de Fructidor ne fût que l'interprète des trois Comités de Salut Public, de Sûreté Générale et de Législation qui l'avaient choisi pour leur organe; mais quand Cromwel, passant auprès de Witheall, après le supplice de Charles I.er, dit à un de ses généraux qui pâlissait au souvenir de ce grand crime; *qu'aurais-tu fait à ma place?* Celui-ci eut le courage de lui répondre: *Milord, un homme de bien n'occuperait pas ta place.* Je ne serai pas si sévère envers Boissy-d'Anglas; car s'il lit, en frémissant, cet article qui échappe, malgré moi, à ma plume, son délit est réparé.

« Il ne s'agit point ici d'examiner s'il » faut une Religion aux hommes; si, lors-

» qu'ils peuvent s'éclairer des lumières de
» la raison, et s'attacher les uns aux autres
» par les seuls liens de l'intérêt commun,
» par les seuls principes de l'organisation
» sociale, par ce sentiment impérieux qui
» les porte à se rapprocher et à se chérir,
» il faut créer, pour eux, des illusions,
» ou laisser des opinions erronées devenir
» la règle de leur conduite, et le principe
» de leurs rapports.

» *Il ne s'agit point d'examiner s'il faut
» une Religion aux hommes.* » — Assurément, avant le règne de Cheops et de Céphren en Égypte, avant l'introduction du Gouvernement Révolutionnaire en France, personne ne s'était avisé de mettre cet examen en problême. Les grands législateurs, dont la terre s'honore, avaient dit: la Religion est antérieure aux lois; il faut donc, pour donner aux lois une sanction qui en éternise la durée, les faire émaner de la Religion. Le scélérat, né avec quelque

génie, avait dit de son côté : la Religion m'est inutile dans mes rapports avec un Dieu auquel je ne crois point ; mais elle m'est nécessaire, dans mes rapports, avec les peuples, pour cimenter ma puissance, et je proposerai ce fantôme sacré à leur vénération ; ainsi tout ce qui, dans les annales humaines, a eu droit à la célébrité, s'est réuni à croire à la divinité, ou du moins à la faire. L'homme seul, dont la raison s'allarme des principes, dit : examinons ; et déjà il est Athée, au moment où il examine.

« Ah ! s'il faut une Religion aux hommes ;
» si la source de leurs devoirs doit se
» trouver, pour eux, dans des opinions
» surnaturelles ; si les erreurs religieuses
» ont été, pour l'humanité, le fondement
» de quelque avantage, il m'est impossible,
» en portant mes regards sur la longue
» suite des siècles passés, de ne pas être
» douloureusement ému à l'aspect des maux

» affreux dont la Religion a été la source
» ou le prétexte. »

S'il faut une Religion aux hommes ! Eh quoi ! vous en doutez, sage Boissy-d'Anglas, et vous avez sous les yeux toutes les horreurs du Gouvernement Révolutionnaire, depuis qu'il s'est fait Athée ! Vous en doutez, et l'Europe a retenti de la Glacière d'Avignon, des bateaux à soupapes de Nantes, de l'incendie du Cap, et du désastre de nos Colonies ; et vous étiez parmi nous, lorsque des hordes effrenées ont fait le siège de Versailles et du château des Thuileries ! et vous avez pu être témoin de l'assassinat des prisonniers d'Orléans et des massacres du 2 septembre ! Eh ! quelle puissance pouvait, dans le silence des lois, dans la désorganisation de tout ordre social, enchaîner les mains perturbatrices qui ont fait ruisseler, sur tous les points de l'Empire, le sang le plus pur des Français, si ce ne sont ces mêmes

opinions surnaturelles dont votre plume se joue ? Ne fallait-il pas tourner ses regards vers le Ciel, quand la terre était écrasée par la tyrannie, et avilie par la lâcheté ? Lorsque, grace à une poignée de Cambyse, de Néron, de Phalaris et de Robespierre, la nature est devenue une marâtre pour le genre humain, celui-ci n'avait-il pas le droit de chercher un père dans l'Être des Êtres, sans lequel il n'y aurait point de nature ?

« La Religion a vendu bien cher aux hom-
» mes les consolations qu'ils en ont reçues :
» je ne viens point vous présenter le récit
» affreux de tous les crimes dont elle a
» été environnée ; mais je veux parler à
» votre raison et non à votre sensibilité.
» Dans une discussion de cette importance,
» je dois éloigner de vous jusqu'aux séduc-
» tions du sentiment, et me refuser des
» succès faciles : je ne découvrirai donc
» point à vos yeux ces tables de sang où
» sont écrites, par la main de l'implacable

...ire, les persécutions des Empereurs, ...assacres de la Saint-Barthélemi, ... horreurs des Cèvennes et les fléaux de la Vendée; je ne vous montrerai pas, » même la Religion.... intolérante et domi- » natrice, s'associant aux crimes des Rois, » pour les autoriser aux yeux des peuples; » s'associant à la longue faiblesse des peu- » ples, pour la transformer en une sorte » de vertu. Elle avait abruti l'espèce hu- » maine, jusqu'au point de lui faire adorer » les chaînes dont elle l'acablait : une » morale bienfaisante et douce enveloppait » cependant, quelquefois, l'absurdité de » ses dogmes et l'atrocité de ses combi- » naisons, un éclat imposant se mêlait à » la puérilité de ses pratiques, et des illu- » sions quelquefois attachantes offraient des » chimères à la sensibilité, et des espé- » rances au malheur. »

Tous les sectaires qui ont voulu ravir Dieu aux hommes, depuis Diagoras de

sinistre mémoire, jusqu'aux écrivains de l'école du Baron d'Holback, s'y sont pris de la même manière pour anéantir les cultes, et sur-tout les Révélations ; tous ils ont dit : il y a eu des ministres des autels intolérans, donc les autels insultent à la raison humaine : on s'est servi de la Religion pour abrutir quelques peuples et dévaster quelques Empires, donc il faut, pour le bien de la terre, faire rentrer dans le néant le fantôme sacré des Religions.

Boissy-d'Anglas, dans son rapport sur les cultes, rajeunit tous ces anciens sophismes, en leur prêtant une onction dont ils paraissaient peu susceptibles, en les colorant, pour ainsi dire, de sa douce sensibilité, mais ils n'en sont pas moins des sophismes : un raisonnement erroné ne blesse pas moins la logique, parce que Lucrèce le met en beaux vers, que lorsqu'un esprit faux le réduit en syllogisme sur les bancs de la Sorbonne.

La Religion, pure par son essence, et indulgente parce qu'elle est pure, ne doit pas être accusée des crimes de ceux qui la font servir d'instrument à leurs passions turbulentes et dévastatrices : c'est le feu, qui, dans son état naturel, vivifie la nature, mais qui embrâse, quand une main imprudente en réunit les rayons au miroir d'Archimède.

Il s'en faut bien que tous les exemples cités par le rapporteur soient aussi concluans pour son opinion, qu'il le suppose : les Empereurs, tels que Néron, Domitien, Galère, ne persécutaient pas pour conserver leur culte, mais par haîne contre les cultes qui éclairaient leur tyrannie ; leurs édits n'étaient point des guerres de Religion, mais des guerres contre la Religion. Quant au fléau de la Vendée, c'est le crime de l'athéisme : si celui-ci, devenu la plus intolérante des sectes, parce qu'il était dominateur, n'avait pas dressé des tables san-

glantes de proscription contre les ministres d'un culte, dont la France s'honora pendant tant de siècles, il n'y aurait point eu d'armée Catholique ; desmilliers d'infortunés n'auraient point lutté, avec le Crucifix, contre les baïonnettes, et un Proconsul ne serait pas venu annoncer avec orgueil, au Corps-Législatif, que la Vendée *n'était plus qu'un monceau de cendres arrosé de sang humain.*

On voit que Boissy-d'Anglas n'a été que l'interprète aveugle de l'athéisme de ses Comités, quand il a représenté la Religion *s'associant aux crimes des Rois, pour les autoriser aux yeux des peuples ; s'associant à la longue faiblesse des peuples, pour la transformer en vertu,* comme si la Religion du magnanime Ambroise s'était associée au sac de Thessalonique commandé par Théodose ! comme si cette Religion, qui s'honora si long-tems de la palme du martyre, pouvait éteindre le courage qu'elle donne aux peuples, en s'associant à leur faiblesse ! Mais

l'orateur redevient un peu lui-même, quand il rend une sorte d'hommage à l'*éclat imposant* du culte qu'il proscrit, à sa *morale douce et bienfaisante*, aux *illusions attachantes* qu'il fait naître, et qui *offrent des alimens à la sensibilité et des espérances au malheur*. Cet éclat imposant des cérémonies, cette morale douce et bienfaisante, ces illusions qui alimentent la sensibilité et endorment le malheur, sont, à mon gré, le plus bel éloge qu'on puisse faire de la croyance pieuse d'un Locke, d'un Pascal ou d'un Fénelon : rien de tout cela ne se trouve dans l'Athéisme, ce qui devrait bien porter l'incrédule à raisonner un peu son intolérance contre la Religion.

Le rapporteur jette ensuite un coup-d'œil rapide sur la destruction des cultes, à l'avènement du Gouvernement Révolutionnaire : ici son tableau présente à-peu-près les mêmes teintes que celui que j'ai tracé ; et rien ne prouve mieux la fidélité de mon pinceau

que cet accord sur les faits, avec l'écrivain, qui diffère si fort de moi, sur les opinions.

« L'assimilation du catholicisme avec un » régime philosophique, (imaginée par la » faiblesse et l'imprévoyance de la pre- » mière Assemblée nationale), fut renversée » peu de tems après par la démence et la » fureur. Cet établissement sacerdotal, qui » devait expirer sous les coups d'un gouver- » nement sage et ferme, fut abattu avec » le scandale d'une orgie, avec les fureurs » du fanatisme lui-même. Les Chaumette, » les Hébert dirigèrent cette Révolution, » suivant les principes de leur ame abjecte » et féroce : on vit l'incrédulité des brigands » tourmenter à plaisir la paisible crédulité » des femmes, des enfans, des vieillards; » des milliers d'agriculteurs utiles se lais- » sèrent entasser dans des cachots, pour » avoir entendu furtivement une messe, » ou dit leurs péchés à l'oreille d'un prêtre. » L'asile domestique fut par-tout violé;

» les images vénérées par la foi trompée, » *mais* innocente, furent déchirées : de » ridicules cérémonies furent imaginées » pour remplacer des solemnités antiques, » devenues d'autant plus chères, qu'elles » étaient plus sévèrement proscrites. C'est » ainsi que le brigandage déshonora une » Révolution qui appartenait à la philo» sophie ; c'est ainsi que la France régé» nérée donna l'affreux spectacle d'une » persécution religieuse, et qu'une légis» lation, qui ne devait tendre qu'à former » un peuple de frères, fut souillée par des » lettres de-cachet et des échaffauds. »

J'ai pris plaisir à transcrire ce texte précieux, parce que, contre l'intention de son auteur, il donne la vraie clef des désastres de la France, et sur-tout de la Vendée. Il est bien démontré maintenant que notre Religion de quatorze cents ans ne doit l'opprobre dont on l'a abreuvée, les échaffauds sur lesquels on a fait tomber la tête

de ses ministres, qu'à cet Athéisme dont les Chaumette, les Hébert et tous les héros de la démagogie ont tenté de faire une espèce de culte populaire ; s'il n'y avait eu alors au timon du gouvernement qu'un Charles IX, ou le confesseur fanatique d'un Louis XIV, on aurait sonné le tocsin de quelque Saint-Barthélemi, ou essayé de convertir quelques protestans avec des Dragonades, mais Dieu serait resté à la France, avec la morale dont il est le principe. Des Diagoras, dont Athènes aurait mis la tête à prix, ont régné un moment sur le plus bel Empire du globe ; alors des lois atroces ont pesé sur les peuples, la morale s'est couverte de son voile, et l'Athéisme s'est fait Dieu.

« L'homme, ajoute Boissy-d'Anglas, veut » des illusions et des chimères, sous un » gouvernement oppressif qui afflige à » chaque instant la pensée : il a besoin de » chercher loin de lui des consolations qu'il

» ne peut trouver dans ce qui l'entoure ;
» il lui faut une autorité suprême au-
» dessus de l'autorité qui le blesse : il se-
» rait le plus malheureux des êtres, si,
» lorsqu'il est opprimé sur la terre, il
» n'espérait un vengeur dans le ciel, et
» ce sentiment est le créateur de toutes les
» idées religieuses. »

Changez les mots d'*illusions* et de *chimères*, et ce texte du rapport se trouve parfaitement orthodoxe, et l'interprète de l'irréligion parle avec sentiment la langue religieuse de Fénelon, d'Épictète et de Marc-Aurèle.

« Il n'y a que l'homme vraiment libre,
» *c'est l'Athée, dans l'esprit du rapport*,
» qui jouisse de l'indépendance et de la
» plénitude de la raison : *Ne mettons point*
» *en axiôme ce qui est à prouver*; le
» secret du gouvernement, en matière de
» Religion, est peut-être dans ces mots :

» Voulez-vous détruire le fanatisme et la » superstition ? offrez aux hommes des lu» mières ; voulez-vous les disposer à rece» voir des lumières ? sachez les rendre » heureux et libres. *Il paraît que le secret » de Boissy-d'Anglas a totalement échappé » au gouvernement des Athées ; car ils » n'ont fait que substituer le fanatisme » des Proconsuls de Nantes, d'Arras et » de la Vendée à celui des assassins en» régimentés des Cévennes, et la supers» tition qui divinise Marat, à celle qui » liquefie dans Naples le sang de Saint» Janvier.* »

Boissy-d'Anglas, après avoir adopté, pendant presque tout le cours de son rapport, la profession de foi des Athées, semble se ranger, vers la fin, du côté des Théistes. « Bientôt, dit-il, la religion de » Socrate, de Marc-Aurèle et de Ciceron » sera, grace à vous, la religion du monde, » et vous aurez la gloire d'avoir pris, à

» cet égard, l'initiative de la sagesse. » — On ne s'attendait pas à un pareil dénouement, à voir un orateur, dont la dialectique était connue, conduire par Chaumette à Ciceron, et par Hébert à Marc-Aurèle.

Quoiqu'il en soit, la Convention adopta les articles du décret, qui terminait le rapport, et on n'y voit rien qui annonce un pas fait, par les régénérateurs du globe, pour lier à leur doctrine d'incrédulité absolue, la théorie consolatrice de Ciceron et de Marc-Aurèle.

Il ne s'agit dans cette loi, qui acheva d'aliéner du gouvernement tout ce qui tenait encore aux principes, que d'entraver les cultes dont, par une perfide dérision, on déclarait la tolérance Constitutionnelle ; non-seulement on y confirme l'ancienne déclaration que la République n'en salarie pas un seul, mais encore on y statue que ni l'État, ni les Communes, ni même les Sections ne

fourniront aucun local pour son exercice ; que les cérémonies qu'il adopte seront interdites hors de l'enceinte qu'il s'est choisie ; qu'aucun des signes qui le caractérise ne saurait être placé dans un lieu public ; que ses ministres ne peuvent paraître dans le costume sacerdotal, si ce n'est au milieu des fonctions qu'ils exercent ; qu'aucune taxe ne saurait être établie pour fournir à ses dépenses ; enfin, que les rassemblemens qu'il fait naître sont sous la surveillance des autorités constituées. (1)

Il est dificile de réunir, sous prétexte de protéger une institution politique, plus de moyens de machiavélisme afin de l'abattre : jamais Cheops ne se montra plus despote envers les ministres du Dieu Apis ; jamais Nabuchodonosor ne soumit à plus d'humiliation les Pontifes Hébreux, dans la cap-

(1) Voyez cet étrange décret dans le supplément de cet ouvrage.

tivité de Babylone; jamais les Galère et les Maximin ne poursuivirent avec plus de tyrannie les Chrétiens de l'église primitive, lorsqu'ils les forcèrent à ensévelir la pompe de leurs cérémonies dans la nuit des Catacombes. La Convention, à l'époque où parut ce décret désastreux, en fit proclamer la sagesse dans les papiers publics qu'elle soudoyait, dans les actes administratifs émanés de son sein, qu'elle faisait passer aux Départemens; mais elle seule put croire à une sagesse que les malheurs publics démentaient sans cesse : il est certain que, depuis cette loi inquisitoriale sur les cultes, jamais le paisible homme de bien ne put moins se consoler, à l'ombre du culte de ses pères, de la perversité du gouvernement qui l'avait renversé; jamais le ministre des autels, que son tempérament attrabilaire plutôt que sa Religion rendait intolérant, n'eut plus d'occasion de lutter, avec les poignards du fanatisme, contre les baïonnettes du despotisme; on

four [illegible] , [illegible]ans son germe, le fléau qu [illegible] [illegible]on couvrit toute la France [illegible] [illegible]dées : on s'était flatté de [illegible] le contract tacite de l'homme [illegible]Suprême, et, en rendant infini[illegible]acile à la multitude l'accès des [illegible] on ôta aux peuples leur morale, [illegible] mit à mort la République.

Quel est le principe de ces erreurs des gouvernans et des crimes des gouvernés qui en furent le résultat ? L'Athéisme seul, qui, comme un lierre malfaisant, embrassait l'architecture entière de l'édifice politique, pour le faire écrouler à-la-fois, et sur la multitude qui l'habitait, et sur les architectes.

Si la voix de la raison avait pu se faire entendre dans un tems, où un esprit de vertige semblait avoir saisi tout ce qui approchait du timon de la chose publique, où tout ce qui tenait au bon sens parais-

sait suspect, où l'on ne pouvait être Logicien, sans se montrer dangereux, voici la série géométrique de principes, que j'aurais adressée aux Athées des trois Comités de Salut-Public, de Sûreté-Générale et de Législation.

PRINCIPES SUR LES CULTES,

DÉRIVÉS, NON DES LOIS RÉVOLUTIONNAIRES, MAIS DE LA RAISON PRIMORDIALE DES LOIS.

Un État sans Dieu, n'offrant aucune sanction à ses lois, déchire lui-même les premières pages de son Pacte Social.

Un État sans Dieu, ne présente à une multitude aveugle aucun frein contre les délits secrets, tue en elle la morale, et l'invite par contre-coup aux crimes publics, quand elle est sûre de l'impunité.

Un État sans Dieu, en donnant le sceptre du monde à la force, s'expose, à chaque minute de son existence éphèmere, à périr par la force : son organisation terrible consacre les vengeances : les insurrections qu'elle provoque, légitiment l'anarchie.

Non-seulement Dieu doit se trouver en tiers entre le Souverain qui commande et les peuples qui obéissent, mais encore son culte doit se manifester par des signes extérieurs ; car si Dieu n'est pas avoué solemnellement par les deux parties du corps politique, qui l'ont appellé pour garant de leur union, le traité se dissout, les chefs reviennent à la force et la multitude à l'anarchie.

Il est donc essentiel, pour qu'un État ne reste pas à jamais divisé contre lui-même, qu'il y ait dans son sein une Religion nationale, une Religion de gouvernement.

Cette Religion ne saurait être une Religion civique ; car, sur-tout dans les gouvernemens libres, le symbole de cette Religion changeant, à chaque nouvel ordre de choses, ses articles de foi ; la croyance d'une faction n'étant jamais celle de la faction qui la détrône, il s'ensuivrait que le Dieu d'au-

PRIN...

DÉRIVÉ...

MAI...

... pourrait être celui d'hier, ... mais celui de demain : ce qui ... moment de Révolutions dans un ... doit par sa nature être immuable, ... sur le sol chancelant des Républiques.

Cette Religion ne saurait être une Théophilantropie, car la Théophilantropie ou l'amour de Dieu et des hommes n'est que le principe des cultes et non un culte lui-même : on peut se servir de ce principe des philosophes, comme d'une règle pour graduer de combien une Révélation s'écarte ou s'approche de la nature, mais on ne met pas la règle sur l'autel. La Théophilantropie de Socrate, de Confucius et de Marc-Aurèle rend sublimes les écrits de ces grands hommes : la Théophilantropie divinisée à l'usage du peuple, est une absurdité.

Cette religion n'a pas le droit de se créer elle-même ; elle ne peut que s'enter sur un culte des premiers âges, vénérable par la

simplicité

simplicité de ses dogmes, comme par l'inaltérable pureté de sa morale : tout ce que le gouvernement peut y mettre de son influence consiste à rendre homogènes, les élémens de ce culte avec ceux de la politique, à prévenir les exaltations de la crédulité, à enchaîner l'ambition toujours croissante du sacerdoce. Mais une Religion neuve est évidemment une Religion contre nature ; car si elle n'est pas antique, elle perd son premier titre à l'obéissance, elle paraît humaine à la multitude qui la méprise, elle cesse d'être Religion.

Les sophistes, accoutumés à tout flétrir de leur souffle impur, soit sur la terre, soit dans le ciel, ne manqueront pas de dire, que cette Religion de gouvernement n'est autre chose qu'une Religion dominante : ils évoqueront alors les ombres des Hébreux assassinés au nom des lois de Moïse, celles des victimes de la Saint-Barthélemi, celles de tant de millions d'in-

fortunés égorgés sous l'étendart de la Croix, au Nouveau-Monde, et ils envelopperont, sous les mêmes anathêmes, une philosophie pacifique, et le palladium que je propose à tous les corps politiques du globe, sous le nom de Religion de gouvernement.

Mais une Religion, parce qu'elle est avouée par des personnages qui dominent un petit État ou un grand Empire, n'est pas essentiellement une Religion dominante. Quand la Hollande appartenait à elle-même, le gouvernement était Protestant, mais il ne dominait ni le Catholique, ni l'Arminien, ni le Juif, ni le Primitif : lorsque Locke donna des lois à la Caroline, il laissa ceux qui suivaient le culte Anglican à la tête des administrations ; mais il statua que toutes les fois que douze péres de famille se réuniraient pour honorer l'Être-Suprême, à leur manière, ils auraient l'exercice libre de leur Religion. Je ne vois là aucune espèce de domination : la loi

établit une ligne de démarcation bien prononcée entre le culte des gouvernans et ceux des gouvernés : quelque puissans que soient les premiers, l'indépendance des autres dans leurs rapports avec le ciel, est absolue. Ce pouvoir, tout absolu qu'il est, expire à la porte d'un temple : on commande à l'homme religieux, mais jamais à la Religion.

Au reste, quand même une Religion de gouvernement embrasserait, par ses ramifications, toutes les parties d'un grand Empire, quand même, adoptée par l'immense majorité des gouvernés, elle paraîtrait la seule visible aux yeux des peuples, je ne vois pas en quoi cette espèce de monarchie universelle blesserait la raison primordiale : lorsqu'une Religion n'est point intolérante, elle peut être dominante sans danger. Rome République avait une Religion dominante ; c'était celle du *Deus optimus maximus*, dont les attributs étaient

personnifiés sous les noms de Jupiter, symbole de la toute-puissance, de Mars, emblême de la force guerrière, de Vénus, type de la nature génératrice; et cependant elle plaçait trente mille Dieux étrangers ou vaincus dans son Panthéon. La sublime religion des Lettrés est dominante à la Chine, et elle laisse élever tranquillement des Pagodes, aux absurdes adorateurs de Foë et de Laokium.

Ces faits amènent un grand principe dans l'ordre politique; c'est que toute Religion qui n'est pas exclusive, peut être dominante, sans cesser d'être tutélaire.

D'où il résulte qu'en bannissant l'intolérance des dogmes d'un culte dominateur, on ferait rouler aisément toute l'économie sociale sur le pivot d'une Religion de gouvernement.

Ces bases posées, la lumière renaît dans la nuit profonde où nous avons laissé la

France, lorsque les trois premiers Comités de la Convention crurent avoir bien mérité du Dieu, dont la présence les importunait, en le plaçant sous la protection des hommes qui tentaient de le détrôner, et s'imaginèrent avoir mis de la philosophie dans la police des cultes, en introduisant l'Athéisme dans le gouvernement.

Si le Corps-Législatif, à l'époque du rapport de *Boissy-d'Anglas*, avait voulu anéantir les germes, toujours renaissans, du fléau de la Vendée, et distraire les peuples des malheurs de la guerre, en les faisant respirer à l'ombre des autels, il aurait dû n'interroger ni les Athées, ni les ministres des cultes exclusifs; mais, planant de toute la hauteur des principes sur la double peste du fanatisme superstitieux et de l'incrédulité, attacher la République naissante à une bonne Religion de gouvernement.

Cette Religion; quoique professée par des hommes d'état, devant être populaire, afin de devenir utile à vingt-cinq millions d'infortunés, qui ne sont pas hommes d'état, ne saurait être qu'une Révélation.

La Révélation la plus propre à offrir à des hommes, assez faibles pour avoir besoin que le dogme sublime de l'existence de Dieu leur soit révélé, est, sans contredit, ce Christianisme, que les Sophistes Révolutionnaires ont osé dégrader, en l'appellant, avec le sourire du dédain, la *Religion de nos Pères;* et qui, si une atroce démagogie n'avait ôté la vie aux *Pères* de la génération actuelle, et la morale à leurs enfans, irait au travers du torrent des âges, porter le bonheur et la paix à nos derniers neveux.

Ce Christianisme que je présente aux Etats, comme la plus auguste des Révélations, n'est ni celui d'Alexandre VI, qui

légitime les empoisonnemens, ni celui de Jean Châtel, qui exécute des régicides : il ne préside ni au Conseil-d'Etat de Philippe II, ni à celui de Charles IX ; il ne fait point couler le sang des Calas et des La Barre sur l'échaffaud ; c'est ce Christianisme primitif, aussi pur dans sa source que paisible dans ses effets, qui ne lutte qu'avec la morale contre la puissance, réunit les hommes au lieu de les diviser, et laissant aux remords des grands coupables le soin de les effrayer de la présence d'un Dieu vengeur, ne parle, à la faiblesse vulgaire, qu'au nom d'un Dieu qui pardonne : c'est ce Christianisme des Newton, des Locke, des Leibnitz, des Pascal et des Fénelon, dont la raison humaine s'honorera sans cesse, parce que le génie de ces grands hommes les absout assez des fougues du fanatisme et des petitesses de la crédulité.

Cette considération conduit à déférer aux Représentans d'une grande Nation, qui

s'organiserait hors des tourmentes Révolutionnaires, la seule suprématie qu'une saine politique peut leur accorder sur les cultes, c'est-à-dire, le droit de dégager de tout l'alliage hétérogène qu'amène nécessairement le laps des siècles, la Religion du Gouvernement.

Ainsi, je suppose que le Christianisme, proclamé par les hommes d'Etat de la France, ne mettrait point un Empire sous la tutelle d'un autre, qu'il ne subordonnerait pas une couronne à une thiare; et que sans rompre l'unité, qui fait de l'Europe chrétienne, une seule République, il tracerait une ligne de démarcation bien prononcée entre la puissance de la politique et celle du sacerdoce.

Je suppose qu'il jetteraitsur des Mystères, dont il est si facile au fanatisme d'abuser, un voile que le ministre même des autels ne pourrait entr'ouvrir; que sans affaiblir

la pompe des cérémonies, il délivrerait le culte de toutes ces pratiques minutieuses qui rapetissent la raison, que sur-tout il bornerait l'enseignement public à la morale, à cette morale que la perversité même ne saurait dégrader, parce que le type en est dans le cœur de l'homme qui l'interroge, à cette morale à laquelle l'Athéisme rend hommage en la renversant, et qui, quoiqu'en dise le philosophisme, est la seule pierre de touche qui fasse juger de l'excellence d'une Religion.

Je suppose que ce Christianisme épuré mettrait au rang des cérémonies imposantes auxquelles le peuple doit être appellé, les trois grandes époques de la vie humaine; que ses rues, ses places publiques, ses temples, recevraient l'appareil des ministres de la Religion, qui vont, sous un costume vénérable, et avec des chants variés, constater la naissance, sceller l'indissolubilité du mariage, et donner à lamort le sceau de l'immortalité.

Je suppose, enfin, que le sacerdoce, contenu dans ses bornes, sera respecté : qu'une fois borné à n'être qu'un ministère de morale, on le fera jouir de cette considération publique, sans laquelle il est condamné à ne faire aucun bien ; et qu'en rétablissant les principaux degrés de l'ancienne hiérarchie, on rendra aux campagnes, entourées de toute la protection des lois, ces pasteurs vénérables, qui furent, pendant tant de siècles, les pères des indigens, les consolateurs des opprimés, et les dieux tutélaires de tous les hommes qui avaient à se plaindre de l'oubli de la nature, ou de la tyrannie des Gouvernemens.

Ce Christianisme qu'avouent, depuis dix-huit cens ans, les lumières et la vertu, une fois proclamé Religion nationale, il est de la plus haute sagesse que la France accorde la tolérance la plus illimitée à tous les cultes qui s'engageront à

n'être ni amis du prosélytisme, ni perturbateurs : que le Musulman ait le droit d'élever sa Mosquée, l'Indien, adorateur de Wistnou, sa Pagode, et le descendant des Hébreux, sa Synagogue. Tout le monde a le droit d'adorer l'Être-Suprême à sa manière, et de l'adorer publiquement, pour prouver qu'il fraternise, par le lien du culte, avec le genre humain : il n'y a que l'Athée qu'il faut laisser seul, au sein de la nature, devenue pour lui un vaste tombeau ; mais il faut le plaindre et non l'exterminer.

Telle est ma théorie sur ce que j'oserai appeller la philosophie des Religions.

Trois lois suffisent à son code. — Proscrire l'Athéisme et non le persécuter. — Établir une Religion de Gouvernement pour la sûreté d'un État. — Admettre la tolérance des cultes pour la paix de l'univers.

Je prie les hommes qui ne sont d'aucune secte, dont l'entendement sain cherche ce

qui est beau, et le cœur pur adopte ce qui est bon, de mettre en regard mes principes avec ceux de Boissy-d'Anglas, et mon projet d'institution, avec le projet de décret des trois Comités de Salut Public, de Sûreté Générale et de Législation ; je soupçonne qu'alors ils jetteront un regard douloureux sur tout le sang qu'a fait répandre, en France, depuis sept ans, l'absence de toute bonne police religieuse ; ils mouilleront de quelques larmes ces faibles pages, et je serai jugé.

PROLONGATION

DU RÈGNE DE L'ATHÉISME,

JUSQU'A L'AVÈNEMENT DU DIRECTOIRE CONSTITUTIONNEL.

LE décret sur la police des cultes, en les anéantissant tous, faisait faire un pas de géant à l'Athéisme : d'autres évènemens étaient venus à l'appui de cette loi désastreuse, et en particulier, le délire des enfans perdus de la Révolution, en faveur de cet abominable Marat, dont, à la honte de la raison française, le culte subsista encore long-tems après le supplice de Robespierre.

On sait qu'en ôtant, à l'Ordonnateur des Mondes, le sceptre de la terre, les héros de la démagogie, pour avilir davantage

leurs victimes, avaient tenté de lui substituer un homme de la plus abjecte perversité, que l'apothéose tirerait de la fange, et que l'autel envierait à l'échaffaud; c'était, en effet, dégoûter à jamais la France de tout espèce de culte religieux, que d'associer, à la Providence, le scélérat qui la blasphêma sans cesse, que de faire une intelligence céleste, de celui qu'on ne pouvait appeller homme, sans forcer le genre humain à rougir.

Dès le 19 janvier 1794, les Cordeliers qui enviaient aux Jacobins la toute-puissance, avaient demandé, avec une sorte d'audace, que les nombreux libelles de Marat fussent, en vertu d'un décret du Corps-Législatif, livrés à l'impression pour l'instruction des écoles primaires: c'est le même honneur que les Empereurs de la Chine ont fait, il y a un grand nombre de siècles, à la mémoire de Confucius: il devait paraître étrange aux hommes versés dans les an-

nales des premiers peuples de l'Asie, que l'ennemi éternel des mœurs devint, parmi nous, le héros de la morale publique, et qu'on le vît proclamé le Confucius de la France, par le même Corps-Législatif dont il avait voué sept cens têtes à l'échaffaud.

Le quatrième jour des ridicules Sans-Culotides, qui répond au 20 septembre environ de cette année de désastres et de crimes, avait été destiné pour la translation solemnelle des restes de ce monstre au Panthéon. Quand on consulta l'Assemblée sur une fête aussi immorale, à peine y eut-il une ombre de délibération, parce qu'il n'y avait qu'un sentiment sur Marat dans la masse des députés : tous voulaient honorer sa cendre : ainsi un silence unanime d'approbation ou d'effroi ajouta un nouveau degré de sanction à une si abominable apothéose.

Le demi-dieu Marat ne jouit pas si long-

tems de son triomphe que le Saturne antropophage des Carthaginois, ou le dieu-Crocodile des Égyptiens : dès le 15 janvier 1795, on vint annoncer à la Convention qu'on devait insulter, à un théâtre de Paris, le buste, jusqu'alors si vénéré, de l'*Ami du Peuple*. Boissieux demanda aux Législateurs *la liberté du culte pour ce saint de la République*, et l'obtint sans peine : s'il l'avait sollicitée pour un bienfaiteur de l'humanité, tel que François de Paule, les Denys de Syracuse, qui règnaient alors sous des noms populaires, l'auraient envoyé aux *Carrières*.

Cependant, le peuple de Paris se lassait de cette sorte d'esclavage religieux : le premier février, il abattit la statue de Marat, au théâtre Feydeau; mais il fut rétabli par ordre du Comité de Sûreté Générale, qui ne voulait pas, sans doute, que d'autres que ses membres eussent l'initiative des sacrilèges.

Le

Le lendemain, malgré le Comité, la même scène se répéta au théâtre de la République, et le faubourg Montmartre, en insurrection, jetta, avec ignominie, le buste du démagogue divinisé, dans un égoût, en disant qu'il ne méritait pas un autre Panthéon.

Les Athées, pendant ce téms-là, étaient en mouvement pour conserver leur Légende Révolutionnaire, dans toute son intégrité; mais l'opinion publique se prononçait contre eux avec quelque vigueur : on faisait circuler par-tout une des Feuilles de l'Ami du Peuple, où étaient ces mots : *Abattez encore trois cent mille têtes, et je répons que la Patrie est sauvée.* Marat ne tint pas contre cette dernière explosion de la haine générale, et la Convention fut enfin obligée de le chasser du Panthéon, où, pour insulter à la tolérance philosophique, on avait placé sa cendre abjecte entre les mausolees de Voltaire et de Rousseau.

Mais l'acte de justice du Corps-Législatif ne put se préparer sans une réaction violente de la part de la faction toujours dominante des Athées : on peut en juger par quelques traits du rapport de Mathieu, au nom du Comité de Sûreté-Générale.

« La manière dont l'opinion publique
» se déclarait dans quelques Spectacles de
» Paris, nous était présentée comme un
» crime : on proposait de venger la mort
» du prétendu Ami du Peuple : son buste
» fut porté en triomphe, par une Société
» Populaire du faubourg Saint-Antoine.
» Frappé de déchéance sur les Théâtres,
» ce buste retrouvait une couronne dans
» un Club : d'un côté, on accusait la dic-
» tature, toujours subsistante de son
» tombeau, et le despotisme encore vi-
» vant de sa mémoire ; de l'autre, on
» invoquait son nom, on implorait son
» image. »

Le même orateur ajouta qu'une autre espèce de Marat, appelé Babœuf, avait fait promener, par ses complices, le simulacre de son maître, dans une prison; et qu'il avait été arrêté à la tête d'un rassemblement, armé de poignards, qui se dirigeait contre le Corps-Législatif. Le péril général, bien plus que le cri de l'opinion, ouvrit alors tous les yeux : on sentit que l'ombre même du Catilina, qui *demandait trois cent mille têtes pour sauver la Patrie*, n'était pas à dédaigner, et qu'il ne fallait pas laisser des poignards entre les mains des fanatiques, qui *invoquaient son nom et imploraient son image :* ainsi, c'est au mouvement de Babœuf, bien plus qu'au retour de la Convention vers les principes, que Marat dût d'être traîné aux Gémonies, le jour même où l'on venait de l'encenser au Capitole.

Marat, malgré sa catastrophe, semblait encore tellement le dieu des Athées, que,

tout banni qu'il était du Panthéon, par un décret, quoique son nom eut été voué solemnellement, à l'exécration des siècles, par les Sections de la Capitale, on balança, une semaine entière, à enlever son buste de la salle des séances du Corps-Législatif. Un fait non moins étrange ajoute à la surprise : lorsque Paris avait oublié Marat, son culte lui survivait dans les départemens. Le premier Mars, c'est-à-dire, un mois après l'épuration du Panthéon, et dix jours après la loi insidieuse de Boissy-d'Anglas, sur la police des cultes, la Société Populaire d'Auxerre avait encore tellement en vénération le buste du héros de la Montagne, qu'elle soutînt un siège contre la force armée, pour empêcher les magistrats de lui enlever ce palladium : la force armée l'emporta ; alors, les Athées de la bande de l'Ami du Peuple, pour la première fois de leur vie, crurent à l'existence d'un sacrilège.

Ce n'est pas sans motif, qu'en parlant de l'incrédulité absolue érigée en culte, j'ai identifié quelquefois ses héros avec ceux des Sociétés Populaires; on ne peut se dissimuler que les uns et les autres n'aient été unis ensemble par les nœuds d'une grande consanguinité; il existe, dans les annales de la République française, des lettres d'André-Dumont et de Poultier, où, en rendant compte des gestes civiques de leur Proconsulat, ils se glorifient d'avoir propagé partout l'Athéisme, qu'ils appellent, dans leur langue sacrée, la *Religion de la Montagne*.

Mais cherchons à établir, par d'autres faits, que la France a continué à rester sans Dieu, long-tems après que Robespierre eût tenté de relever ses autels, et lors même que la loi machiavélique sur les cultes tendait à persuader aux hommes crédules, que, mettre un frein à la licence des Religions, était annoncer qu'on croyait à une Religion.

Nous avons vu, qu'à la fameuse Fête de l'Être-Suprême, que les Athées dirigèrent, cachés derrière le rideau, le Corps-Législatif eut grand soin de mettre Dieu sur la même ligne que la Nature : (1) cette définition, une fois reçue, le procès de l'Athéisme était gagné ; car il était évident que les sophistes ne s'accorderaient jamais sur le sens à donner au mot nature, et qu'à force de se perdre dans le vuide de la métaphysique, ils réduiraient Dieu à n'être rien.

En effet, vers l'époque de la Fête, et long-tems après, les Saints de la Montagne ne manquèrent pas à se diviser sur l'intelligence du mot Nature : les uns la prirent pour la matière brute et inerte ; les autres pour la liberté ; quelques-uns donnèrent

(1) Il y a quelques éditions de ce fameux décret, où l'on lit, *à l'Être-Suprême et à la Nature* ; mais dans la première, vraiment originale, dans le *Moniteur* du jour, on voit littéralement, *à l'Être-Suprême, à la Nature*.

ce nom à leur idole de la Démocratie. Une dispute, s'étant élevée à la tribune des Jacobins, au sujet de la Déclaration des Droits, qui avait été voilée aux Cordeliers, *la Déclaration voilée !* s'écria alors Le Gendre, *est-ce qu'il est possible de voiler la Nature ? Ceux qui la voilent ne sont plus dignes d'en jouir.*

Personne, dans Paris, ne fut la dupe de la comédie religieuse que Robespierre avait jouée, dans sa fête de l'Être-Suprême ; mais les esprits se partagèrent dans les départemens. Il y eut des amis de la Montagne qui eurent la bonne foi de croire, que la Convention, comme le Sicambre de Clovis, après avoir brûlé ce qu'elle avait adoré, adorait ce qu'elle avait brûlé, et qui s'en offensèrent : on cite, en particulier, une Société Populaire de Nevers, qui, à la réception du Décret sur l'existence de Dieu, le foula aux pieds, et déclara qu'elle persistait dans son Athéisme ; ce trait de

démence fut pris pour un acte de courage, et on se garda bien de le punir.

Le 8 octobre, c'est-à-dire, quatre mois précisément après la Fête que la Convention décerna, sous le nom de l'Être-Suprême, à l'incrédulité, un des inquisiteurs du Comité de Sûreté Générale, Lavicomterie, vint, dans un discours très-insidieux, sur la morale calculée, rétablir, parmi les Représentans du Peuple, le siège de l'Athéisme un peu déconcerté, du moins, aux yeux du vulgaire, par la demi-Révolution de Thermidor.

C'est dans cette déclamation oratoire qu'on trouve, que la morale n'est que de nom dans les recueils poudreux des Grotius et des Puffendorff; qu'on la rencontre encore moins dans les sophismes des Pères de l'église, Jérome, Thomas et Augustin, parce que tous ces charlatans ont confondu les notions du juste et de l'injuste; qu'il

existe, par rapport à cette science, un vuide de trois mille ans, depuis Socrate, jusqu'à l'avènement de Montagne, et que ce n'est qu'en établissant, à la place des tréteaux de théologie, des chaires de morale calculée, à la manière de l'orateur, qu'on peut rendre, à l'homme dégénéré, ses droits au bonheur et à la vertu.

Après ces assertions de l'ignorance raisonnée, le Démagogue présente sa profession de foi, que ni Diagoras, ni Chaumette, ni Danton n'auraient désavouée. « La Liberté, dit-il, l'Égalité, l'Huma» nité, la Nature, voilà les Divinités qui » j'adore; voilà les Divinités qui conso» leront la terre des maux, que lui ont fait » les tyrans et les prêtres. »

Ce discours, aussi faible de logique, que dénué de faits, fut applaudi, et l'impression en fut décrétée. Assurément, à cette époque, le dogme de l'existence

d'un Être-Suprême n'était pas à l'ordre du jour.

Si, du moins, le Corps-Législatif avait eu le courage de rapporter son décret immoral sur la police des cultes ; s'il n'avait admis au titre de Citoyen Français, s'il n'avait appellé aux places de l'administration publique, que les hommes qui, en s'honorant de croire en Dieu, donnaient à la Nation, un gage de leur moralité ! Mais il s'en fallait bien qu'on songeât, à cette époque, à rendre la France aux principes. Il est des opinions qu'on ne propage qu'avec la déraison réduite en système ; établissez dans un État une langue de principes ; rendez-là nationale, et vous n'y verrez ni l'Athéisme, ni Démagogie.

Après un examen approfondi de toute la Législation Conventionnelle, depuis l'introduction du *Gouvernement Révolutionnaire*, jusqu'à l'avènement de la Consti-

tution de 1795, je puis affirmer, qu'à quelques modifications près, admises par la politique, pour prévenir les insurrections, l'Athéisme, pendant ce long période de désastres et de crimes, a été constamment la seule philosophie apparente de la République.

Il m'en coûte, sans doute, de flétrir de ce résultat, un Corps-Législatif, dont la masse, plus faible que perverse, n'est coupable, aux yeux des siècles, que pour avoir cédé, pendant les orages de son règne, à la plus turbulente, comme à la plus abjecte, des minorités : mais enfin, les faits sont ici de la dernière évidence, et s'il restait encore quelque doute à l'homme pacifique qui met sa vertu dans la tolérance, je lui mettrais, devant les yeux, un rapport du respectable Lanjuinais, sur la restitution des églises aux ministres du culte catholique, qui semble mettre mon manifeste, contre la Convention, à l'abri de

toutes les atteintes du scepticisme : ce rapport est du 29 Mai 1795 ; ainsi il touche à la discussion des bases de ce que nous appellons la Constitution de l'an III, et renferme, dans ses allusions, tout l'intervalle qui s'est écoulé entre la destruction du trône de Louis XVI, et son remplacement momentané par l'institution du Directoire.

« Il s'agit ici, dit l'orateur, au nom des » trois Comités de Salut Public, de Sûreté » Générale et de Législation, il s'agit » d'assurer la liberté des cultes, comprimée par des décisions arbitraires, et » par l'influence des agens de la dernière » tyrannie....

» Des arrêtés particuliers, des lettres » circulaires d'autorités constituées, con- » tinuent le systême persécuteur des Hébert, » des Chaumette et des Rossignol, et éri- » gent en délit l'exercice de l'antique Re- » ligion.....

» Les ennemis de la liberté fermèrent » les églises autrefois, pour démoraliser le » peuple ; ils ne réussirent que trop dans » leurs desseins de Vandales : votre devoir » est de réparer les malheurs de toute es» pèce, qui en ont résulté.

» Ne nous le dissimulons pas : de grandes » causes aliènent encore de vous un grand » nombre de citoyens, et jusqu'à des Ré» publicains très-prononcés.

» Je mets au premier rang, la sup» pression des cultes, effectuée en votre » nom, avec toutes sortes de violences, » de délire et de fureur par les agens de » Robespierre....

» Vous vous êtes trop long-tems fait » craindre ; voulez-vous vous faire aimer, » rendez aux cultes, non pas seulement » une liberté nominale, mais une liberté » réelle, en restituant, à l'homme paisible, » ses édifices sacrés et ses églises. »

Encore une fois, il n'y a jamais eu de culte public, en France, pendant le règne de la Convention; cette espèce d'aristocratie plébéïenne, assez semblable à la faction Athénienne des Quatre-Cents, n'aurait pu subsister trois mois entiers, si le nom de l'Être-Suprême avait semblé légitimer les insurrections; aussi eut-elle soin de nous inoculer tout le venin de l'Athéisme, par qui elle régnait; et le ciel disparut pour nous, tandis qu'on nous faisait subir les supplices les plus raffinés des enfers. Nous ne tarderons pas à examiner si cette dégénération de l'esprit public se conserva dans le Gouvernement, lorsqu'une loi indiscrète déféra une royauté temporaire au Directoire.

HISTOIRE
D'UN PETIT SALMONÉE,
QUI TENTA D'OPPOSER SES FUSÉES A LA FOUDRE.

C'EST vers le milieu des tems dont je viens d'être condamné a esquisser le hideux tableau, qu'il se passa au sein de Paris, une étrange aventure, faite, par le mélange du ridicule et de l'atrocité, pour repousser les crayons d'un Tacite : Dieu en était l'objet, et le plus abject des humains, l'instrument. Plus de trois mille hommes furent témoins du scandale : mais telle était la stupeur générale, que, pendant le cours de la tyrannie Révolutionnaire, aucun papier public n'osa en rendre compte ; et lorsque cette tyrannie fut renversée, l'évènement parut si hors de toute vraisem-

blance, qu'aucun de nos bons esprits ne put se déterminer à en salir les pages saintes de l'histoire.

Déjà, depuis plusieurs mois, les Athées de cabinet réunis aux Athées de gouvernement, préparaient la Capitale à cette insolente tragi comédie : on voyait à toutes les heures, dans les carrefours, des espèces d'histrions à demi ivres, montés sur les tréteaux de Thespis, qui tentaient, par leurs sophismes, d'arracher Dieu des cœurs de la multitude. D'ordinaire deux personnages étaient en scène ; le moins ignorant jouait le rôle d'Athée en chef, et l'Athée en second feignait de défendre l'Être-Suprême, pour lui faire perdre sa cause. J'ai été témoin un jour d'un dialogue de ce genre, et il n'est jamais sorti de ma mémoire.

L'Athée en chef.

Esclave des prêtres, dis-moi, qu'est-ce que Dieu ?..

L'Athée

L'ATHÉE EN SECOND.

Le théologien du coin me l'a défini souvent dans mon enfance, mais je l'ai oublié : il n'est pas étonnant qu'on oublie, dans l'âge mûr, le Christianisme des nourrices : Dieu n'en existe pas moins, quoiqu'on le définisse mal, ou qu'on ne le définisse pas. Je ne puis définir la politique du grand Danton, de l'éloquent Père Duchesne, de l'immortel *Babœuf*; cependant cette politique existe, et, avec elle, les vainqueurs de la Bastille donnent la loi à l'Europe.

L'ATHÉE EN CHEF.

Pauvre superstitieux ! si Dieu existait, il serait quelque part sans doute.

L'ATHÉE EN SECOND.

Eh ! qui t'a dit, mon pauvre Athée, que Dieu n'est pas par-tout ? Ne sais-tu pas par l'histoire, que l'Indien l'a vu dans la Vache

qui broute, le Caffre, dans le Hanneton qui bourdonne, et l'Egyptien, dans le Crocodile qui dévore.

L'ATHÉE EN CHEF.

Nous ne voyons plus aujourd'hui ce qu'on voyait autrefois : laissons là l'histoire et consultons la Nature. Dis-moi, ennemi de la raison, connais-tu quelqu'un qui aie vu Dieu ?

L'ATHÉE EN SECOND.

Sans doute : d'ailleurs tu peux le demander au patriote David qui le peint dans ses tableaux, au sacristain qui l'habille sur l'autel, et au prêtre qui le mange.

L'ATHÉE EN CHEF.

Puisque j'ai des yeux aussi, je ne le demanderai qu'à moi : or, j'ai beau les tourner de tout sens, je ne vois autour de moi que la Nature, et hors de là, que le néant et la mort.

L'ATHÉE EN SECOND.

Pour moi, j'aimerais mieux être tout-à-fait aveugle que de me voir condamné à ne voir au-delà de mon horison, que le néant et la mort.

L'ATHÉE EN CHEF.

Voilà un raisonnement digne d'un homme qui a de la foi. Mon ami, tu n'as donc pas élevé tes idées à la hauteur de notre Sainte Montagne; tu n'es donc pas philosophe ?

L'ATHÉE EN SECOND.

Pardon, je le suis un peu : il faut bien l'être, quand on à l'honneur inestimable de se voir affillié aux Sans-culottes.

L'ATHÉE EN CHEF.

Eh bien ! Citoyen philosophe, réponds à ce dernier argument : Ou Dieu est dans l'espace, ou il n'y est pas : s'il y est, cet

espace ayant des bornes, il les partage, et par conséquent il n'est pas Dieu : s'il n'y est pas, c'est un être métaphysique, et par cela seul il n'est rien.

L'ATHÉE EN SECOND.

Je ne vois pas trop ce qu'on peut répondre à ce dilemme ; cependant j'avais cru, jusqu'à ce moment, que le Dieu des prêtres était bon à quelque chose.

L'ATHÉE EN CHEF.

Il n'est bon qu'à faire couler le sang humain, dans les journées de Saint-Barthélemi, et l'or dans les églises.

L'ATHÉE EN SECOND.

Je me rends ; tu m'as converti, et pour être digne du nom d'homme, je me fais Athée.

L'ATHÉE EN CHEF, (*à demi voix.*)

Vois-tu comme cette populace imbécile t'applaudit ?

L'ATHÉE EN SECOND, (*à demi voix.*)

Nos rôles sont finis. Après avoir partagé les applaudissmens, partageons aussi nos assignats : je suis pressé de boire à la santé de ce fantôme de Dieu qui nous donne à dîner.

Quand ces farces abominables eurent suffisamment préparé les esprits, on joua la grande pièce dans une des premières paroisses de Paris, devenue, par la Déportation du Saint au nom duquel elle avait été fondée, le Temple de la Raison.

Cette église, dont on avait laceré les tableaux, abattu les statues, et précipité, à coups de fusil, le Saint des Saints du haut de son tabernacle, retentissait, depuis une heure, de l'hymne des Marseillais, et d'autres chants civiques exécutés, d'une manière discordante, par les forts de la Halle et les citoyennes de la Grève ; tout-à-coup un

administ ... dans cet air que nous
fait fai ... dont les exhalaisons nous
enfan ... il n'est point dans ce
... que vous honorez du nom
... qui nous sépare des Systêmes
... il est encore moins dans ce
... où le feu de notre artillerie en
... paraître le vain simulacre : ainsi,
... autant de pusillanimité à le craindre
... que d'ineptie à le chercher.

Mais comme cette preuve n'est que d'un faible poids pour l'homme d'habitude, qui passe sa vie à trembler et à croire, je vais vous démontrer la non-existence d'un Être-Suprême, à la façon des géomètres.

» Vous m'avouerez que, s'il est un Dieu,
» comme le sacerdoce vous en fait peur,
» sa dignité exige qu'il se venge de ses
» ennemis, sa justice appelle la foudre
» pour punir les blasphêmes.

» Eh bien ! Citoyens Français, moi, le » ministre de ce Dieu imposteur, pendant » vingt ans, moi, prêtre apostat, et qui » m'honore de mon apostasie, je l'appelle » en combat singulier, avec ma seule » raison ; je défie tous ses carreaux : s'il a » le moindre sentiment de son excellence, » qu'il se montre à moi, et qu'il m'écrase.

» Eh ! ne croyez pas que ce mot soit » l'élan rapide, et non réfléchi d'un courage » qui s'indigne des attentats impunis de la » Religion : ce que je dis aujourd'hui je » le dirai demain : une raison vigoureuse » défie l'avenir, et ce n'est jamais que par » la crédulité qu'on arrive au remords.

» D'ailleurs, ce calme que je mets dans » mon mode d'attaque, je l'accorde à mon » ennemi dans son mode de se défendre : » que ce fantôme de Dieu raisonne en » silence la punition que je provoque : je » lui donne dix minutes pour allumer son

« Il me paraît que dans un ordre de
» choses, aussi anti-social que celui qu'on
» nomme Révolutionnaire, un Salmonée
» moderne, fort de l'impunité de ses at-
» tentats, et de la toute-puissance d'un
» Gouvernement Athée, aurait un grand
» avantage sur moi, dans une cause, où
» il ne s'agit que de Dieu, tandis que la
» première Nation du Globe s'agite, avec
» fureur, autour des ruines sanglantes de
» la Patrie, pour savoir s'il faut porter un
» ruban à trois couleurs à son chapeau,
» retourner ses cheminées, à cause de ses
» fleurs de lys, et laisser dépérir parmi
» les pierres de taille, ses arbres de la
» Liberté, qui prospéreraient bien mieux
» dans des vergers ou dans des jardins.

» Il me semble que dans ces tems d'er-
» reurs et de désastres, un prêtre sacri-
» lège, qui s'enorgueillirait de ne ressem-
» bler à Julien que par son apostasie,
» affecterait trop de supériorité sur l'homme

» simple et modeste, qui opposerait des
» principes aux opinions, et la crainte du
» ciel à la menace de l'échaffaud.

» Le Gouvernement Révolutionnaire et
» la tyrannie Fructidorienne ont passé,
» comme deux torrens qui ne laissent que
» de la fange et des décombres sur leur
» passage : un ciel tutélaire commence à
» luire sur nous : on me laisse la pro-
» priété de ma Religion, comme à mon
» adversaire celle de son Athéisme ; et je
» puis discuter sans péril devant un tri-
» bunal, qui n'est point un Conseil Mili-
» taire, laquelle de ces deux propriétés se
» concilie le mieux, avec l'intérêt commun
» et l'ordre social.

» La Religion est un contrat tacite entre
» l'homme né faible et l'Être supérieur
» d'où dérive la force, par lequel le pre-
» mier semble acheter, avec le tribut
» du culte, une sauve-garde à sa faiblesse.

» Cette sauve garde consiste ; à protéger
» l'homme qui souffre injustement, contre
» toute espèce de tyrannie ; à le consoler
» des désordres inévitables de l'ordre so-
» cial ; à couvrir les terreurs de la vie avec
» les espérances de l'immortalité.

» Une pareille doctrine, que l'homme
» n'a point faite, est proprement sa cons-
» titution originelle, sa déclaration des
» droits primordiale : vouloir la lui ravir,
» c'est attenter aux principes qui le cons-
» tituent, c'est anéantir l'homme sur le
» petit globe qu'il habite, encore plus que
» bannir Dieu de l'univers qu'il vivifie.

» Cette Religion élémentaire est le pa-
» trimoine inaliénable, de tout ce qui porte
» le nom d'homme : peu importe qu'on soit
» blanc, nègre ou basané, qu'on aie la
» taille d'un habitant de la Laponie ou d'un
» Patagon, qu'on croie au Christ, à Foë
» ou à un Dieu Fétiche : il suffit, pour

» jouir de cette première des propriétés, » d'avoir une intelligence pour raisonner » son culte, et un cœur pour l'aimer.

» Il ne s'agit point d'examiner ici si » cette Religion primitive fut chère, à tout » ce qui se montra grand sur la terre par » son génie ou par sa vertu, aux Solon, » aux Socrate, aux Marc-Aurèle, aux » Pascal et aux Fénelon; je ne dois l'en- » visager que dans ses rapports avec la » multitude, avec ce milliard d'hommes » qui s'agitent sur la surface de nos trois » mondes, sans disputer sur les clauses » du contrat qui le lie avec un Être- » Suprême, et sans raisonner son contrat » social.

» Or, il me semble démontré que la » Religion, telle que je viens de la définir, » est essentiellement populaire, que le » milliard d'Êtres intelligens qui composent » la race humaine, lit, à chaque page de

» son code sacré, la filiation de ses droits,
» et la chaine de ses devoirs.

» Ce milliard d'hommes, qui n'a pas fait
» les lois qu'on lui donne, les Gouver-
» nemens sous la sauve-garde desquels il
» repose, a des droits, sans doute, à ré-
» clamer, lorsque, malgré toutes ces ga-
» ranties, il n'est pas heureux : il en a
» contre des lois perturbatrices, contre
» des Gouvernemens prévaricateurs ; et ces
» droits, il ne peut les confier qu'à l'Or-
» donnateur des mondes, qui peut dissiper,
» d'un souffle, les mauvaises lois et les mau-
» vais Gouvernemens.

» Les droits, de ces dix-neuf vingtièmes
» du genre humain, s'exercent aussi paisi-
» blement que leur source est pure : ils
» reposent, comme nous l'avons vu, dans
» les mains d'un Être invisible, auquel
» l'Athée oppresseur ne croit pas. La masse
» des habitans de la terre se laisse dé-

pouiller

» pouiller, avilir, écraser par quelques
» milliers d'individus qui ne se doutent
» pas, ou qui feignent de ne pas se douter
» de la marche de la Providence, et,
» tranquille sur la vengeance que son
» pacte sacré lui assure, elle n'oppose
» qu'un avenir qui n'est pas encore né, aux
» supplices toujours renaissans qu'elle en-
» dure ; elle ne se défend qu'avec la pers-
» pective froide et silentieuse des foudres
» célestes, contre la hache des lois de
» sang, le canon des despotes et leurs
» baïonnettes.

» Et c'est un grand bonheur pour la race
» des tyrans, que la multitude ne con-
» naisse pas le secret de ses forces ; que,
» grace à une Religion, aussi tolérante
» que persuasive, elle ne veuille faire
» frapper le scélérat puissant que quand
» sa victime n'est plus : car, si l'Athéisme,
» devenu l'Évangile dominant, lui rendait
» ses armes naturelles, rien n'empêcherait

» qu'elle ne se vengeât elle-même de cent
» siècles d'oppression impunie, qu'elle
» n'abattît les Gouvernemens qui ont tour-
» menté le pacte social, qu'elle n'assas-
» sinât les Rois héréditaires ou amovibles
» sur leurs trônes, et les prêtres, de tous
» les cultes tutélaires, au pied de leurs
» autels.

» La Religion qui consacre les droits des
» hommes, les conduit aussi à l'harmonie
» générale par l'observance des devoirs.

» Il y a, dans la Législation Sociale,
» des délits secrets que l'œil de la loi ne
» peut atteindre, et que son glaive, par
» conséquent, ne saurait réprimer : si
» vous supprimez ce dernier frein qui reste
» à l'homme, dans le sommeil de l'ordre
» public, il n'y a plus d'asile sur la terre
» contre les crimes qui révoltent le plus
» la nature. Les villes les plus libres, ha-
» bitées par les hommes sans Dieu,

» n'auront, pour citoyens, que des apos-
» tats, des sacrilèges et des parricides.

» Rétablissez Dieu dans les temples, et
» encore plus dans les cœurs, et l'ordre
» aussitôt se rétablit : l'homme qui n'est
» qu'opprimé, se console du mal physique
» et du mal moral : celui que sa perversité
» tend à rendre oppresseur, frémit de n'é-
» chapper à la vengeance de la terre que
» pour être atteint par celle du ciel ; il y
» a peu de délits publics, parce que la loi
» est là ; il n'y point de délits secrets,
» parce que la conscience montre dans
» le lointain, un Juge Suprême auquel il
» est impossible d'échapper.

» S'il se trouvait donc un Gouvernement
» assez insensé pour ôter au peuple la
» Religion primordiale, c'est-à-dire, l'im-
» mortalité de l'ame et l'existence d'un
» Dieu rémunérateur et vengeur, il se
» renverserait lui-même par sa base, ce

N 2

» qui épargnerait, à la confédération des
» Peuples insurgés pour la plus juste des
» causes, la peine de formerune Croisade
» pour l'anéantir

» Et si cette croyance adultérine sortait
» de la bouche impure d'un seul homme,
» il serait, comme le Caïn des Hébreux,
» marqué sur le front, d'un sceau ineffa-
» çable, pour provoquer toutes les malé-
» dictions, et subir toutes les vengeances.

» Car, ne vous y trompez pas, membres
» du plus saint des Aréopages, le délit
» de l'atroce insensé qui a défié le Père de
» la Nature entière, devant ses paisibles
» adorateurs, n'est pas du genre de ceux
» qu'on atténue avec des peines passa-
» gères, qu'on expie avec des remords.

» Lorsque Polyeucte abattait, de ses
» mains pieusement fanatiques, les idoles
» du Panthéon de Rome, c'était au nom

» d'un Dieu plus digne de ses hommages.
» Lorsque les tigres en uniforme espagnol,
» que commandait Cortez, faisaient dé-
» vorer, par les chiens, les prêtres de
» Vitziliputzili, c'était pour substituer un
» Dieu de paix à un Dieu antropophage :
» Rome seule pouvait se faire justice du
» prosélytisme de Polyeucte ; les seuls
» Mexicains avaient droit d'anéantir la Pro-
» pagande des héros de la Castille.

. . . .

» Il n'en est pas de même du Salmonée
» abject et insolent qui a prêché l'Athéisme,
» dans un temple de Paris, devant trois
» mille sujets de Robespierre : ce n'est pas
» le Christ qu'il a attaqué dans son sanc-
» tuaire, c'est l'Ordonnateur des mondes :
» il n'est pas seulement atteint du délit
» d'avoir profané le culte vénérable de la
» Nation Française, il est coupable, en
» blasphêmant le père de la Nature, du
» crime de lèze-genre humain.

» Si, du moins, ce nouvel Erostrate
» avait pallié, par quelque logique, l'au-
» dace de ses blasphêmes! mais jamais il
» n'a raisonné le cynisme; et s'il est odieux
» à une grande Nation de d'avoir laissé
» son crime impuni, il est encore plus
» humiliant à une plume fière, qui ne
» voudrait se mesurer qu'avec des Spinosa et
» des [illegible], de descendre à lui répondre.

» [illegible] Dieu impunément, disent les
» [illegible], est l'argument le plus
» [illegible] pour démontrer qu'il n'est
» [illegible] le sophisme bien
» [illegible] est une suprême extravagance.

» [illegible] savoir, d'après moi
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible] existence :
» [illegible] entre
» un prêtre [illegible] qui [illegible] Dieu pour

» adorer Marat, et le Père de la Nature
» qui remplit les mondes de son immen-
» sité?

» Admettons un moment des parallèles
» dans un sujet qui les exclut par essence,
» et supposons qu'un fou, échappé des
» Petites Maisons, ou un scélérat, dérobé
» à l'échaffaud, eussent appellé, à un
» combat singulier, le Monarque à grand
» caractère, qui éveilla, dans le dix-
» septième siècle, le génie des Corneille
» et des Molière, et entoura des rayons
» de sa gloire, les Turenne, les Condé
» et les Colbert. Croyez-vous que le Prince
» n'eût pas souri de dédain sur cet acte
» de démence? Et parce qu'il ne serait pas
» descendu dans l'arène, en auriez-vous
» conclu qu'il n'exista jamais de siècle de
» Louis XIV?

» Le défi du prêtre apostat, dans la
» cause actuelle, présente une bien plus

» grande absurdité. En effet, qu'entend
» ce gladiateur sacrilège, en se mesurant
» avec l'Être des Êtres ? Est-ce qu'un atôme
» qui déraisonne obscurément sur un atôme
» de Planète, peut atteindre celui dont
» l'œil vivifie des milliards de Systêmes So-
» laires; quel rapport a le plus mince des
» effets avec la première cause, et le
» néant avec l'immensité ?

» Le scélérat, au reste, savait bien ce
» qu'il faisait, en appellant Dieu en duel,
» au milieu d'une église : c'était un Dieu
» populaire, un Dieu avec des organes,
» un Dieu armé de la foudre, comme
» Jupiter, dont il provoquait le courroux :
» ce Dieu-là ne devait pas lui inspirer plus
» de terreur que le buste du vainqueur
» des Titans n'en aurait causé à Phidias.
» Le lâche apôtre de l'Athéisme, en ou-
» trageant le simulacre divinisé par le
» peuple, sentait assez qu'il ne défînît
» qu'une statue ou un tableau.

» Mais si le péril était faible, l'attentat
» ne l'était pas : il est hors de doute que
» le vil provocateur, en ne défiant qu'un
» Dieu populaire, voulait faire entendre
» à la multitude qu'il se mesurait réel-
» lement avec le Dieu des Sages, avec
» l'Ordonnateur des mondes : Il était
» bien sûr que le peuple accoutumé, avec
» sa raison rampante, à confondre le Dieu-
» homme avec le Dieu des hommes, les
» croirait tous deux également vaincus par
» le prêtre sacrilège, ce qui assurait son
» triomphe, sans compromettre sa sûreté.

» Maintenant j'en viens à une objection
» majeure que l'attentat du prédicateur
» Athée fait naître, et que je suis loin
» d'éluder. Peut-on présumer l'existence
» d'un Être-Suprême qu'on blasphême,
» qu'on outrage, dont on défie la Toute-
» Puissance, et qui ne punit pas ?

» La réponse est simple pour l'homme

» éclairé, qui ne donne pas nos petites
» passions, notre amour-propre abject, et
» notre absurde vengeance, à l'Ordon-
» nateur des mondes, qui ne définit rien
» d'après les conceptions populaires, et
» dont le ciseau infidèle ne sculpte pas
» Dieu à son image.

» On ne blesse pas la dignité de l'Être-
» Suprême, comme on blesse l'orgueil
» d'un de nos despotes; et puisque l'in-
» fini sépare les deux modes d'offense, il
» doit séparer aussi les deux modes de se
» venger.

» Si Dieu était blessé de tous les grands
» délits humains, il vivrait, pour ainsi
» dire, de nos offenses, comme le Saturne
» de Carthage vivait des malédictions des
» pères et du sang des enfans qu'on égor-
» geait pieusement sur ses autels.

» Si, en vertu de sa dignité, il était

» obligé de punir ; au moment même,
» tous ces délits, la foudre ne serait ja-
» mais muette, et le globe attristé se
» trouverait converti en un immense échaf-
» faud.

» Je voudrais bien savoir comment rai-
» sonnait l'Athée, dans les grands attentats,
» contre l'ordre public, qui, depuis cent
» siècles ont déshonoré les pages de l'his-
» toire. Que pensait-il de l'indifférence
» apparente du ciel, lorsque Caligula de-
» sirait que les Romains n'eussent qu'une
» seule tête, pour la couper d'un seul coup :
» lorsqu'Alexandre VI souillait la chaire
» de Saint-Pierre de ses incestes et de ses
» homicides : lorsque des despotes, ivres
» de sang humain, signaient froidement,
» après leur dîner, les proscriptions des
» deux Triumvirats, ou le massacre de
» Saint-Barthélemi ?

» Eh quoi ! Cambyse, Sylla, Constantin,

» Philippe II et Charles IX sont morts » dans leur lit, sans que l'Athée blas- » phêmât la Providence, et parce qu'un » malheureux Saltimbanque, dans une orgie » républicaine, signifie à Dieu, comme » Caligula, qu'il va le tuer, s'il ne le » foudroye pas, on en concluera que » l'Être-principe est un fantôme ! Dieu est » plus que jamais affermi dans la mo- » narchie de l'univers, si on ne le détrône » qu'avec de pareils syllogismes.

» L'Être qui a tout fait est trop supérieur » à l'ouvrage de ses mains pour inter- » vertir, au gré de ses blasphémateurs, » l'ordre immuable des choses ; il est de » sa haute sagesse de n'influer sur la des- » tinée des hommes que par les causes » secondes, et les vociférations de l'A- » théisme impuissant, ne le forceront pas » à dévier de la ligne éternelle qu'il s'est » tracée à lui-même, pour donner une » marche constante à la Nature.

» L'Athée qui demande que Dieu des-
» cende sur un nuage, pour exterminer
» son ennemi, est bien inconséquent :
» il déclame contre les miracles de Jupiter,
» de Mahomet et du Christ, et il veut
» un miracle pour le détromper de son
» Athéisme. — Eh ! malheureux, étudie
» en silence cette Nature, dont la marche
» constamment régulière t'humilie, et tu
» ne demanderas plus qu'on en trouble
» l'harmonie, et, devenu homme, tu
» croiras à la Providence.

» Ce n'est point sans motif que l'Éternel
» semble sommeiller, tandis que la cor-
» ruption veille dans l'entendement de
» l'Athée, et le crime dans le cœur du
» pervers : il a fait l'homme libre pour
» qu'il méritât ou déméritât à son gré,
» pour imprimer, à ses actions, le sceau
» touchant de la moralité, pour donner
» une cause à ses remords, et un titre à
» sa vertu.

» Athées paisibles de cabinet, Athées » perturbateurs qui escaladez le ciel avec » les sophismes entassés de votre Propa- » gande, Athées de Gouvernement bien » plus dangereux encore, disputez en paix, » s'il est possible; blasphémez le Très-Haut, » tourmentez les hommes : le ciel, que » vos fureurs n'atteignent pas, ne croit » pas plus à son danger, que vous ne » croyez à sa Toute-Puissance. Vous pouvez » respirer à l'ombre de vos attentats, et » le tonnerre, que vous appellez sur vos » têtes, n'éclatera pas à votre voix pour » vous écraser.

» Mais voyez-vous, derrière la montagne » de la Table, ce point noir, qui grossit, » enveloppe l'horison, et soulève les flots » de la mer des tempêtes ? ce point est » l'éternelle justice qui vous attend, après » les orages de cette vie, il grossit de vos » crimes, et s'étend par l'effet de votre » longue impunité. Dieu est caché pour

» vous derrière la montagne de la mort,
» et l'ayant méconnu quand il s'annonçait
» en Père, vous apprendrez qu'il existe,
» par l'éclair précurseur du coup qui doit
» vous foudroyer.

COUP-D'ŒIL

SUR L'ATHÉISME DE GOUVERNEMENT,

PENDANT LE RÈGNE DU DIRECTOIRE.

NOUS ne sortons point encore de la tyrannie des Pharaons. Le Directoire qui remremplace les héros Révolutionnaires est Cephren, qui succède à Cheops : les règnes sont changés, mais l'esprit du fanatisme républicain est le même, tant l'Athéisme des Danton et des Robespierre a jetté de profondes racines sur le sol, jadis si imposant, des Corneille, des Pascal et des Fénelon ! tant une Nation, qui a eu peur pendant la nuit du crime, s'effraye de son ombre, à l'approche du premier rayon de la lumière !

Il

Il faut peu s'étendre sur cette époque malheureuse de nos annales, où, sur-tout depuis l'usurpation Fructidorienne, la bassesse a marché auprès du despotisme, et l'ineptie à côté de la férocité; je n'offrirais qu'une seconde page du livre de l'Athéisme, et la première a épuisé tous les attentats ainsi que tous les ridicules.

Le Directoire, nommé par la Convention, et souillé par là, dès son avènement, se trouvant sous la tutelle de cette horde sanguinaire de Législateurs, ne s'essaya d'abord dans la carrière de l'Athéisme, que par de vaines déclamations de collèges; on peut en juger par sa première instruction aux Commissaires du Pouvoir Exécutif. « Le » prêtre, disent ces fanatiques de l'incré- » dulité, est accoutumé à publier ce qu'il » ne pense pas, à vivre de mensonges, » d'intrigues et de conspirations.... Méprisé » par les hommes forts, il domine les » faibles, qu'il conduit, entre le ciel et

» l'enfer, au but qu'il se propose, avec
» cette constance opiniâtre qui n'appartient
» qu'à la vengeance. »

C'est dans ce style, et avec cette logique d'énergumène, que nous avons vu, au berceau du philosophisme, Freret écrire sa *Moysade* et d'Holbach, son *Système de la Nature*; mais alors il y avait, en France, une religion dominante : en vain Séguier, avec un autre genre de fanatisme, écrivait des réquisitoires, et la Sorbonne fulminait des censures : on oubliait les livres dangereux, et l'Athéisme, né pour les ténèbres, ne marchait que dans leur sein. Tout changea quand le gouvernement même se fit Athée; alors les phrases du Comité de Salut Public et du Directoire acquirent du poids; on massacra avec des syllogismes, et on déporta avec des antithèses.

Il est à observer que la persécution de nos Galère et de nos Maximin, contre tous

les cultes religieux, se dirigea, sur-tout, contre le sacerdoce : on craignait l'influence d'hommes éclairés et fermes, qui prêchaient un dieu de paix aux martyrs des Cannibales, et on avait raison; car telle était l'inertie d'une Nation comprimée en tout sens par le sceptre de plomb de la terreur, que sans le courage de cette foule de héros de l'église qui périrent sur les échaffauds Révolutionnaires, ou furent assassinés en détail, soit dans les Bagnes de Rochefort, soit au sein des déserts pestilentiels de Sinnamary, la Révolution était consommée : l'Europe sans Rois se voyait gouvernéee par des Plébéiens abjects, et le néant de l'Athéisme remplaçait le Dieu vivant, sur les autels.

Ce qui ajoutait à l'indifférence générale, sur le succès de la lutte entre le Directoire et le Sacerdoce, c'est que ce dernier n'était pas, en masse, aussi pur que la doctrine sublime qu'il prêchait devait le faire présumer.

D'abord il existait un schisme entre le clergé constitutionnel, qu'on accusait d'avoir, par ambition, fléchi le genou devant Baal, et le clergé réfractaire qui était resté fidèle au Dieu d'Israël : en vain, le premier prenait le titre exclusif de Clergé-Citoyen, en vain toutes les portes des dignités s'ouvraient devant lui ; l'opinion publique, plus forte que les décrets, plus impérieuse même que la loi, poursuivait ses membres sous la dalmatique de l'église, sous la pourpre des magistratures, ou les laissait dans les temples, devenus déserts à leur approche, offrir au Dieu, qui n'était plus celui de leurs pères, un hommage qui semblait tenir de l'apostasie ; tandis que, malgré les anathêmes de la politique, on allait, en foule, au travers de mille dangers, entendre un pontife du culte de Fénelon, soit dans une cave qui représentait les Catacombes sacrés de la Rome des Césars, soit dans un champ découvert, et à la face

de ce ciel dont rien ne voilait l'immensité. (1)

Un autre scandale semblait rendre problématique la cause du sacerdoce. Un grand nombre de ministres des autels, soit par la crainte de compromettre une vie, que la démagogie souillait en la conservant, soit pour être quelque chose dans une République contre nature, où la Religion n'était plus rien, avaient, dès 1793, violé des sermens (indiscrets sans doute) de célibat, et contracté, avec une hideuse solemnité, des mariages flétris, à leur célébration, du nom d'adultères. Ces sacrilèges, souvent répétés, créaient de nouveaux ennemis à

(1) Ici je ne suis qu'historien : j'expose des faits et non des dogmes, et quoique, malgré ma répugnance à contrister des hommes que l'obéissance passive à des lois de circonstances, excuse du moins, si elle ne les justifie pas, je me sois servi des termes propres, en exposant ces faits, je ne crains point que la France entière, qui en a été témoin, me désavoue.

la caste sacerdotale ; et même des esprits droits rejettaient de l'État cette monnaie politique, qui avait cours depuis tant de siècles, par la difficulté de séparer l'or pur de son alliage.

Enfin, le dirai-je ? des prêtres fidèles, à la fois, à leur culte et à leurs sermens, ne s'étaient pas toujours montrés les ministres du Dieu de paix dont ils propageaient l'évangile : il *en est qui*, *égarés par l'esprit*, Révolutionnaire du tems, avaient ameuté leurs Néophytes, fait lutter les crucifix avec les épées, et cherché des palmes guerrières sur les champs de bataille, au lieu de cueillir les palmes du martyre sur les échaffauds. Ces scènes d'intolérance n'étaient pas de nature à réconcilier les hommes d'état avec les défenseurs nés des opinions religieuses. Aussi le Directoire profita habilement d'une espèce de défaveur publique contre quelques branches parasites ou gangrenées du clergé, pour tenter d'abattre

l'arbre depuis sa tige jusques dans ses racines : de là le projet de renverser le Saint-Siège, et les tables de proscription contre tout ministre des autels qui n'avait pas payé son tribut à la Révolution des démagogues, par des sermens civiques, arrachés à la crainte, ou par un mariage volontaire, voisin de l'apostasie.

Ce fut la guerre de la Vendée, consacrée par les vaincus, et sur-tout par les vainqueurs, à tous les genres de fanatisme, qui commença à éclairer les hommes d'État, sur la fausse politique des persécuteurs du sacerdoce. Le général Hoche, dont la mémoire a été honorée par tant d'éloges, et poursuivie par tant de satyres, et qui peut-être les mérita également, eut le courage de prêcher la tolérance, soit devant les soldats fanatiques qu'il commandait, soit devant les Athées de Gouvernement. « Si » l'on veut la paix, écrivait-il au Direc- » toire, il faut cesser de proscrire les

» prêtres : le dernier habitant de la Vendée, » acharné d'aller en paradis, se fera tuer » en défendant l'homme qui lui en ouvre » les portes. Oublions qu'il y a un sacer- » doce inquiet et turbulent, et bientôt il » n'y aura plus ni guerre ni sacerdoce. »

Un phénomène, bien digne de remarque, dans ces tems de démence politique et de désastres, c'est que tandis que le dépositaire des lois se prononçait *contre les principes*, l'homme d'épée les faisait valoir : je viens de montrer le général Hoche, ramenant la Vendée fanatisée à la République, en éteignant lui-même les torches du fanatisme. Bonaparte, à cette époque, jouait un rôle aussi honorable en Italie : cet homme célèbre s'avançait en vainqueur sur Rome : un prêtre déporté se présente à lui, et le prie de le faire fusiller à la tête de son armée : *Je suis votre père*, dit Bonaparte, *et non votre bourreau*; ensuite il le console, pourvoit à sa subsistance, et autorise,

par une proclamation, tous les infortunés de sa caste, qui partagent son exil, à vivre en paix dans les contrées dont il vient de faire la conquête.

Tous ces exemples de sagesse furent longtems perdus pour le Gouvernement français. On continua à persécuter les ministres des cultes, au nom des lois de sang qui avaient signalé le règne orageux de Danton, de Chaumette et de Robespierre : il est vrai qu'on ne les fusillait plus par ordre des Conseils de guerre, que les Carrier cessaient de les noyer dans leurs bateaux à soupapes, mais on les renfermait dans des cachots pestilentiels, on les entassait comme un bétail immonde, dans la sentine des frégates de transport, on les faisait périr à petit feu dans les plages inhospitalières où on les déportait : cette persécution, moins éclatante, n'en était que plus atroce, et elle fit disparaître, sans bruit, du sol de la France, plusieurs milliers d'hommes.

Pendant cet intervalle, le Corps-Législatif s'épurait un peu : un nouveau Tiers, plus digne des suffrages d'un grand peuple, venait tenter de rédnire à l'impuissance les Phalaris de la Convention : ce fut la grande question de la liberté des cultes qui devînt le premier signal d'un combat, commencé sous les auspices les plus heureux, et qui devait se dénouer par un nouveau triomphe de l'Athéisme, par l'effroyable journée de Fructidor.

Déjà, le vigoureux Gilbert-des-Molières, dans un rapport justement célèbre sur les finances, avait tenté une escarmouche. « L'instruction publique est nulle, avait-il » dit à la tribune des Cinq-Cents, et sa » dépense est effrayante : la partie morale » de l'éducation française semble abso- » lument négligée, et cependant c'est la » plus faite pour toucher les hommes qui » ont des opinions religieuses : ces opinions » humanisent le riche, elles consolent le

» pauvre ; elles soutiennent l'homme mal-
» heureux, et empêchent l'homme heureux
» de s'oublier ; il n'est point de véritable
» morale sans opinions religieuses, et
» celles-ci sont totalement bannies de notre
» système d'éducation.... Il y a de la dé-
» mence à vouloir faire un peuple de phi-
» losophes. »

Bailleul, un des apôtres de l'Athéisme, attendit au lendemain pour improviser sur cette apostrophe, et il le fit sans décence comme sans vérité. « Il est bien étrange,
» dit-il, qu'on veuille appliquer la Religion
» à l'instruction publique : voilà la pre-
» mière fois que j'entends parler d'un tel
» système ; il était étranger, même à l'an-
» cien Gouvernement ; à l'ancienne insti-
» tution, au sein de laquelle on apprenait
» les langues, les beaux arts, mais nul-
» lement les dogmes d'un culte quelcon-
» que.... Je n'ai jamais vu, en France,
» de chaire publique de Religion..... Eh

» quoi ! voudrait-on faire des moines de
» nos enfans ? et de nos invincibles guer-
» riers, des soldats du Pape » ?

Ces contre-vérités, dites avec audace, ces plaisanteries sans sel, plus dignes des tréteaux de Thespis, que de la tribune de nos Démostènes, opérèrent quelqu'effet; et les bons esprits furent obligés d'ajourner la cause de Dieu pour ne point la perdre.

Ce fut un mois après, c'est-à-dire le 29 prairial de l'an V, qui répond au 17 juin 1797, qu'on agita sérieusement, au Corps-Législatif, la question mémorable de la liberté des cultes et de leur police: Camille-Jourdan, qui devînt, dans la suite, un des martyrs de l'ostracisme Fructidorien, ouvrit la scène, et l'aurait fermée, si la majorité des représentans français avait sçu apprécier la raison profonde de sou éloquence, et le courage de sa vertu.

« Les lois qui accompagnèrent et sui-
» virent la Constitution anarchique de 1793,
» ne respirent que la haine prononcée d'un
» culte, et le mépris des autres, en parlant
» sans cesse de la liberté de tous....

» Cependant, le besoin des idées re-
» ligieuses est, sur-tout, senti par les
» peuples en Révolution : alors, il faut aux
» malheureux, du moins, l'espérance ; et
» ces idées tutélaires en font luire les rayons
» dans l'asile de la douleur, elles éclairent
» la nuit même du tombeau....

» D'ailleurs, en contentant le peuple
» sur ce grand objet, vous affermissez
» toutes vos lois.... Oui, Législateurs, il
» est précieux pour vous que les Religions
» existent, qu'elles exercent, en liberté,
» leur puissante influence : ce sont elles
» qui impriment, à la masse d'une Nation,
» le sentiment de l'ordre : elles préparent
» votre ouvrage, elles l'achèveraient presque

» sans vous-mêmes.... Ah ! depuis quelques
» années, nous avons créé des milliers de
» lois, nous avons réformé tous les codes,
» et jamais plus de crimes ne ravagèrent
» ce bel empire : pourquoi ? c'est qu'on
» a fait disparaître du cœur des Français,
» cette grande loi qui y avait été gravée
» par la Nature, qui seule enseignait le
» juste et l'injuste, qui seule donnait la
» sanction à toutes les institutions hu-
» maines : faites la revivre cette loi puis-
» sante, et nous n'aurons plus besoin de
» tout cet appareil d'ordonnances et de
» peines : le Législateur aura peu de choses
» à faire, parce que les hommes sont
» bons : les lois ne sont que le supplément
» de la moralité des peuples.

» Non, la pensée de proscrire les cultes
» en France, cette pensée, après les san-
» glantes leçons que nous avons reçues,
» cette pensée impie n'abordera pas les
» Représentans du Peuple ; j'en jure par

» les mânes de cinq cent mille Français
» étendus dans les plaines de la Vendée,
» épouvantable monument des fureurs du
» fanatisme. »

Le beau serment de Camille-Jordan se perdit dans les nues ; car les fautes des pères sont toujours perdues pour leur postérité, et sur-tout dans ces époques de démence nationale, qu'on appelle des tems de Révolution.

Cependant, Achille n'était pas seul dans le camp des Grecs ; il avait à ses côtés des Diomède et des Ajax : Lemerer fut un des orateurs, qui, après Camille Jordan, se prononça avec le plus de succès contre l'Athéisme : ce dernier, pour ne point irriter les hommes qui avaient la toute-puissance, s'était contenté de défendre, en général, les cultes qui ne blessent point les lois dont ils invoquent la sauve-garde. Lemerer pénétra jusques dans le vif de la blessure, et

parla de la morale sublime du Christianisme, à la manière des Basile et des Athanase : il peignit cette première des révélations, s'associant, dans l'origine, aux Gouvernemens formés des débris de la puissance Romaine, s'y incorporant comme partie élémentaire de toutes les institutions politiques, et devenue, pour l'Europe, une propriété assez sacrée, pour qu'il ne fût au pouvoir d'aucune République de la dissoudre.

On peut juger de la dialectique de Lemerer par ce paragraphe.

« Les bienfaits du Christianisme sont
» immenses : il a le premier établi un droit
» des gens plus raisonnable et plus humain :
» s'il n'a pas aboli l'esclavage civil et do-
» mestique, il y a du moins contribué :
» il a influé sur les Gouvernemens, pour
» les affermir et les modérer, sur les
» Peuples, pour les consoler et les instruire:
il

» il a porté dans les ames qui leur étaient
» soumises, le sentiment sublime de la
» charité, que les esprits forts, les phi-
» losophistes orgueilleux ont rejeté loin
» d'eux, comme dégradant l'humanité. Le
» Christianisme rend moins terrible la ca-
» tastrophe qui termine la vie : il suit
» encore l'homme au-delà de son existence,
» et par ses imposantes cérémonies, im-
» prime le respect même à ce qui reste
» de l'homme : ce Christianisme enfin
» avait porté l'institution publique à son
» plus haut degré de prospérité, et malgré
» tout le faste de nos lois nouvelles, cette
» institution ne se relève point des coups
» qu'elle a reçus dans la personne des mi-
» nistres de la Religion. »

Boissy-d'Anglas, lui-même, qui avait eu la faiblesse, dans des tems malheureux, d'étayer, de son honorable suffrage, la doctrine perverse de l'Athéisme, revenu à des principes aussi anciens que le monde,

et aussi purs que le fond de son ame ; parla, avec chaleur, dans cette séance, contre la proscription des prêtres insermentés : « Il n'y a que les tyrans, dit-il, » qui proscrivent en masse : on avait ima- » giné qu'on parviendrait à détruire une » Religion antique, en persécutant ses » ministres, en renversant ses temples, » en dénaturant les objets d'une vénération » de plus de quinze siècles..... On n'a fait » que créer contre eux un nouveau fana- » tisme ; car le malheur est aussi une » sorte de Religion qui a ses disciples, ses » héros et ses martyrs..... En sommes-nous » devenus meilleurs, depuis qu'on a » cherché à effacer du cœur de l'homme, » les principes religieux ? J'en appelle à » une expérience de six années de crimes » et de malheurs. »

Tous ces grands traits de lumières furent, à-peu-près, perdus pour la cause de la raison humaine : au lieu de décerner, par

une loi solemnelle et immuable, des peines d'opinion contre l'insensé, qui, en propageant l'Athéisme, déchirerait les premières pages du pacte social ; au lieu de rétablir la Religion de nos pères, comme Religion du gouvernement, en tolérant tous les cultes étrangers qui ne seraient point perturbateurs, le Corps-Législatif, par son décret du 28 messidor an V, (16 Juillet 1797), se contenta, sur une simple majorité de quatre votans, de statuer qu'on exigerait des ministres des cultes une déclaration d'obéissance aux lois de la République.

Cet accommodement, entre le ciel et la raison perverse des Athées, ne ramena point la paix : le Gouvernement continua à persécuter, tantôt sourdement, tantôt à force ouverte, toutes les doctrines Religieuses qui ne tenaient, par aucun point, soit à l'incrédulité absolue, soit au fantôme divinisé de la Théophilantropie. Tous

les cultes se débattirent quelques momens sous la verge sanglante du despotisme, et enfin, le coup de foudre du dix-huit Fructidor acheva de les anéantir.

Cette journée de Fructidor, aussi flétrissante pour la nation qui l'a soufferte, que pour les hommes à petites conceptions qui l'imaginèrent, a porté a la France, dans ses mœurs, dans sa politique, dans sa diplomatie, et sur-tout dans sa Religion, un coup funeste dont elle sera un demi-siècle à se relever, malgré le prestige de ses arts, et l'éclat imposant de ses victoires.

Elle a démontré à l'Europe que le peuple roi ne savait point régner sur lui-même : que, couvert encore du sang de la Glacière d'Avignon, des canonades de Lyon ou de la Vendée, et des échaffauds de Robespierre, il n'opposait plus que la force d'inertie à la force d'action des tyrans nés

ou à naître, et que s'il avait jamais à lutter contre la domination la plus abjecte, ce serait moins pour vaincre que pour ne pas achever de mourir.

Et il était difficile d'avoir moins le génie de la tyrannie que les despotes de Fructidor: du moins, Catilina avait sçu ourdir une conspiration, au sein même du Sénat qu'il voulait décimer : quelques-uns des héros de la terreur Révolutionnaire, en électrisant la masse de la Nation, en l'associant à leurs crimes, sous prétexte de l'associer à leurs victoires, avaient imposé un grand caractère à leurs brigandages : mais ici, l'ineptie du plan se réunissait à l'abjection des moyens : on savait que la majorité des deux Conseils ne se défendrait pas, et on envoya des pièces d'artillerie, comme pour faire le siège des Palais où ils tenaient leurs Séances : on corrompit la garde que la Nation entière leur avait donnée, afin de s'ôter, en anéantissant

la plus faible des résistances, jusqu'aux illusions de la victoire; ensuite on envoya, sans péril, les personnages les plus illustres de la Révolution, expier le délit de n'avoir pas vendu la patrie à leurs oppresseurs, en mourant en détail dans un exil volontaire, ou dans les plages brûlantes et pestilentielles de Sinnamary : cette conjuration, contre le Peuple français, où, d'un côté, se trouvait l'or et le fer, et de l'autre, la loi et l'impuissance, ne coûta au Triumvirat Directorial, que des manifestes sans goût comme sans vérité, quelques poignées d'argent, de l'eau-de-vie et des baïonnettes.

La Religion n'avait concouru en rien à cette journée de Fructidor, et elle en fut punie, comme si elle avait béni les drapeaux des vaincus, ou fulminé des bulles d'excommunication contre les vainqueurs : il est probable que le Gouvernement jugea, dans sa haute sagesse,

qu'il était imppossible qu'on aimât son Dieu, sans haïr l'oppresseur de son pays, et c'est ce qui le détermina à se venger, d'avance, des soupçons odieux qu'il faisait naître, et de la haine qu'il ne cessait d'inspirer.

Les Fructidoriens ont toujours tonné contre l'anarchie Révolutionnaire, et toujours ils lui ont emprunté ses moyens de tyrannie pour régner : faisons émigrer la noblesse par la terreur, et frappons-là ensuite pour le délit de son émigration : faisons périr, soit lentement, soit d'un seul coup, les ministres des cultes, quand ils ont des principes, ou forçons-les à vivre sacrilèges ; tel fut constamment le plan d'un Directoire qui se mutila lui-même pour n'avoir rien de pur dans ses élémens, et sa chute même ne l'a pas détrompé.

Ce tableau de la politique Fructidorienne, pendant une tyrannie raisonnée de vingt-

six mois, peut se représenter par le mot célèbre d'un homme qui a joué un grand rôle dans la Révolution : *la République n'existera, en France, que quand il n'y aura dans son sein, ni prêtre, ni gentilhomme.*

La proscription contre les prêtres de tous les cultes, mais sur-tout contre les ministres de ce qu'on appellait, par dérision, la *Religion de nos pères*, éclata dès le 5 vendémiaire de l'an VI, par l'arrêté du Directoire, qui défendait le costume religieux hors de l'enceinte des édifices consacrés au culte. Peu de jours après, d'autres lois, non moins perturbatrices, soumirent à l'amende et à une longue détention, le prêtre catholique qui exercerait son ministère sacré, sans avoir prêté le fameux serment de haine à la royauté, et bannirent, à perpétuité, celui qui, après l'avoir prêté, le rétracterait, ou même se contenterait de le modifier : alors, les pontifes véné-

rables de la Religion du Christ, voyant que leur martyre même ne la sauverait pas, se cachèrent, pour sauver des crimes à leurs oppresseurs.

Le Directoire attendait là ces infortunés, pour leur arracher leur dernière planche après le naufrage; il invoqua d'anciennes lois Révolutionnaires, heureusement tombées en désuétude, qui, dénaturant les sentimens généreux, et faisant un crime de la pitié, condamnaient, à des peines infamantes, l'homme sensible convaincu d'avoir donné un asile au ministre persécuté d'un dieu de paix, qui venait se jetter dans ses bras : il y a un article XVII de l'atroce loi des otages, bien plus étrange encore, car il soumet les coupables de ce beau délit à la peine de mort.

Pendant qu'on dressait au Directoire les Tables de proscription, les Fructidoriens des deux Conseils les justifiaient, aux yeux

de l'opinion publique, par leurs impostures. Un Barailon, représentait aux Cinq-Cents les ministres du culte catholique qui avaient cessé leurs fonctions au 18 Fructidor, comme *des hommes pervers, soufflant partout le feu de la guerre, prêchant la paix en égorgeant, s'honorant de leurs parjures et de leurs sacrilèges*, et on ne put les dérober aux suites de cette déclamation incendiaire, qu'en déclarant que de pareils perturbateurs *avaient cessé d'être prêtres.*

L'institution des fêtes décadaires ajouta un nouveau poids au joug qu'on imposait aux ministres des cultes, dont on craignait bien moins l'insurrection coupable, que l'utile surveillance due à leurs lumières.

Dès le trois frimaire an VI, un Duhot était parti, à la Tribune, du fameux verset de la Genèse, que le monde avait été fait en six jours, et que l'Éternel s'était reposé le septième, pour faire une philippique

d'énergumène contre le Sabat des Hébreux et le Dimanche des Chrétiens : et après beaucoup d'injures Révolutionnaires adressées à Moïse et au Christ, il s'était résumé en demandant que la décade fut le seul jour consacré au repos, dans toute l'étendue de la République.

Les conclusions de Duhot, quoique puisées dans l'esprit de la faction dominante, ne furent adoptées que vingt-cinq jours après, et le décret qui intervint alors fut exécuté avec plus de rigueur que les anciennes lois contre l'empoisonnement et le parricide.

Dans la suite, l'arc du fanatisme politique, trop long-tems bandé, se relâcha un peu : alors, un Grandmaison, indigné de ce qu'on avait laissé respirer un moment les ministres de la paix, demanda, au Corps-Législatif, que les cérémonies Religieuses de tous les cultes fussent irré-

vocablement renvoyées au jour du repos républicain : il ajouta que si une pareille institution trouvait des réfractaires, il était essentiel, soit de les punir, soit de *fermer leurs magasins de reliques*.

Pendant ce tems-là on circonscrivait, dans l'enceinte la plus étroite, l'exercice public des cultes ; et, ressuscitant une loi oubliée de l'an III, on fermait, dans Paris, à seize églises près, tous les édifices sacrés que le Christirnisme, depuis Clovis, y avait fait ériger : on dénonçait, à la police, toutes les maisons particulières où le service divin se célébrait devant plus de dix fidèles, comme des repaires de conspirateurs.

Une des plus fougueuses catilinaires qu'on ait prononcées à la Tribune contre les ministres des cultes, est le discours d'un Briot, à la séance du 7 nivôse an VII : il faut, pour montrer l'esprit du tems, en citer quelques paragraphes.

« La France, dit le Jacobin de Fructidor, » nous crie de mettre un terme aux forfaits » des prêtres ; et la philosophie demande, » s'il est permis à une poignée de lâches » séditieux de lutter plus long-tems contre » les destinées du premier peuple du » monde....

» Je les signale comme prêtres, parce » que c'est en cette qualité qu'ils refusent » d'obéir aux lois..... Leurs crimes sont » écrits en caractères de sang dans les » fastes de la Révolution.....

» La loi du 19 Fructidor doit avoir, » sans doute, anéanti leurs espérances, » mais elle n'a rien diminué de leurs » fureurs.... Il est tems que nos incertitudes » finissent : il faut que les éternels en- » nemis de notre Constitution et de notre » tranquillité apprennent que la mort les » attend. »

Il fallait que cette langue de Cannibales, dans l'ivrèsse, fût singulièrement à l'ordre du jour, puisque personne ne s'éleva pour en montrer l'indécence : il a même tellement été consacré dans l'usage pendant tout le règne Fructidorien, que les prêtres étaient, dans la Constitution française de l'an III, ce que furent les Ilotes, dans le Code de Lacédémone, que Boulay (de la Meurthe) lui-même, tout en voulant les justifier, dans la fameuse séance permanente de Prairial an VII, qui décima le Directoire, en flétrit un grand nombre, de la manière la plus cruelle. « Comment s'est on permis » si long-tems, dit-il, l'usage de ce droit » odieux de déportation ? on a déporté » des prêtres qui l'étaient pas : on en a » déporté qui avaient donné des gages à » la Révolution. »

Sait-on quels étaient ces prêtres *qui avaient donné des gages à la Révolution*,

et qu'on plaçait ainsi sous l'égide des lois tutélaires ? C'étaient les époux sacrés de quelques courtisannes, les pontifes législateurs, qui, les mains encore teintes du sang de leur roi, allaient couvrir d'offrandes les autels du Roi des Rois : en général, ne nous méprenons pas sur le sens de ce mot *gages*, dans les hommes qui ne sont que Révolutionnaires : il rappellera plus d'une fois le mot mémorable de Dubois-Crancé à la tribune des Jacobins; « il faut, pour mériter du nouvel ordre de » choses, avoir mérité d'être pendu dans » l'ancien régime. »

Ils n'avaient point donné de *gages* à la Révolution ces 124 prêtres, qui, conduits dans la Guyanne, d'après les tables de proscription de Fructidor, périrent presque tous dans ces plages pestilentielles, sans maudire leurs assassins, sans se permettre d'abréger leur supplice, toujours renaissant, par le remède anti-religieux du suicide.

Ma plume se lasse de tracer cette longue série d'attentats, contre les ministres des autels, qui ont suivi la journée désastreuse de Fructidor : je terminerai ce chapitre qui pèse à ma sensibilité, par une observation générale qui jettera quelque jours sur nos annales, et par contre-coup sur la franchise de ce Mémoire.

Quoique l'athéisme ne se montre pas à visage découvert sous le régime Directorial, comme sous le regne plébéïen des Chaumette et des Danton, il n'en a pas moins été l'ame de toutes les institutions qui ont eu lieu à cette époque : Vous le trouvez à la naissance des citoyens, à leur mariage, et jusque dans ces prétendus honneurs funèbres rendus à leur mémoire. Il est évident que Dieu devait être repoussé, par le même motif, des deux gouvernemens ; qu'il gênait les proscripteurs des Marbois et des Barthelemy, comme les assassins des Lavoisier et des Malesherbes.

L'Athéisme

L'Athéisme Fructidorien s'est manifesté dans cette espèce de Saint-Barthelemy de monumens religieux, de temples et de basiliques, convertis, par une dérision à la Marat, en greniers, en écuries ou en salles de spectacle, brûlés à petit bruit ou détruits avec éclat, sans que la vente des décombres pût payer les frais de la destruction; on aurait dit que toute idée de culte du monarque des mondes blessait l'orgueil des despotes sans génie, qui aspiraient à la monarchie universelle. Encore quelques années de tyrannie de leur part, ainsi que d'adulation de la part des peuples, et, à l'exemple de ce Caligula, qui abattait les têtes des statues de Jupiter pour y substituer la sienne, je ne doute pas qu'un jour, sur les débris de tous les édifices religieux de la France, ils n'eussent fait ériger des colonnes avec cette inscription en leur honneur : *Il n'y a, pour l'homme libre, de salut à espérer que dans le culte du Dix-huit Fructidor.*

D'UNE LONGUE PLAISANTERIE

EN FAVEUR DE DIEU,

AYANT POUR TITRE:

DICTIONNAIRE DES ATHÉES.

Pour ne rien laisser à desirer dans la composition de ce mémoire, il faudrait peut-être réfuter en détail tous les ouvrages en faveur de l'Athéisme, qui ont troublé un moment l'ordre social; mais un tel travail demanderait plusieurs volumes; d'ailleurs tout ce qui a eu, en ce genre, un succès même éphémère, a été foudroyé dans le tems par des plumes supérieures à la mienne; je me contenterai donc d'examiner ici, un moment, le livre du jour que les Athées en place ont le plus pré-

conisé ; au moment où j'écris, personne ne s'est encore mesuré avec l'auteur, et on verra assez que tout imposant qu'on suppose ce colosse, il ne mérite pas qu'on l'attaque avec une grosse artillerie.

Lorsqu'on publia, pour la première fois il y a un an, dans la capitale, l'étrange production sortie des presses de Grabit, qui a pour titre : *Dictionnaire des Athées*, les amis de la paix publique se crurent un moment revenus à l'abjecte anarchie d'Anaxagoras-Chaumette et du Père Duchesne ; les fidèles de tous les Cultes Européens, frémirent d'horreur, et des Religieuses sans couvent, je ne dis pas sans Religion, écrivirent, par le Journal de Paris, à Jérôme Lalande, pour s'assurer s'il n'avait pas rencontré, avec son Télescope, dans quelque coin ignoré du gouvernement, une Comète ardente, dont la queue allait embrâser l'Univers.

Moi-même, dans ce torrent, je lus la brochure que tout le monde proscrivait, excepté la Police de Paris, et je partageai, pendant plus de quinze jours, l'indignation universelle.

Au bout de ce tems, quand l'effervescence de mon indignation religieuse, fut un peu calmée, je me proposai de revoir, de sang froid, ce monument de Cynisme : ce n'était pas un léger sacrifice de ma part, que de lire deux fois une brochure de six cents pages, qui ne méritait que d'être oubliée : mais enfin, j'avais rencontré, par hazard, quelques bons raisonnemens dans le *traité Théologico-Politique* de Spinosa, une ou deux pages éloquentes dans le fatras du *Système de la Nature*; le dirais-je même, un peu d'or dans le fumier de la brochure *sur la Liberté des Opinions*, présentée avant la chûte du trône, à une de nos assemblées nationales, et je crus

que quelques perles étincelleraient à mes yeux dans la fange du Dictionnaire.

Mais, ô surprise ! à peine avais-je parcouru quelques paragraphes du livre hétérodoxe, que je fus terrassé, comme l'Apôtre Saint Paul, par un trait de lumière : je crus entendre une voix sépulcrale qui me disait : *Homme de bien, pourquoi me persécutes-tu ?* et de ce moment, devenu un nouvel homme, je vis dans l'écrit que je feuilletais un nouvel ouvrage.

Il faut le dire avec franchise, puisque l'erreur, sur quelque point de doctrine que ce soit, n'est bonne qu'à être rétractée ; mais j'avais porté un jugement téméraire sur le Dictionnaire des Athées ; ce livre, malgré l'opinion générale, n'est point un magasin de poison ; je le crois un de ces badinages d'après la manière, je ne dis pas d'après le bon goût de Lucien, où l'on dit précisément le contraire de ce qu'on

veut persuader, où l'on prend le masque et les grelots de la folie, pour donner des leçons de sagesse aux hommes.

Erasme a fait l'éloge de la folie, un autre écrivain a divinisé la fièvre, un troisième la peur : pourquoi, en maniant bien ou mal l'ironie de Socrate, le savant auteur des Voyages de Pythagore n'aurait-il pas tenté de rendre la terre à Dieu, en montrant l'universalité des êtres pensans occupés à renverser ses autels ?

En un mot, le nouveau Dictionnaire de l'Irréligion, n'est dans ses six cents pages, qu'une plaisanterie continue, pour prouver que puisqu'on a donné à tant d'hommes le nom d'Athées, la logique des principes veut qu'il n'y en eût jamais.

Ce soupçon un peu paradoxal, au premier abord, se change en certitude, quand on réfléchit à une foule de circonstances

qui accompagnèrent l'émission non clandestine du Dictionnaire.

Il est certain qu'à l'époque où l'ouvrage parut, le Premier Consul de la République Française, qui vénait de faire sa profession de foi. dans un Manifeste lu à Milan, dans la Chaire de Saint Ambroise, préparait les voies au retour de la morale et à la tolérance légale des Religions.

Il est certain que la Police, qui veille dans Paris à la garde des mœurs publiques, n'aurait point laissé afficher dans toutes les rues, à côté des Arrêtés Consulaires et des Décrets du Corps Législatif, le *Dictionnaire des Athées*, si elle ne l'eut pas considéré comme une plaisanterie ingénieuse, pour détruire l'Athéisme, qui dans tout état bien constitué, est le fléau de la morale et l'assassin du Gouvernement.

Cette réflexion est d'autant plus naturelle,

qu'elle explique comment une Cour d'Alle-
magne, qui [illegible] le *Dictionnaire* de Sylvain,
vient tout récemment de proscrire la *Paix*
de l'Europe, dont les principes [illegible] été
[illegible] en Europe : [illegible]
cette Cour, en [illegible] le livre [illegible] et
en [illegible] regarder
[illegible] de l'Euro-
pe [illegible] : la *Paix de*
l'Europe [illegible] un brandon de
guerre pour incendier le globe, et le *Dic-*
tionnaire des Athées, un écrit d'après les
principes de Clarke et de Pascal, pour faire
fleurir par-tout les palmes de la Religion.

Le dirai-je enfin, ce qui a achevé de démontrer à mes yeux la plaisanterie du *Dictionnaire*, c'est que presqu'aucun des personnages vivans, que la satyre y a placés n'a réclamé contre son association impure avec les Chéops, les Vanini et les Diagoras ; l'Institut même, le plus sage des Corps dont la littérature Européenne s'honore, a gardé



un silence absolu sur la tache dont l'incrédulité voulait le flétrir : voilà des raisonnemens bien fondés, qui pourraient être infirmés sur les bancs de la Sorbonne, mais qui ne le seraient sûrement pas à l'école de Socrate.

Maintenant que mes lecteurs sont apprivoisés avec l'idée un peu singulière, en apparence, que le *Dictionnaire des Athées* est un livre pieux, à mettre à côté de la *Religion* d'Abbadie et de la *vie dévote* de Saint François de Sales, parcourons un moment les preuves de détail de cette assertion, preuves qui s'offrent en foule à l'observateur philosophe, qui veut tout voir avec ses yeux et non avec le microscope des factions, ni avec les petites lunettes de la crédulité.

Dieu n'a pas toujours été : ainsi commence le Sermon anti-Religieux de monsieur le Bibliothécaire ; mais dans cette première ligne, perce l'arrière pensée ; il

est bien évident que ces mots pris dans le sens naturel, présentent une contradiction dans les termes, au lieu qu'en les soumettant à une analyse philosophique, il s'y rencontre une ombre de raisonnement; traduisés, *Dieu n'a pas toujours été*, par cet équivalent, *il fut un tems où Dieu commença*, alors la Religion est de moitié dans l'hypothèse; car enfin le dévot à la façon de Pascal, dira alors au dévot à la façon de Diagoras : « Un Dieu qui commence est un » Dieu qui existe; nous ne différons l'Athée » et moi que sur le mode de cette existence; » mon adversaire la place entre deux néants, » et moi je crois que le principe de tout » n'ayant pu naître, ne peut mourir : il y » a un peu plus de logique dans ma foi que » le compilateur du Dictionnaire n'en met » dans son incrédulité ».

Nicole ne commenterait pas mieux un texte de l'Evangile du jour; or, quand on inspire un Nicole, on est bien près de le devenir.

Je rencontre, en faveur de la double doctrine, un autre texte non moins significatif.

L'An deux mille, (ce n'est pas l'An deux mille quatre cent quarante de Mercier, c'est l'an deux mille précisément, ou l'an quatre-vingt-dix-neuvième de l'ère du Dictionnaire) *on ne parlera plus de Dieu et des Prêtres, que comme nous parlons aujourd'hui de l'Ogre et des Loups-Garoux*.

Il est bien évident qu'on répondra à l'homme sans Dieu, que cet Oracle ne s'accorde pas avec l'antipathie bien prononcée de l'Athée, contre toute espèce d'Oracle; et que quand on s'est joué toute la vie du trépied de Dolphes, des feuilles des Sybilles et de l'antre de Trophonius, il ne faut pas se faire Prophète, sur l'échelle volante de la Bibliothèque Mazarin.

D'ailleurs on n'a jamais cessé de parler de Dieu en France, que sous les règnes

éphémères de Robespierre et des Directeurs Fructidoriens ; il est à présumer qu'on en parlera encore, bien des Myriades de siècles, depuis qu'on a ôté la vie à l'Ogre et la puissance aux Loups-Garoux.

Toute cette excursion dans le champ de la Prophétie, prouve que monsieur le Bibliothécaire, qui se joue en public de tous les Cultes, se rapproche tacitement de la mythologie Grecque, par le Grand-Prêtre Calchas et de la Religion des Hébreux par Osée et par Ezéchiel.

Il y a aussi, probablement, quelque sens inverse caché dans cet autre texte du Dictionnaire : *il n'est guères de Républicains qui ne soit Athée, du moins sans le savoir.*

L'histoire atteste précisément le contraire; Aristide, Miltiade, Socrate, Epaminondas, Phocion, crurent au puissant *Théos* ou à l'Ordonnateur des mondes; le premier

Brutus, Camille, Cincinnatus, le vainqueur de Catilina, et les deux Scipion rendirent hommage aux *Deus Optimus Maximus* des Romains; dans des âges postérieurs, on n'a accusé d'Athéisme, ni Guillaume-Tell, ni Algernon Sidney, ni Locke, ni Wasington; je ne parle pas des illustres Français qui furent libres avant la Révolution et qui sont restés tels malgré elle. Si l'existence de Dieu était incompatible avec le régime Républicain, il faudrait sans balancer, pour conserver Dieu, anéantir les Républiques.

Ce mensonge imprimé du Bibliothécaire, contre l'autorité de tous les historiens, tant anciens que modernes, qui sont dans sa Bibliothèque, annonce manifestement qu'il a deux poids et deux mesures; s'il lui est utile que tous les chefs des Républiques soient des Athées, il leur lira quelques lignes de son Dictionnaire; s'il trouve un plus grand intérêt à en faire des adorateurs de l'Être Suprême, il

leur montrera cachés derrière les piles de sa brochure, tous les grands monumens de l'histoire.

Ces contre-vérités si commodes, quand on vit dans un siècle démoralisé et sans principes, percent à chaque page du Dictionnaire; par exemple, le compilateur hétérodoxe, dit, après avoir ôté Dieu à tous les Républicains du globe, *que si la Convention a fait tant de mal à la France, c'est qu'elle allait en masse à la Messe*, et cette assertion notoirement fausse, ne ferait naître sur les lèvres que le sourire du mépris, si le reflet de la double doctrine ne lui faisait contracter une mystérieuse sublimité.

La Convention n'a commis aucuns de ses grands attentats, quand elle allait à la Messe; elle n'a commencé à devenir l'horreur de sa patrie et du genre humain, que lorsqu'elle proscrivit la Messe, qu'elle laissa défiler dans son sein, au son de la musique militaire, des

des animaux immondes chargés des ornemens vénérables d'un Culte de quatorze siècles, qu'elle déporta Dieu hors de la France, comme pour l'empêcher de punir en eux des assassins.

Le grand art du Bibliothécaire, dans sa longue plaisanterie, par ordre alphabétique, est de présenter le plus qu'il lui est possible, de ces principes vagues, où le changement d'un mot suffit pour métamorphoser une erreur grossière en une grande vérité ; en voici quelques-uns, tirés du seul discours préliminaire, et leur nombre fera juger avec quel luxe on les a prodigués dans l'ouvrage.

I.

L'*Athée*, dit monsieur Sylvain, *est l'Homme de la Nature.*

L'*Athée*, affirment Aristote, Linné, Buffon et tous les grands naturalistes, *est un Homme contre Nature.*

II.

L'Athée touche-t-il au terme de son existence ? il ferme les yeux pour toujours.... ; son rôle fini, il se retire tranquillement de la scène pour faire place à d'autres acteurs, qui le prendront pour modèle.

Comme on n'a vu aucun Athée s'endormir en paix en présence de l'Eternité du néant, comme un changement de scène tourmente ses dernier momens, comme personne n'a tenté de prendre pour modèle l'acteur qui, en finissant son rôle, n'est plus rien ; voici la vraie version de ce paragraphe.

L'adorateur du Père des Mondes touche-t-il au terme de son existence ? il ne ferme ses yeux que pour se réveiller ; son rôle fini dans ce lieu d'exil, il se retire tranquillement de la scène, pour faire place à d'autres

hommes de bien qui le prendront pour modèle.

III.

S'il n'y avait jamais eu de scélérats sur la terre, jamais on n'eût pensé à chercher un Dieu dans le ciel.

Pour ôter à cette idée son vernis de paradoxe, il ne faut y changer qu'un seul mot.

S'il n'y avait jamais eu de scélérats sur la terre, jamais on n'eût pensé à détrôner Dieu dans le ciel.

IV.

Vous le voyez! Dieu a pour lui l'ignorance et l'imposture; il a contre lui l'étude de la Nature et la Raison.

Ce qui signifie dans la langue universelle du genre humain.

Vous le voyez! Dieu a contre lui l'ignorance et l'imposture, il a pour lui l'étude de la Nature et la Raison.

V.

Eh! quel besoin a-t-on d'un Dieu, quand on possède un père, une femme, des enfans, un ami, des yeux et son cœur!

L'inverse m'a demandé un peu plus de développement.

Oui, j'ai besoin d'un Dieu, car c'est de lui que je tiens le don d'un père, d'une femme, de mes enfans, le choix d'un ami, et l'usage de mes yeux et de mon cœur.

V I.

Le plus heureux des Peuples, paraît un Peuple d'Athées..

D'après toutes les Grammaires Polyglottes, il faut substituer à un pareil adage celui-ci:

Le plus malheureux des Peuples ; le plus tyran pour lui-même et pour tout ce qui l'entoure, serait un Peuple d'Athées.

Si le lecteur est opiniâtre, si la cainte d'être dépaysé, à chaque instant, dans son goût, dans sa logique, et sur-tout dans sa morale ne l'arrête pas, il trouvera d'autres traces non moins prononcées de l'ironie anti-philosophique dans le cours du Dictionnaire.

L'homme sans Dieu, pour chercher des confrères, ou plutôt des complices, avait compulsé pendant trente ans tous les livres publiés ou inédits du Collège Mazarin ; les Egyptiens de Chéops lui échappèrent sans doute, parce que la Religion perçait trop jusque dans les fables d'Hérodote ; mais il rencontra dans un texte de Simplicius un peuple Athée d'Acrothoïtes, qui, comme

il le dit très-bien, ne fit jamais parler de lui dans l'histoire; des Nègres d'une isle de la Sonde que Marsden, l'historien de Sumatra, ne put jamais catéchiser, et une horde Africaine sans culte, reconnue par le président Tascher, qui n'a jamais été en Afrique; et sur la foi de Simplicius, de Marsden et du président Tascher, voilà mon Bibliothécaire qui plante l'étendart de l'Athéisme sur tous les points de la surface du globe, depuis les bords de la Tamise jusqu'à Archangel, et du golfe de Venise à l'extrémité des Terres Australes.

Assurément cet écrivain, qui a plus d'esprit que n'en ont les Bibliothécaires, n'ignorait pas que sa logique était aussi en défaut que son érudition : il savait bien que quand il s'agissait de péser les autorités sur l'existence ou la non-existence des castes d'hommes sans Dieu, le nom d'un Simplicius ne valait pas tout-à-fait celui d'un Tacite, que Marsden n'égalait pas Robertson, ni le

président Tascher le président de Thou. Il soupçonnait même (car la bonne foi se glisse quelquefois jusque dans l'Athéisme), il soupçonnait, dis-je, que si on mettait dans la même balance les peuples croyans et les peuples Athées, les Nègres de Sumatra ou de Tombuctou se soutiendraient mal à côté des Blancs de l'Europe moderne, et que les Acrothoïtes, tout harmonieux qu'est leur nom, pourraient bien ne pas l'emporter sur la Babylone de Sémiramis, sur la Rome de Cincinnatus et sur la Grèce de Periclès et de Thémistocle.

Mais le Bibliothécaire voulait s'amuser un peu aux dépens de la grande Nation, qui avait oublié pendant le règne de la terreur qu'il existait des livres d'histoire : il était curieux d'expérimenter, jusqu'où l'on pouvait faire adopter une marche rétrograde à l'Empire démoralisé qui avait eu un siècle de Louis XIV.

C'est d'après cette espiéglerie à la Rabelais, que, sur la foi du docteur Baron, qui voulait que par-tout où il y avait trois médecins assemblés, on y comptât quatre Athées, il a rangé sans exception tous les membres de cette caste dans sa hiérarchie favorite d'hommes sans Dieu, soit qu'ils fussent le divin Hipocrate, le dévot Sydenham ou le religieux Boërhaave.

L'article *Annibal* lui fournit l'occasion de salir de la même épithète tous les grands Capitaines : c'est un hommage qu'il rend à sa façon à la cendre vénérable des Épaminondas, des Turenne et des Catinat; les hommes qui aimaient le plus à faire intervenir Dieu dans les grands duels de nation à nation, où la sensibilité dans l'effusion même du sang, les soins consolateurs et la générosité hors du champ de bataille peuvent seuls empêcher l'homme de bien de blasphémer la Providence.

Sylvain, après s'être égayé quelque tems sur les hommes en masse, tels que le peuple à jamais célèbre des Acrothoïtes, après avoir promené sa verve brillante sur l'armure des grands Capitaines, comme sur la robe fourrée d'hermine des médecins, se jette avec l'impétuosité d'un Faune sur les femmes; ce qui doit sembler un peu étrange de la part du chevalier des dames, qui leur a prodigué tant de galanteries dans son fameux roman de la *Femme-Abbé*, qui a été traduit dans toutes les langues et décore toutes les bibliothèques : quoiqu'il en soit, après avoir donné à toutes les beautés du globe le conseil judicieux de prendre pour amant ou pour époux, non le plus beau des hommes, non le plus spirituel, mais le plus vigoureux partisan de l'Athéisme, il associe de son autorité privée toutes les femmes célèbres au troupeau immonde de ses hommes sans Dieu. La première de ses héroïnes, ainsi travesties, est l'Aspasie, qui, en échange de ses leçons de goût, reçût des leçons de

morale de Socrate. On voit figurer dans cette cohorte d'Amazones Athées, Ninon de Lenclos, qui prodiguait ses faveurs à cent dévots sur un incrédule; la marquise de Sévigné, qui aimait beaucoup les Sermons de Bourdaloue et le Saint Polyeucte du grand Corneille; l'ingénieuse Deshoulières, qui ne songeait guères à détrôner Dieu en faisant parler ses moutons; et la savante du Châtelet, qui, en commentant Newton, un des plus grands Astronomes de son siècle, semble avoir interprèté un Père de l'Eglise. Cette espiéglerie philosophique a un peu détourné les femmes du bon ton, qui protègent les lettres, de faire la fortune du Dictionnaire.

On se doute bien que le corsaire lettré qui a attaqué sans pudeur le corps des femmes, n'épargne pas dans son éternelle brochure les gens de lettres: aussi leur fait-il une guerre franche et loyale. Il les foudroye en phalange, avant de les disséquer en détail avec son scalpel d'anatomie,

La première escarmouche est dirigée contre notre Académie des sciences. Il est vrai que la diatribe n'est pas vigoureuse ; il ne s'agit que d'un prétendu concordat passé entre les membres de cette compagnie, *pour ne parler de Dieu ni en bien ni en mal* : concordat que nous ne connaissons que par une malheureuse brochure morte en naissant, ayant pour titre, *Adresse à l'Assemblée Nationale de 1790*, et qui, s'il avait existé, aurait été violé cent quarante fois, comme on peut s'en convaincre à la lecture des cent quarante volumes des mémoires de cette illustre Académie.

Au reste, cette tirade anti-académique n'est, à tout prendre, qu'un pont de communication pour arriver jusqu'à l'Institut ; ce dernier Corps est vraiment l'objet de ses complaisances : on voit que son but secret est d'arriver un jour dans son sein ; et il prend à cet effet la voie qui réussit le plus, dans le siècle dernier, aux beaux esprits qui

voulaient siéger parmi les Quarante, la voie des épigrammes.

L'Institut, dit le Dictionnaire, *est composé de Dévots et d'Athées* : j'aime à croire qu'il n'est composé ni des uns, ni des autres ; la dévotion n'est dans les esprits élevés que la caricature de l'amour de la morale et du zèle sublime pour la Religion ; quand à l'Athéisme il est par essence incompatible avec les lumières et encore plus avec la vertu.

On voit, ajoute la brochure perverse, *sur les mêmes fauteuils, siéger tour-à-tour les Saint-Pierre, les Colin-d'Harleville, les de Sales, à côté de Lalande, de Mongez et de Naigeon.* Pourquoi des noms d'hommes vivans, dans un Dictionnaire consacré à exhumer des morts ? Est-ce qu'on veut les assassiner par l'éloge, ou prolonger leur existence douloureuse avec la satyre ?

Cette savante confrérie donne au moins, par ce mélange, l'exemple de la tolérance des opinions : la concordance des principes serait peut-être tout aussi édifiante; mais cela viendra; l'Institut est jeune encore, le tems s'approche où il déposera la robe de l'enfance, pour endosser le manteau du philosophe.

C'était avec plus de justice, et sur-tout avec un meilleur ton, que Voltaire, il y a un demi-siècle, gourmandait les corps littéraires de son pays; mais Sylvain se reformera, il n'est pas encore sexagénaire, et le tems approche où il couvrira, avec le manteau de Diogène, les erreurs qui lui échappèrent, pendant les quarante ans qu'il porta la robe de l'enfance.

L'Institut, quand il s'agit de poursuivre les vieilles superstitions religieuses, devrait prendre l'initiative . . . . .; mais il en est encore loin : plusieurs de ses membres vont

encore à la Messe ; Corneille, et je crois même Tournefort y allaient aussi. C'est une pitié de voir cent hommes choisis parmi les doctes d'une grande nation, et délivrés de la triple inquisition sacerdotale, parlementaire et ministérielle, faire si peu, se prononcer si faiblement contre les préjugés de leur pays et de leur siècle, s'empresser de rappeller les poids et mesures à l'unité, avant d'avoir introduit cette dernière dans la morale.

Cette philippique dans un livre grave serait outrageante; mais dans un recueil par ordre alphabétique de plaisanteries à la Rabelais, elle ne doit exciter que le sourire; d'ailleurs l'Institut se vengera noblement, comme tous les corps littéraires, qui, par de longs services, ont accaparé toutes les renommées. Si jamais son détracteur fait un bon ouvrage, soit qu'il aille à la messe avec Corneille et Tournefort, soit qu'il s'en absente comme Lalande et Mongez, il le recevra dans son sein.

C'est par toutes ces ruses de guerre légitimes ou illégitimes, que l'adroit Bibliothécaire se débarrasse de cette foule de grandes nations et de corps célèbres qui, depuis la civilisation du globe, ont eu la faiblesse de croire en Dieu ; mais pour se faire une idée encore plus juste de la prodigalité de sel attique dont il assaisonne son Dictionnaire, il faut consacrer encore quelques paragraphes à la nomenclature d'un certain nombre d'individus illustres, auxquels le patriarche des Athées a déféré les honneurs de son apothéose.

Je ne parle pas des Bosc, des Jovéa, des Syrbius et d'autres beaux génies de cette espèce, qui malheureusement n'ont de célébrité que dans la brochure : comme de pareils Athées ne sont au fond que des infiniment petits, je ne dois pas prendre la peine de monter pour eux mon microscope.

L'historien des Athées en veut singulière-

ment aux grands hommes du culte de Moïse, et il trouve très-plaisant, parce qu'ils faisaient partie du peuple de Dieu, de les supposer issus d'un peuple de Vanini et de Diagoras.

Le législateur des Hébreux, Salomon, le Sage par excellence, Job le plus éloquent peut-être des Orientaux, sont des Athées au gré du rédacteur du Dictionnaire. Il est vrai qu'il le dit tout seul; mais il assure que personne n'a lu la Bible comme lui, et il ajoute que cette Bible, entre les mains des hommes sans croyance, est une excellente mine à exploiter.

Sylvain s'abaisse quelquefois jusqu'à donner des raisons d'aussi étranges paradoxes, et il faut avouer qu'elles ne sont pas très-concluantes : par exemple, il veut que Jacob le patriarche ait été un Encelade, parce qu'il est dit dans la Génèse qu'il lutta toute une nuit contre Dieu : il fait de l'Apôtre

Saint-Jean

Saint-Jean un homme sans Dieu, parce qu'il y a ces mots dans son évangile, *Dieu est le Verbe*. Je ne crois pas qu'avec une pareille manière d'argumenter, Du Marsais eût fait sa Grammaire, ni le docteur Arnaud sa logique de Port-Royal.

Les Sages de l'antiquité ne trouvent pas plus grace devant le recruteur d'hommes sans Dieu que Moïse et les prophètes; Orphée, Numa, Socrate, Ciceron, Epictète, Confucius et Marc-Aurèle sont forcés malgré eux de grossir l'infernale phalange. En vain la terre entière retentit encore de leurs hymnes sublimes en faveur de l'Ordonnateur des mondes; il faut, qu'après tant de siècles, l'histoire désabusée rejette avec ignominie ces grands hommes hors de la Nature.

Mais ce qui serait le plus affreux des blasphêmes, si ce n'était pas en même tems le plus manifeste des ridicules, c'est que l'auguste fondateur du Culte populaire le

plus pur qui soit sorti de la main des hommes, Jésus-Christ lui-même, est un Athée aux yeux de Sylvain. Rien ne démontre mieux, ce que j'ai dit plus haut, que le libelle le plus insolent contre Dieu est une apologie déguisée de Dieu même, et que si on ne met pas son auteur à l'hôpital anglais de Bedlam, il faut le faire canoniser par Pie VII, comme un Père de l'Eglise.

D'après cet exposé, on ne doit pas être surpris que les noms modernes les plus célèbres, dans les annales des cultes, aient été grossir la légende des hommes sans Dieu, dans la brochure du Bibliothécaire; que Descartes y figure avec Bacon, Bossuet avec Racine, Locke et Newton avec Malebranche, et Pascal avec Fénelon : toutes ces gentillesses se justifient par le voile de l'allégorie. Suivant la Grammaire des Athées, le jour signifie la nuit et le néant la lumière : c'est une Langue convenue; il suffit de s'entendre.

Je le répète donc pour la dernière fois, le Dictionnaire des Athées, tout poursuivi qu'il est par l'indignation générale, pourrait peut-être n'avoir que son titre d'hétérodoxe. La plaisanterie, il est vrai, pour être de bon goût, devait se borner à quelques pages; mais si le livre est mauvais, il mourra sans bruit; ne réhaussons pas par des vengeances d'éclat l'existence des écrits dangereux ni celle des écrivains pervers; ne lisons que les livres destinés à rester, abandonnons à leur sort les mauvais plaisans, et ne persécutons personne.

DÉDICACE

DU CHAPITRE PRÉCÉDENT,

A SYLVAIN.

» Il n'est pas trop naturel de dédier le » chapitre d'un livre, quand le public vient » de le lire ; mais ici cette marche rétro- » grade ne blesse pas les convenances : je » m'adresse à l'écrivain qui a eu l'art de » faire reculer Dieu devant l'homme, et » c'est flatter son amour-propre que de » contrarier la Nature.

» Il est difficile, mon cher Sylvain, de » te reconnaître au nom de baptême que » tu t'es donné, en rejettant le tien ; ce » nom est tout-à-fait pastoral, et on ne

» s'attend guères à trouver un berger de
» Théocrite, quand on cherche l'Encelade
» qui se vante d'avoir détrôné Jupiter.

» Quoiqu'il en soit, je te remercie du
» mal que tu n'as pas fait, en écrivant
» trois fois des livres chargés d'hyéroglyphes
» Egyptiens, dont la doctrine secrète était
» de prêcher les mœurs, et la doctrine
» publique de ravir Dieu aux hommes.

» Ta première plaisanterie philosophique
» fut un *Almanach des honnêtes gens*,
» qui en engagea quelques uns, sous le régime
» royal, a te mettre dans les mains de
» quelques médecins sacrés, pour t'admi-
» nistrer l'Hellébore.

» Le second pamphlet anti-religieux, qui
» sortit de ta brillante imagination, est le
» *Catéchisme des hommes sans Dieu*, dont
» tu enrichis la République, vers l'époque
» de la proscription Fructidorienne ; on ne

» te permit pas d'être dans Paris le Patriar-
» che de la secte que tu fondais : les temples
» étaient alors occupés par les Pontifes
» des Théophilantropes.

» Enfin, le régime Consulaire s'est occupé
» à relever un peu l'édifice de la politique
» sur les bases de la morale, et tu es venu
» le contrarier avec ton *Dictionnaire*. qui,
» au premier coup-d'œil, fait de l'Univers
» une machine marchant sans ressorts, de
» la Nature un automate qui joue aux dés,
» et de la Morale un être de raison.

» Je viens de donner la clef de cet ingé-
» nieux ouvrage : je l'ai réintégré par là
» dans le monde social, et tu me dois
» quelque reconnaissance.

» Il faut, mon cher Sylvain, que cette
» clef soit imprimée à la tête de tous les
» exemplaires de ton livre, que tu vendras
» ou que tu ne vendras pas : elle attestera

» que tu sais travailler également pour le
» vulgaire et pour les adeptes, et que ta
» double Doctrine t'assure un double titre
» à la gloire.

» Par cette clef, tu rectifieras la plupart
» des jugemens, que l'envie de te montrer
» bizarre plutôt que logicien, t'a fait
» prononcer.

» Tu ne diras plus que le globe est
» peuplé d'Athées, quand, d'après les
» tables calculées d'histoire naturelle, ils
» sont dans la proportion d'un à cent mille;
» quand on les rencontre aussi rarement que
» des Albinos aux yeux de Perdrix, des
» Nains comme le Bebé du Roi Stanislas,
» et des Cyclopes à la façon de Polyphème.

» Tu as avancé que les Astronomes
» qui mesuraient le ciel ne le connaissaient
» pas, et c'est une grande erreur, sur-tout
» dans ta Doctrine publique : Halley,

» Roëmer, Cassini, Huygens, Bradley,
» Newton ne furent jamais des Athées;
» tu cites sans cesse Jerôme l'Aëronaute,
» qui se glorifie d'être un demi-Dieu, dans
» cette noble hiérarchie; mais, ou Jerôme
» croit en Dieu, et alors il s'est joué de ta
» crédulité, ou il n'y croit pas, et alors
» il n'est pas un grand Astronome.

» Je crois que cette clef pourrait se ré-
» duire à quelques lignes, et je vais épargner
» à ta patience le soin de les tracer.

» *Mes chers Concitoyens, mon Diction-*
» *naire est une folie à la façon de Rabelais;*
» *il n'a pas même l'autorité de Pantagruel,*
» *et quoique je ne sois plus jeune, il ne me*
» *survivra pas.*

» *Prenez l'inverse de mes paradoxes,*
» *ils deviendront des principes; marchez*
» *à l'antipode de la route que je vous*
» *trace, et vous trouverez la vérité.*

» *Toutes les fois que j'ai affirmé qu'un*
» *grand homme était Athée, j'ai, suivant*
» *l'expression des Quakers, dit la chose qui*
» *n'était pas : la même imposture m'a*
» *échappé, quand j'ai dit qu'un Athée*
» *pouvait être un grand homme.*

» *Toute ma théorie s'explique en appel-*
» *lant abjection ce que j'appelle honneur,*
» *et honneur ce que je nomme abjection;*
» *en donnant le titre de vertu à ce que je*
» *regarde comme faiblesse, et celui de*
» *faiblesse à ce que je désigne sous le nom*
» *de vertu.*

» Salut en Spinosa, mon cher homme
» sans Dieu : si jamais tu te reveilles du
» sommeil de mort où l'Athéisme t'a plongé,
» je te saluerai en Socrate et en Marc-
» Aurèle.

PETITE ANALYSE

D'UN DICTIONNAIRE D'HOMMES CÉLÈBRES

QUI CROYENT EN DIEU.

Le demi-Dieu de la Mythologie Sylvain, a fait, comme nous l'avons vu., un Dictionnaire d'environ sept cents hommes sans Dieu, avec lesquels, tout Pygmées qu'ils sont, il se flattait d'escalader le ciel, si des blasphêmes en périodes harmonieuses, accumulés comme les rochers des Titans, suffisaient pour l'atteindre.

Lorsqu'on m'annonça dans l'origine cette invasion de sept cents Athées, je soupçonnai quelque ruse de guerre, et je ne me trompais pas : en effet, ayant vu défiler, à l'appel, chaque soldat, je reconnus sans

peine une foule d'ennemis prisonniers et de guerriers de contrebande, auxquels l'adroit Général avait donné son honteux uniforme.

Les prisonniers seuls se trouvaient au nombre de plus de quatre cents : ils souriaient avec un noble orgueil et ne manœuvraient pas.

C'étaient parmi les gens de lettres, Epictète, Arnaud, Malebranche, Dom Calmet, Nicole, Quesnel, le grand Racine, Buffon, Lafontaine, La Bruyère et Franklin.

Parmi les philosophes, on comptait tout ce qui a paru de grand, et par conséquent de sagement pieux parmi les hommes.

On distinguait, dans l'antiquité, les noms vénérables de Socrate, de Cicéron et de Marc-Aurèle.

Et dans les âges modernes, Bacon, Clarke, Condillac, Descartes, Locke, Newton et

l'homme de génie, auquel nous devons les Provinciales.

Par une dérision qui excède le droit de l'épigramme, on voyait enrégimentés avec les hommes sans culte, les personnages qui se sont le plus prononcés pour le culte de leurs pères : le Patriarche Jacob, le Prophète Isaïe, l'Arabe Job, Huet l'Evêque d'Avranches, Bossuet et Fénelon.

Et ce qui ne présente aucun terme pour exprimer l'excès de la démence, la légion d'hommes sans Dieu était recrutée par les législateurs qui ont annoncé avec le plus de chaleur à la terre un Dieu, père des mondes, par Moïse, Numa, Confucius et ce Christ, dont, malgré la Convention Française, la Religion auguste a encore la monarchie de l'Europe.

Outre les prisonniers enrôlés par force, on voit dans la phalange de Sylvain une foule

de soldats sans aveu qui, par leur obscurité profonde, nuisent bien moins à la cause qu'ils attaquent, qu'à celle qu'ils défendent : c'est l'Empereur Chun, le Mogol Galudin, Messieurs Abou-Lola, Abou-Muslim, Ecebole, Farinata, Grapius, Gringore, Lablée, Rachtegal, et Zarabella : de si grands personnages peuvent tour-à-tour changer de parti sans, qu'on s'apperçoive du vide qu'ils laissent en passant sous d'autres drapeaux.

Mais ce qui achève de démontrer que les sept cents Athées du Dictionnaire ne sont presque tous que des guerriers de contrebande, c'est que l'auteur, pour grossir son catalogue, y a fait entrer une foule de noms qui n'ont pas le plus leger rapport avec sa horde de blasphémateurs, tels que *Dame Nature*, l'or, le scandale, le soleil, le lingam, le tonnerre, le Saint-Esprit et le Cap de Bonne Espérance.

Je crois, qu'à compter avec un scrupule

philosophique, les vrais Athées de la cohorte de Sylvain, il s'en trouve environ soixante, ce qui ne valait pas la peine, sans doute, de compiler un Dictionnaire.

Et moi aussi, j'ai eu quelque tems le dessein de mettre à contribution toute ma bibliothèque, pour faire un Dictionnaire des hommes célèbres qui ont cru en Dieu; mais après avoir travaillé quatorze heures par jour, pendant six mois, je me suis apperçu, à mon grand regret, que je n'étais encore qu'à la lettre A de ma nomenclature; j'ai reconnu que mon ouvrage renfermerait soixante mille articles et qu'il embrasserait autant de volumes infolio que l'ancienne Encyclopédie.

Ces considérations m'ont arrêté, j'ai abandonné une entreprise littéraire, qui ne pouvait être terminée que par mes arrières neveux; cependant, pour ne point rendre ma production actuelle incomplète, j'ai fait, à

proprement parler, l'analyse de l'analyse de mon Encyclopédie Religieuse; mes juges, à cet égard, n'ont besoin pour prononcer, entre Sylvain et moi, que d'un petit nombre de pages.

ABARIS. Son nom se trouve ici, comme celui d'un Sage, qui a fait intervenir un culte raisonnable pour civiliser des barbares, dont la raison ne semblait qu'un germe : cette marche est très philosophique, car c'est à la Religion à préparer les lois qu'elle sanctionnera un jour et non aux lois à fonder une Religion.

Abaris, le héros de la Scythie Hyperboréenne, était contemporain de Pythagore; le culte qu'il proposa à son pays, était celui d'Apollon, le symbole le plus pur de l'Ordonnateur des mondes, en qualité de Génie de la lumière, et il paraît que, pour opérer un peu plus de bien, il s'en déféra le Sacerdoce.

[illegible] naissant, chez un Peuple neuf, [illegible] toujours entouré de merveilles : ses disciples assuraient que la peste disparaissait à sa voix. Ils [illegible] avec enthousiasme d'une [illegible] dont il se servait comme d'un Aérostat pour [illegible] dans les airs des voyages de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

ABAILARD et HÉLOÏSE. — [illegible] [illegible] [illegible] victimes

times de l'amour, c'est le comble du délire, les êtres qui aiment tombent tous aux pieds d'un Être-Suprême, ils prennent dans le culte Religieux les images, avec lesquelles ils embéllissent le culte de l'amour; pour l'Athée froid et cadavéreux, il jouit et n'aime rien.

Abailard fût, par son génie et ses talens, le personnage le plus marquant du douzième siècle, il le fut même plus que Saint-Bernard, qui eut la faiblesse d'en être jaloux, qui lui créa des hérésies, qui l'en punit, mais qui du moins ne lui fit pas l'injure de lui ôter le Dieu, avec lequel il supportait sa longue infortune.

Héloïse, à 18 ans, sávait le latin, le grec et l'hébreu, elle entendait les mathématiques et disputait comme un docteur sur la théologie; ce n'est pas avec de pareilles connaissances qu'on abjure le Dieu qu'on a trouvé dans son cœur. Le cœur d'Héloïse était pur, et à ce titre, le Père de la Nature et son

amant le remplissaient tout entier, il était aussi incapable d'ingratitude religieuse que d'infidélité.

Quant il fut défendu à Héloïse et à Abailard de s'aimer, ils s'aimèrent toujours, mais le vide de leur sens tourna au profit de la Religion; ils se consacrèrent de concert, au ministère des autels, comme pour épurer encore plus le sentiment qui était le principe de leur vie; et leurs cendres confondues dans la chapelle du Paraclet, déposeront à jamais contre l'absurde calomnie qui en les faisant Athées, leur interdisait le droit d'aimer.

AGRIPPA, non l'ami d'Auguste qui gagnait des batailles, moins pour son pays, que pour son maître, mais l'auteur d'un livre assez original, pour le tems, sur la vanité des sciences, qui a été accusé d'ignorance par des hommes qui ne l'avaient pas lu, et flétri d'un soupçon d'Athéisme par ceux qui

avaient intérêt à ne pas l'entendre. L'écrivain dont il s'agit, naquit près de Cologne, en 1463 et réunit dans sa personne les titres un peu incompatibles de médecin, de philosophe et d'astrologue; il passa sa vie errante à dire du mal des moines et à mériter les anathêmes de l'Inquisition; sa philosophie occulte, contre laquelle on s'est tant prévenu, n'a pas d'autres base que la philosophie publique de Zénon et de Marc Auréle; à le croire tout émane de Dieu et tout y ramène: il est vrai qu'il déraisonne un peu, quand il applique sa doctrine occulte à l'intelligence humaine. Cette intelligence, dit-il, lorsqu'elle a un pareil appui, est une corde qui touchée à une extrémité frémit à l'autre; on entend alors, à-la-fois, sur la terre, au ciel et dans les intervalles qui les séparent.

ARCESILAS, un des philosophes grecs dont la doctrine a le moins dégénéré en sortant de l'école sublime de Socrate; il avait adopté l'ignorance feinte de ce grand homme,

quand il était aux prises avec les Sophistes, son doute raisonné et sa piquante ironie. Ce sage mourut en délire, il est vrai qu'il avait alors 75 ans; ses principaux dogmes étaient : Dieu est le premier mobile de tout ce qui a mouvement et vie dans la Nature; la morale, antérieure aux lois, a l'éternité du principe dont elle émane; l'homme arrivé à la fin de sa carrière, doit dire comme Socrate : *Je sais, que je ne sais rien.*

ARCHITAS, de Tarente, contemporain de Platon, qu'il initia dans les mystères du Pythagorisme. A en croire Diogène, Laërce et Vitruve, il passa pour un des grands géomètres de son siècle; la méchanique exerça aussi son génie, on lui attribue un automate auquel il avait donné le vol de la colombe; Tarente lui déféra sept fois sa première magistrature et n'eut jamais lieu de s'en repentir; ce ne sont pas de tels hommes qu'on rencontre dans les annales de l'Athéisme. Voici deux de ses

maximes qui ont échappé à la perte de ses ouvrages : Dieu est le principe de tout, comme il en est le moyen et le terme. — Il n'y a qu'un seul être sur le globe qui ait droit au bonheur, c'est l'homme de bien.

ARISTOTE. — C'est de ce grand homme que Montagne, son rival, disait, *il n'y a* (dans l'édifice des connaissances humaines) *aucune pierre qu'il n'ait remué*; tout était de son ressort, logique, grammaire, morale, politique, éloquence et histoire naturelle ; ses ouvrages sont la première et peut-être la meilleure des Encyclopédies.

Tout le monde sait que ce beau génie naquit à Stagyre, 384 ans avant notre ère vulgaire, qu'il fût l'élève de Platon et qu'Alexandre devint le sien ; tout le monde répète le mot du dernier avant que l'orgueil de ses victoires l'eût rendu ingrat : *Je dois à Philippe, mon père, de vivre, et à Aristote mon maître, de bien vivre* ; enfin, c'est dans la

mémoire de tout le monde qu'on trouve l'histoire des persécutions qu'il souffrit de la part d'Eurymedon, Grand-Prêtre de Cérès, persécutions qui l'obligèrent à s'exiler à Chalcis, pour épargner à ses contemporains un nouveau supplice de Socrate ; et ce n'est pas dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'on doit répéter ce qui surcharge les pages de tous les Dictionnaires.

Mais il m'importe infiniment de ne pas laisser planer le plus léger soupçon d'Athéisme, sur un des génies les plus excellens dont la raison humaine s'honore, et à cet effet je n'aurai besoin que de réduire à quelques lignes les idées premières de sa théologie.

De tout ce qui compose l'immense famille des êtres, il n'y en a qu'un qui existe par lui-même, c'est Dieu; le reste existe en vertu de la première cause.

La première cause ne peut agir au hasard, car le hasard n'est rien.

La première cause est immuable, elle est éternelle, elle est infinie, elle possède au degré le plus absolu, la toute-puissance.

Il n'y a point de vide parfait dans la Nature, il ne s'y trouve qu'un vide hypothétique, avec lequel le philosophe explique le mouvement.

La morale est indépendante de la philosophie, qui en fait un code, et de la loi qui l'interprète ; elle apprend à l'homme, sur le trône ou dans la poussière, qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu.

ARNAUD, l'ami de Racine, de Pascal et de Montausier ; Arnaud, une des lumières de Port-Royal et celui des Théologiens Français, qui fera le plus pardonner à la philosophie l'existence de la Sorbonne, est encore trop près de nous pour consolider son existence littéraire par la voie du Nécrologe ; j'observerai seulement que cet écri-

vain, aussi fécond que lumineux, dont il nous reste quarante cinq volumes inquarto, presque tous consacrés au triomphe de la Religion, a été accusé deux fois d'être Athée, sous prétexte qu'il a dit que le *mot d'Etre était commun à Dieu et à la Créature*; l'un de ces critiques judicieux est le Jésuite Hardouin, qui veut que Virgile n'aye pas fait son Enéïde, et l'autre est le berger Sylvain, qui se joue de tout et même de ses amis les Ahtées, dans son Dictionnaire.

AVICENNE, né à Bochara, et un des Apôtres de l'Islamisme, a un nom dans l'Europe à cause de la traduction de ses ouvrages; il était à-la-fois grand géomètre, grand astronome et grand défenseur de Dieu, ce qui ne s'exclut pas, quoiqu'en disent les Athées de la Révolution, qui mésurent le ciel sans être astronomes, et commentent Pappus et Archimède sans être géomètres. Cet Arabe fut aussi un philosophe pratique, car il aima mieux gémir deux ans dans le

sein d'un cachot, que d'assassiner un homme par l'ordre de son Souverain ; les ouvrages d'Avicenne, à quelques paradoxes près, renferment une théologie, pnre sur les deux grands axiômes de l'existence de Dieu et de notre immortalité.

BACON.—Ce fameux Chancelier de l'Angleterre, le père de la physique expérimentale, qui agrandit l'intelligence de l'homme et devina l'Encyclopédie, a été créé de nos jours athée, de la promotion de Sylvain ; cependant De Leyre qu'on a cru Athée aussi et qui pouvait l'être, parce qu'il avait l'esprit faux et l'ame froide, De Leyre, dis-je, dans son *analyse de Bacon*, a beau tourmenter les textes isolés de ce grand homme, il ne résulte de ses recherches microscopiques aucune trace d'irréligion.

Sylvain, plus pénétrant sans doute, a trouvé un Athéisme bien prononcé dans ce passage : « *Il y a eu des Athées, hommes de bien, qui*

» *n'ont point troublé les Empires* » ; et je le pense comme Bacon : l'Athéisme obscur reste dans le néant qui le fit naître ; il n'y a de dangereux que l'Athéisme des livres et celui de gouvernement ; mais ce texte ne prouve rien sinon que le Chancelier d'Angleterre vivait avec des hommes sans Dieu, et que son ame ouverte à la tolérance, ne les persécutait pas.

Pendant que Sylvain calomniait en deux lignes, la Religion d'un des beaux génies dont l'Angleterre s'honore, Emery publiait en deux volumes, le *Christianisme de Bacon* ; ce Christianisme-là n'a trouvé aucun incrédule, et la satyre, en deux lignes, n'a point fait tomber l'apologie en deux volumes.

N'oublions pas que Bacon, comme tous les hommes qui se sont montrés supérieurs à leur siècle, eût singulièrement à se plaindre de ses concitoyens ; aussi parvenu

aux limites de la vie, et ne pouvant plus être taxé d'orgueil, il osa mettre dans son testament : *Je lègue aux Nations Etrangères, mon nom et ma mémoire, car l'Angleterre où je suis né, ne me connaît pas.*

. . . .

BARONIUS — Ce savant Cardinal, l'honneur de l'Italie au commencement du dix-septième siècle, et qui fut sur le point d'être Pape au Conclave où Léon XI, fut élu, a été accusé, comme Bacon, d'Athéisme, pour avoir écrit que les âges les plus éclairés avaient été ceux où il y avait eu le moins de foi. . . . .

. . . .

On peut, si on en a le courage, lire les *annales Eclésiastiques*, de ce théologien célèbre, qui forment vingt-huit volumes in-folio dans l'édition de Lucques, de 1733, on y trouvera quelques hérésies sur le goût, beaucoup de fables copiées d'après les Martyrologes, mais absolument rien qui se ressente de la licence des opinions anti-phi-

[illegible]

[illegible] livres
[illegible]
[illegible], par la
[illegible]

[illegible]
[illegible], et à
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] et
[illegible] rapport de
[illegible] vivant,
[illegible],

la plus belle de ses découvertes, avec ces mots : *Eâdem mutatâ resurgo*, allusion heureuse au dogme éternel de l'immortalité.

BOECE, né en 425, devenu Consul de Rome et Ministre d'État sous le Roi Théodoric, prêcha la tolérance aux hommes et n'en obtint point de son Souverain, qui lui fit trancher la tête avant qu'il eût atteint cinquante ans. Tout le monde connaît son beau traité *de la Consolation de la Philosophie*, qu'il composa dans les horreurs d'une prison ; c'est là qu'il parle de la Providence avec chaleur, quoique à l'approche d'un supplice qu'il ne méritait pas, il eût eu, je ne dis pas une raison, mais un prétexte pour le blaphémer ; cet homme, à cet égard, si supérieur au second Brutus, voulut, dans un autre de ses ouvrages, concilier la divinité du Christ avec celle d'Aristote, et il perdit également son procès au Tribunal de la Foi et à celui de la Raison.

BOERHAAVE. — Ce beau génie, né à Leyde, en 1668, fut le plus grand admirateur de cet Hipocrate dont l'Europe disait qu'il était le rival; ses institutions en médecine firent une telle fortune, qu'il en parut en Orient une traduction Arabe, composée par le Grand-Muphti de Constantinople; on a rendu aussi une justice éclatante à ses travaux sur la chymie, qu'il eût l'art de dégager de la langue ténébreuse dont on l'avait enveloppée, pour la ramener à son essence, c'est-à-dire, à la physique de l'analyse. Il était difficile que ce grand observateur de la Nature fut un Athée; aussi, l'historien de l'Académie, tout esprit-fort qu'il était, a-t-il rendu hommage à sa piété tolérante et éclairée; il ne prononçait jamais, dit-il, le nom de Dieu, sans se découvrir la tête; c'est un genre d'hommage qu'il partage avec deux savants illustres, avec Clarke et Newton.

BOSSUET. — Il ne faut parler ici

de ce Père de l'Eglise Française, qui éleva les enfans de nos Rois comme s'ils étaient nés loin des marches du trône, qui apprit à l'histoire à suivre le vol de l'aigle, et dont le nom serait si pur sans son intolérance pour Fénelon, que pour le justifier d'un soupçon dont Voltaire a flétri sa mémoire; *on a prétendu*, dit l'historien du siècle de Louis XIV, *que ce grand homme avait des sentimens philosophiques assez différens de sa Religion.*

Il est d'abord infiniment odieux d'opposer, des *oui-dire* calomniateurs à une vie entière, soit publique, soit littéraire, passée sans reproche, et de saisir d'une main criminelle quelques minutes de débauche d'esprit, afin de faire apostasier, pour ainsi dire, soixante dix-sept ans de Religion et de probité.

Au reste, ces soupçons mêmes n'ont rien de fondé; on a fait des recherches

depuis un demi-siècle, dans la famille de Bossuet, ainsi que parmi ses amis, et jamais l'épanchement le plus intime n'a pu flétrir la vie secrète de ce grand homme; l'illustre Prélat était né avec un caractère franc et impétueux que rien ne pouvait plier; il lui était impossible d'avoir une doctrine publique et une doctrine secrète, de ménager à-la-fois la vérité et les hommes; s'il avait été philosophe, dans l'acception scandaleuse de Voltaire, il l'aurait dit à Fénelon qui aurait voulu l'éclairer, au ministre Jurieu qui l'aurait comparé à l'Antéchrist, et à Louis XIV qui l'aurait fait mettre à la Bastille.

BUFFON. Les Athées, peu fiers de cette foule d'hommes obscurs ou pervers qui salissent, de leurs noms, les pages de leur Dictionnaire, ont tenté quelquefois de s'associer des morts illustres qui ne pouvaient plus se défendre; le Pline de la France est de ce nombre, on lui attribua, dix ans

après sa mort, d'avoir dit, dans l'ivresse d'un festin, *qu'il fallait une Religion au Peuple et que, d'après ce principe, tantôt il appellait Créateur ce que la raison nomme Nature, tantôt, après avoir dit la vérité devant les philosophes, il la retractait devant la Sorbonne*.

Sans s'amuser à infirmer ou a affirmer une pareille anecdote, il est certain que la vie bien connue de Buffon, la repousse; tout le monde sait qu'il avait une antipathie très-prononcée contre tout ce qui tenait à l'Encyclopédie; il ne pardonnait point à Diderot d'avoir fait entendre, qu'il n'y avait que quelques pages de choix qui prouvassent le génie de l'*Histoire Naturelle*, à Dalembert, de mettre en pièces sa statue de marbre, et à Voltaire, de se jouer de ce qu'il avait dit sur les coquilles; cette antipathie était telle, que s'il avait eu le malheur d'être sans principes, l'irréligion de ses ennemis lui aurait créé une Religion.
×

Aussi, quand à la chûte des dernières colonnes de l'Encyclopédie, un astronome vint féliciter Buffon d'être le patriarche des amis de la raison; *je n'aspire point*, dit-il, *à tant d'opprobre*, et de ce moment il vint moins que jamais à ses académies.

Soyons justes, Buffon ne croyait pas à la Sorbonne, qui l'empêchait d'organiser ses Mondes, aux Mystères d'un culte qui avait pu servir de prétexte à une Saint-Barthélemy, mais il croyait au Père de cette Nature qu'il avait plus d'une fois surprise dans le secret de ses opérations, et que sur-tout il avait si bien coloriée; l'immortalité entrait aussi dans son symbole de créance; et comment ne l'aurait-il pas admise, puisqu'il la voyait s'approcher de son vivant, puisque son auréole commençait à ombrager sa tête riche de tous les siècles amoncelés sur les bustes vénérables de Pline l'ancien, et de l'auteur de l'Iliade?

CALMET (Dom). — Vertueux quoique pesant abbé de Senones : historien de la Bible et des Vampires, toi qui, érudit par goût et religieux par besoin, composais vingt infolio pour récréer ton esprit, et refusais des Évêchés pour vaquer à la prière : quelle serait ton indignation si, soulevant la pierre agreste de ta tombe, tu renaissais à la vie pour voir ton nom vénérable inscrit avec des Athées, dans un Dictionnaire dont le nom seul est une flétrissure ! Mais non, tu pardonnerais à son auteur ; la calomnie peut salir tes écrits de son souffle impur, mais elle ne peut te ravir le Dieu que tu servis quatre-vingts ans et dans le sein de qui tu reposes.

CASSINI (Dominique), né dans le Comté de Nice, en 1625, est connu de tous les hommes, qui ont fait quelque conquête dans le ciel astronomique, par sa fameuse Méridienne de Sainte Pétrone, par ses Tables du Soleil et ses travaux

immortels sur les Comètes, ainsi que sur les Satellites de Jupiter.

Louis XIV, comme protecteur de toutes les Renommées de l'Europe, le revendiqua sur Bologne et sur les Papes; il vint à Paris jouir de toute sa gloire et y mourut à quatre-vingt-sept ans, sans douleur, sans maladie, et sans s'appercevoir qu'il cessait de vivre, sinon par la douleur d'une famille chère qui lui fermait les yeux.

« Un grand fonds de Religion, dit Fon» tenelle, et, ce qui est encore plus, la pra» tique de la Religion, aidaient beaucoup » à la sérénité perpétuelle de ce grand » homme; les cieux n'en avaient jamais » plus parlé à personne qu'à lui et n'avaient » jamais mieux persuadé.

CICÉRON. — Ce n'était pas au vainqueur éloquent de Catilina, à l'auteur du sublime Traité des Devoirs, au Père de la Patrie,

lorsque les Romains avaient encore une Patrie, à se voir assimilé aux Athées qu'il avait toute sa vie combattus ; mais la Révolution française a changé les essences des êtres, elle a rendu possible ce qui dans l'ordre naturel des choses était impossible : elle aurait, si elle l'avait voulu, aboli le systême de Copernic, et fait tourner le soleil autour du globe, destiné par Mirabeau, Marat et Danton, à faire déraisonner l'Univers !

Il est certain que Cicéron a dit dans ses Tusculaines : *si l'on ne peut comprendre que ce qui tombe sous les sens, on ne se formera nulle idée de Dieu ;* mais il est évident qu'il ne s'agit ici que d'opposer la doctrine populaire à la doctrine des philosophes : le Dieu qui est en contact avec nos sens, le Dieu-Homme n'existe pas ; mais le Dieu des Sages, l'Ordonnateur des des Mondes existe essentiellement par lui-même, quoique nos sens ne nous en don-

nent aucune idée : il se manifeste à la raison, juge bien plus pur que nos organes : on ne le voit pas par ses yeux, mais on le découvre à la grandeur et à la magnifique variété de ses ouvrages.

Il est bien étrange que de beaux esprits du siècle dernier ayent cru l'auteur du livre des Devoirs, digne d'être Chrétien, et qu'à l'avènement de celui-ci, on en ait fait un Athée : il est bien certain qu'il n'est ni l'un ni l'autre : il faut un milieu en tout, et ne déraisonner ni dans l'éloge, ni dans la satyre.

CLARKE. — Ce Théiste célèbre, naquit à Norwich, en 1675, et ne poussa guères sa carrière au-delà d'un demi-siècle. Lorsque la Reine Anne, sur la voix publique, voulu le faire Archevêque de Cantorbery, l'Évêque de Londres, ennemi d'un choix sur lequel on ne l'avait pas consulté, *Clarke*, dit-il, *est le plus honnête homme*, *ainsi*

que le plus savant de l'Angleterre ; il ne lui manque que d'être Chrétien ; et par cet éloge perfide de courtisan, il éloigna à jamais des places l'homme simple et modeste, dont il osait se croire le rival.

Je n'examine point ici si Clarke était Chrétien, quoique son Christianisme perce presqu'à chaque page des quatre volumes in-folio, qui forment le recueil de ses ouvrages ; mais assurément il croyait à Dieu, à la Providence et à l'immortalité : c'est pour consacrer ces dogmes, qui sont la base essentielle de toutes les Révélations, qu'il composa ses seize fameux Sermons, prêchés à Londres, dans la Cathédrale de Saint-Paul, d'après la fondation du prix de Robert-Boyle, Sermons traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, et qui constituent son meilleur ouvrage.

Voltaire, qui a passé la moitié de sa vie à dire qu'il n'était pas Chrétien, rendit

justice, en 1726, au Théisme de Clarke : il écrivit que cet homme de bien ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se recueillir avec une religieuse dignité, usage que nous avons vu dans Boerhaave, et que nous rencontrerons encore dans Newton.

CONDILLAC, l'instituteur du duc de Parme, l'auteur d'une excellente histoire, à l'usage de l'homme d'état, connue sous le nom de *Cours d'Etude*, qui refit Locke, et donna des ailes d'aigle à la rampante analyse, a été accusé d'Athéisme, parce qu'il a dit que Dieu était l'horloger de la grande montre de l'Univers : l'Univers est peut-être curieux d'apprendre de qui est cette objection effrayante : on la dit du docteur Lablée, dont j'ai vainement cherché le nom, dans le Nécrologe des savans et des gens de goût, ce qui m'interdit la gloire de le réfuter.

CONG-FUT-SÉE, connu, en Europe,

sous le nom de Confucius, naquit à la Chine, quatre siècles et demi avant l'Ère vulgaire : il fut le Socrate de ce premier Empire du globe, et plus heureux, que le philosophe d'Athènes, il ne but point la cigüe. Cé sage croyait que le *Tien*, ou l'Ordonnateur des mondes avait tout fait et tout vivifié : il s'attacha particulièrement à propager la morale parmi ses concitoyens, et il y réussit. La Chine, à cet égard, est encore un Empire patriarchal, et après un laps de vingt-deux siècles, elle semble sortie récemment des mains de la Nature.

Parmi les ouvrages de Cong-Fut-Sée, j'estime sur-tout le *Chum-Yum*, ou l'art de rétrécir le cercle de ses besoins : c'est un des meilleurs traités de morale religieuse: il apprend, comme les *Pensées* de Marc-Aurèle, à vivre en paix avec Dieu, avec soi-même et avec les hommes.

Voici deux de ses maximes, qu'on ne

mais j'aime à avoir ce tort-là, et je suis loin de chercher à m'en justifier.

Diderot était certainement un Athée de la première force, ou, si l'on veut, d'une audacieuse faiblesse : mais je suppose que dans quelques siècles on perde le recueil volumineux de ses ouvrages, à l'exception de sa petite brochure des *Pensées Phiosophiques* : un sage de ces tems-là ne serait-il pas fondé, en jettant les yeux sur les deux maximes suivantes, de faire, de leur auteur, un disciple de Socrate ou de Marc-Aurèle ?

« Si la dangereuse hypothèse de l'A-
» théisme chancelle de nos jours, c'est à
» la physique expérimentale que l'honneur
» en est dû : ce n'est que dans les ouvrages
» de Newton, de Muschembrock, de
» Nieuwentit et d'Harsoëcker, qu'on a
» trouvé des preuves satisfaisantes de l'exis-
» tence d'un être souverainement intel-
» ligent : grace aux travaux de ces grands

» hommes, le Monde n'est plus un Dieu, » c'est une machine qui a ses roues, ses » cordes, ses poulies, ses ressorts et ses » poids. — *Pens. Philos.* XVIII.

» La Divinité n'est-elle pas aussi claire- » ment empreinte dans l'œil d'un Ciron, » que la faculté de penser dans les ou- » vrages du grand Newton? Quoi! le » monde formé, prouve moins une intel- » ligence que le monde expliqué!.... C'est » sur ce raisonnement simple, que j'admets » l'existence d'un Dieu, et non sur un » tissu d'idées sèches et métaphysiques, » moins propres à dévoiler la vérité qu'à » lui donner l'air du mensonge. *Ibid.* » XX. »

Et quand un métaphisicien, sur ces deux textes bien précis, aurait lavé la mémoire de Diderot du soupçon odieux d'Athéisme, il viendrait peut-être un docteur de Sorbonne, qui, sur le texte suivant de la

[illegible]

[illegible] Carthage [illegible] des [illegible]

[illegible] dans [illegible] même et la [illegible] sans [illegible]

[illegible] moins à [illegible]

[illegible] le plus grand [illegible] puisque [illegible] moins paré [illegible]

Descartes, né quatre ans avant la fin du dix-septième siècle, était fait, par son génie, pour opérer une Révolution dans l'esprit humain; il devina, au collège, sa fameuse analyse; dans l'âge mûr, il rencontra la méthode des indéterminées, l'opération sur la trisection de l'angle, et une grande partie de la théorie des courbes: il termina ses grandes découvertes en mathématiques, par l'application si heureuse de l'Algèbre à la Géométrie: il était difficile de prendre un vol plus élevé, lorsque la philosophie française ne venait que de secouer les langes de son berceau: sans quelques beaux génies qu'il eût la gloire de créer, il aurait peut-être ouvert et fermé la carrière.

Les écrits de ce grand homme, et malgré la profondeur du génie qui y règne, ils sont nombreux, embrassent le système presqu'entier des connaissances humaines; il a tenté de parcourir toute la chaîne,

depuis les élémens d'une matière inerte, jusqu'à Dieu qui tient dans sa main le premier anneau.

Il joignait à cette ardeur de tout savoir, qu'il enviait à Pline l'ancien et à Aristote, un grand caractère moral que ces beaux esprits n'avaient pas : faible de tempérament, et ne pouvant espérer de vivre assez longtems pour pressentir sa gloire, il travailla les vingt dernières années de sa vie à ne pas craindre la mort; quand la reine de Suède fit ses premières tentatives pour le dérober à la France : « Je mets, dit-il, » ma liberté à un si haut prix, que tous » les trônes de l'Europe ne pourraient l'a- » cheter. »

Ses mœurs étaient aussi simples que ses conceptions étaient grandes : il partageait ses loisirs entre le jeu de dez de sa fille Francine, et les Cubes élémentaires qui lui servaient à organiser les mondes : il arrosait

arrosait les fleurs de son jardin après avoir calculé l'orbite de Jupiter.

Descartes épuisa son génie à rassembler les preuves de l'existence d'un Être-Suprême, et un théologien de Hollande, du nom de Voët, en fit un Athée. Le jésuite Hardouin, le même qui ôtait l'Eneïde à Virgile, pour la donner à un moine, profita aussi du mot audacieux, mais non impie, de ce grand homme : *donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde*, pour lui prêter l'incrédulité absolue et la déraison systématique de Diagoras.

De nos jours, les Athées, les Idéologues, les beaux esprits Révolutionnaires commençaient à circonvenir le mausolée de Descartes, et à couvrir de fange la base de sa statue, lorsqu'un homme d'un grand talent et d'un courage supérieur encore, est venu : c'est l'auteur des PRINCIPES

NATURELS; il a défendu, avec le plus grand succès, le génie opprimé, et en s'associant à la gloire du patriarche de notre philosophie, il méritera un jour de partager son apothéose.

EMPEDOCLE, né à Agrigente, qui fleurissait dans la soixante-quatrième Olympiade, détermina ses concitoyens à l'égalité civile, ce qui pouvait n'être pas une chimère dans une ville peu populeuse, où la Société Politique ne semblait former qu'une seule famille : c'est ainsi qu'ayant pu se faire roi, il aima mieux rester homme.

Ses lumières en physique, dans un tems où ses contemporains étaient encore un peu barbares, le firent regarder comme un demi-Dieu, et cette opinion insensée s'accrédita encore plus, quand, jouissant d'un tempérament robuste et la tête encore pleine d'idées vigoureuses, on le vit disparaître d'une patrie dont il faisait l'orne-

ment. La philosophie expliqua bientôt cette apothéose prématurée, quand on sut que le Sage, ayant voulu étudier de près une éruption du Volcan de l'Etna, avait péri dans les flammes de son cratère.

Empedocle croyait en Dieu, comme tous les Sages dans les siècles éclairés, et l'universalité des hommes dans les siècles qui ne le sont pas : suivant lui, cet Être-principe est présent à tous les élémens qui constituent l'Univers; l'homme qui est le chef d'œuvre de sa création a deux ames : l'une immortelle, qui émane de l'Être-Suprême et retourne dans son sein, et l'autre sensitive et composée d'élémens qui se séparent, quand la mort vient le frapper.

ÉPICTÈTE, d'Hyérapolis en Phrygie, fut, comme l'on sait, esclave d'Epaphrodite, un des Affranchis de Néron; il renfermait dans un corps petit et contrefait une ame forte : Domitien chassa de Rome ce Sage,

et Marc-Aurèle l'accueillit, ce qui était pour lui également honorable. Philosophe pratique, dans toute l'étendue du terme, il ne voulut jamais ni s'enrichir ni s'élever; il comparait la fortune à une femme bien née qui se prostitue à des esclaves.

Le *Manuel* d'Epictète, fondé sur les deux dogmes de l'existence d'un Être-Suprême et de notre immortalité, est, après l'Évangile, les *Devoirs* de Ciceron et les *Pensées* de Marc-Aurèle, un des plus beaux livres de morale qui soit sorti de la main des hommes; il faisait les délices de deux Pères de l'Eglise, Augustin d'Hypone et Charles Borromée. On assure même qu'un Fondateur d'Ordre le fit servir de règle à un antique monastère; cet Ordre-là, même dans une Révolution de Démagogues, méritait de n'être pas supprimé.

FÉNELON. — Il ne faut point s'étendre ici sur ce grand homme par excellence:

malheur à celui dont le cœur ne palpite pas, lorsque son nom parvient à son oreille !

Instituteur des petits-fils de Louis XIV, il fit un héros du duc de Bourgogne, qui, s'il avait vécu, aurait réuni sur le trône la clémence d'Henri IV, la piété de Saint-Louis et le génie de Charlemagne.

Son *Télemaque*, que, malgré les amours d'Eucharis, un ministre des autels a pu écrire, nous tient lieu de l'Odyssée d'Homère : je ne crois pas que le genre de notre langue comporte la création mâle et vigoureuse d'une Iliade.

Fénelon se montra grand jusques dans sa lutte avec Bossuet, qui le vainquit ; car, condamné par le Saint-Siége, il fit un mandement contre lui-même, espèce d'amende honorable sans ignominie, que l'auteur de *l'Histoire Universelle*, censuré par le Pape, n'aurait jamais imaginé.

Ses œuvres philosophiques renferment une belle démonstration de l'existence de Dieu par les merveilles de la Nature ; mais il n'avait pas besoin de faire un traité exprès sur ce sujet : toutes les pages de ses œuvres respirent, pour ainsi dire, l'Être-Suprême, le jettent dans l'âme de l'être sensible et le font aimer.

J'aime l'épitaphe que d'Alembert a faite pour Fénelon : c'était le plus froid des hommes ; mais, dans cette occasion, le marbre de son âme a été vivifié : « Sous cette » tombe repose Fénelon. Passant, n'efface » pas cette épitaphe par tes larmes, afin » que d'autres la lisent et pleurent aussi.

HÉRACLITE, d'Ephèse, eut le bonheur d'être disciple de Xénophane et un des instituteurs de Platon, ce qui était tenir au dogme de l'existence d'un Être-Suprême par deux anneaux.

Sa patrie lui confia sa première magistrature ; mais il abdiqua bientôt ; parce que les hommes de son tems ne méritaient pas d'être gouvernés par un Sage. Darius, le Roi des Rois, voulut l'avoir à sa cour, et il aima mieux, pauvre, mais fier, vivre de légumes et habiter le creux d'un rocher, que de disputer de faste, ainsi que d'adulations avec de vils Satrapes.

Héraclite passa une partie de sa vie à pleurer sur les erreurs humaines, que Démocrite avait tenté de réformer en se jouant. Cette lugubre misantropie abrégea ses jours, et il mourut à peine âgé de soixante ans. Démocrite, misantrope plus gai, avait poussé sa carrière jusqu'à l'âge où nous avons vu mourir Fontenelle.

Héraclite se représentait le Dieu toujours créateur, toujours vivant, sous la forme du feu élémentaire. Cette image est la plus pure de toutes celles que la raison humaine

puisse admettre, du moment qu'elle ne se flatte d'atteindre à l'idée de l'Ordonnateur des Mondes qu'avec le secours des images.

HUET. Ce célèbre Evêque d'Avranches, a écrit sur tous les objets qui entrent dans le grand système des connaissances humaines : mathématiques, astronomie, philosophie, morale, belles-lettres, érudition de langues, il a travaillé sur tout; mais n'ayant pas le génie de Leibnitz, il a tout effleuré.

Quelques Sceptiques l'ont enrôlé sous leurs drapeaux, parce qu'il a dit dans ses *Quaestiones Aletanae*, que quoique, d'après la raison, il n'y ait point de connaissance plus certaine que celle de Dieu, cependant la certitude qui en résulte n'est pas d'un ordre absolu. Mais la masse entière de ses ouvrages, fondés sur la plus orthodoxe des Théologies, dépose contre les soupçons du Scepticisme : Huet, appellé

par Bossuet pour élever l'héritier présomptif du trône de Louis XIV, avait la Religion de cet illustre Prélat, sans avoir son génie; il faut le juger par ce choix, par la moralité de sa vie entière, et non par une phrase isolée, que l'esprit de parti empoisonne aussi aisément que le bon esprit la justifie.

La *Démonstration évangélique* de l'Evêque d'Avranches, chargée de l'érudition de tous les siècles, n'est point un ouvrage à dédaigner, quoiqu'on ait fait entendre, dans le tems, qu'il n'y avait de *démontré* dans ce volume *in-folio* que la patience de l'auteur et sa grande lecture.

Il faut peu s'arrêter sur sa *Faiblesse de l'entendement humain*, si faible en effet auprès de l'*Essai sur l'entendement* de Locke; sur sa *Situation du Paradis terrestre à la jonction du Tigre et de l'Euphrate*, qui prouve sa foi plus que sa géographie;

mais il faut affirmer que son *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens* est un des bons ouvrages qui aient honoré le siècle de Louis XIV.

Huet est mort à 91 ans, aussi satisfait de tomber dans le sein de son Dieu, qu'un fils abandonné à sa naissance de retrouver son père.

JESUS-CHRIST.— « L'Orient gémissait
» sous la double tyrannie de ses Despotes
» et de ses Prêtres, lorsqu'il parut dans
» son sein un homme extraordinaire, né
» pour nous consoler de nos malheurs,
» ou pour les faire disparaître.

» Ce Sage cachait sous l'extérieur le
» plus simple une ame sublime : on vivait
» avec lui comme avec un homme ordi-
» naire, et avant la révolution qu'il opéra
» sur le Globe, il fallait quelque génie
» pour pressentir en lui le grand homme.

» Toute sa loi se bornait à deux dogmes :
» *Aime ton Dieu plus que toi —, aime les*
» *hommes comme toi-même* ; si ce symbole
» n'avait pas été allongé, les deux mondes
» ne gémiraient pas sur la cendre de vingt
» millions d'hommes égorgés par le glaive
« de la Religion. . . . .

» On lui a attribué une foule de pro-
» diges : il en est qu'il a opérés avec la
» physique ; les autres ne semblent que
» de pieuses allégories.

» Il a souffert qu'on l'appellât *Fils de*
» *Dieu* ; mais c'est dans le sens que notre
» ame émane du Père de la Nature, et que
» nous n'existons tous que par ses bienfaits.

» Devenu odieux au fanatisme par le
» spectacle de sa vertu, il termina sa
» carrière par le supplice des esclaves. Sa
» mort fut plus héroïque que celle de
» Socrate, à cause de l'opprobre qui

» l'accompagna ; elle fut aussi plus doulou-
» reuse que celle de Régulus, sans être
» moins utile au genre humain.

» Esclaves de l'Asie, Citoyens de l'Eu-
» rope, Nègres, Albinos, Nains du Cercle
» Polaire, Géants des Terres Magellaniques,
» vous tous habitans de ce Globe, puis-
» siez-vous être un jour réunis sous la
» loi de ce grand homme ! mais n'écoutez
» que lui, et non ses interprètes : sou-
» venez-vous que les ennemis les plus
» dangereux de sa doctrine ont été ses
» enthousiastes ; et que si les philosophes
» de toutes les Nations ont tonné contre
» son Evangile, c'est qu'ils ont cru sur
» la foi de quelques Prêtres, qu'il était
» destiné à renverser la Nature.

Savez-vous d'où est tiré un pareil passage ? de la pag. 326 du tom. VI de la *Philosophie de la Nature*. Ainsi j'avais, il y a trente ans, les principes dont aujour-

d'hui je fais gloire : ainsi j'ai le droit de rendre le Christianisme aux hommes d'état qui semblent l'avoir abjuré, et d'écrire ce Dictionnaire.

JUSTE-LIPSE, tenait, au commencement du dix-septième siècle, le scèptre de l'érudition en Europe, avec Casaubon et Scaliger, et tous trois étaient Religieux ; il n'est point indifférent d'observer qu'on va à l'Être-Suprême par l'étude des livres, aussi bien que par l'étude des hommes.

Il faut distinguer Juste-Lipse dans ce Triumvirat, à cause de l'aspérité qu'il mit dans ses idées sur le culte religieux : cet homme qui, soit en qualité d'homme de lettres, soit en qualité de restaurateur de la philosophie Stoïcienne, ne devait propager le Théisme qu'avec la langue du sentiment, se permit, dans la bonne cause, l'intolérance de l'Athéisme. Il écrivit dans son traité de la *politique*, non-seulement qu'il

ne fallait à l'homme social qu'une Religion, mais encore que les Gouvernemens pouvaient massacrer et brûler les réfractaires, sous prétexte que le retranchement de quelques membres cangrénés ne faisait que donner une nouvelle vigueur au corps politique. Il y a un peu loin de cette théorie à celle de Zénon dont ce savant se disait l'apôtre, et encore plus à celle du Christ qu'il donnait pour modèle; mais que lui importaient les contradictions, pourvu qu'il eut la liberté de tout écrire? Juste-Lipse nous a laissé six volumes *in-folio*, dont la partie politique ne vaut pas dix pages choisies de l'Esprit des Lois, et la partie religieuse vingt lignes de Fénelon ou trois pensées de Marc-Aurèle.

LEIBNITZ.— Ce grand homme qui peut avoir de commun avec Juste-Lipse d'avoir traité de tout, mais non d'avoir tout effleuré, s'honora, non-seulement d'avoir une Religion, mais encore de l'avoir tolé-

rante. Il écrivit même, à ce sujet, contre notre Pelisson, qui, égaré par une coupable reconnaissance, s'était permis de justifier les édits fanatiques de Louvois et les Dragonnades de Louis XIV.

Le nom de Leibnitz est ici d'un grand poids, soit en Religion, soit en tolérance, parce qu'il fut un des hommes les plus étonnans du beau siècle que nous venons de perdre : siècle qu'avec nos idées de faire de l'entendement humain une table rase, notre Doctrine du Nivellement, nos Codes républicains, et nos Dictionnaires d'Athéisme, nous aurons bien de la peine à remplacer.

Leibnitz fut un grand Géomètre, puisqu'il rencontra Newton dans la route de l'Infini, et qu'il y entra même avant l'auteur de la Gravitation, s'il faut en croire son génie audacieux et le suffrage des savans de l'Allemagne.

x

Leibnitz déploya le plus grand talent en Diplomatie, quoiqu'il n'eût été nommé plénipotentiaire dans aucun Congrès ; il se montra supérieur à ses contemporains en histoire, quoiqu'il ne fut ni Plutarque ni Tacite.

Eh bien, ce Leibnitz a été un des plus grands apôtres de l'existence de Dieu, que la philosophie ait produits, depuis la renaissance des lumières en Europe.

Dieu est, selon lui, la source de toutes les existences : sans lui, il n'y a rien de réel dans ce qui frappe nos organes, il n'y a rien de possible dans le néant.

Ce Dieu est la raison suffisante de tout ce qui se découvre dans le grand théâtre de la Nature : il est le premier et le dernier terme de la série des Êtres.

Ce Dieu souverainement sage, mais non d'après les idées petites et abjectes de l'entendement

dement humain, a fait, avec la plus grande économie possible de moyens, tout ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers.

Cette théorie, de la raison la plus profonde, se conciliait chez lui avec un respect très-prononcé pour tous les cultes qui n'étaient pas immoraux, pour toutes les opinions philosophiques qui ne se montraient pas intolérantes. Consulté par Pierre-le-Grand sur la civilisation des Russes, il nè lui proposa point de leur ôter la Religion Grecque. Il plaça dans le ciel, a côté des Basile et des Athanase, ce même Bayle qu'il combattit avec quelque énergie dans sa *Théodicée*.

Leibnitz mourut en 1716, sans s'appercevoir que sa tête partageait les ruines de son corps : quelques minutes avant de cesser d'être, il demanda une plume et du papier, écrivit une maxime religieuse ; mais ne put la lire et il expira.

L'HOPITAL.— Ce Chancelier de France, l'ornement du seizième siècle, fit aimer la Religion de ses Pères au milieu des guerres civiles du Protestantisme, où vainqueurs et vaincus, tous conspiraient à la faire haïr. Il donna le fameux Edit de *Romorantin*, pour empêcher l'inquisition d'ensanglanter nos ruines et de s'asseoir sur nos cadavres : il eut l'honneur d'être disgracié par Catherine de Médicis, et se vit sur le point d'être victime de cette Saint-Barthélemi, qui n'aurait jamais eu lieu, s'il avait gardé dans le Ministère une place qui était due à son génie et à sa vertu.

LOCKE.—Ce beau génie, sans lequel nous n'aurions ni Condillac, qui croyait à l'Être-Suprême, ni les penseurs de l'Idéologie qui tâchent d'en douter, naquit en 1631, et fut témoin actif des troubles politiques et religieux de la Grande-Brétagne, qui l'obligèrent à errer d'asile en asile dans cette Europe où il ne devait trouver que des

amis et des admirateurs. Charles II eut la faiblesse de le faire demander, par son Ambassadeur, aux Etats-Généraux de Hollande avec quatre-vingt-quatre autres transfuges ; mais il y avait de l'honneur dans ces Etats, et il fut refusé.

On connaît tous les ouvrages de ce grand homme ; son *Traité d'éducation* qui a fait naître l'Emile, sa *Lettre sur la tolérance*, que Voltaire a effacée en stile, mais non en vigueur, et son *Christianisme raisonnable*, où il s'est permis de bannir les mystères, pour ne laisser aucun nuage sur la plus sublime des morales ; mais son chef-d'œuvre est son *Essai sur l'entendement humain*, qu'à l'époque où le livre parut, vingt personnes à peine en Enrope pouvaient lire, et que sur-tout lui seul pouvait écrire : ce livre est plein de Métaphysique; mais le génie qui y règne l'a fait pardonner.

Locke mourut sur le fauteuil où il com-

posait ses écrits, *Chrétien*, à-la-fois et *raisonnable*, comme il s'était peint dans le plus piquant de ses ouvrages.

MAHOMET, était un ignorant plein de génie ; il ne faut point de science pour convertir les hommes à coups d'épée, et pour leur donner un Evangile qui parle à leurs sens encore plus qu'à leur raison.

Ce Législateur des Arabes, ne pouvant, ou n'osant faire un culte nouveau, organisa le sien avec des lambeaux arrachés à la Religion de Moïse et au Christianisme ; mais il est neuf dans la manière dont il s'exprime sur l'Être-Suprême ; c'est là que l'imagination orientale paraît avec toute sa pompe, comme dans tout son abandon. Moïse est sublime, à sa manière, dans la Génèse ; mais il ne l'est pas plus que le Prophète de la Mecque dans les morceaux choisis de son Coran.

On a écrit, dans je ne sais quelle brochure destinée à l'oubli, que Mahomet avait trouvé, dans son voyage du ciel, que *Dieu était un corps rond et grandement froid.* Cette absurdité n'est pas dans le Coran, mais dans un des soixante et dix mille Commentateurs de son Evangile.

MALEBRANCHE. — Dalembert ne l'appellait qu'un écrivain de philosophie ; mais il était Philosophe dans toute l'étendue du terme, et il l'était d'autant plus, qu'il chercha toute sa vie dans ses ouvrages à réconcilier la saine philosophie avec la Religion.

Ses *Méditations Chrétiennes et Métaphysiques* sont un dialogue entre lui et le Verbe, dont l'idée hardie aurait effarouché les esprits faibles, s'il n'avait racheté à force de talens une pareille inconvenance.

Sa théorie, sur les idées innées et sur la

Grace, lui attira, de la part du docteur Arnaud, une foule de critiques, auxquelles il eut la faiblesse de répondre : cette guerre de plume, qui semblait devoir être un combat à mort, mais où il n'y eut ni vaincu ni vainqueur, occupa Paris pendant vingt ans ; elle a perdu peu-à-peu toute son importance, depuis qu'on n'a plus attaché d'intérêt aux guerres de controverse.

Le meilleur ouvrage de Malebranche, et le seul qui lui aie survécu, est la *Recherche de la vérité* ; c'est un prodige d'imagination et d'esprit d'analyse ; c'est là qu'il affirme qu'il faut tout voir en Dieu, puisqu'il est l'agent principe, et que toute action existante en émane. On regrette que ce beau génie, qui ne trouvait rien d'impossible à sa logique, ait voulu prouver, dans cet ouvrage, jusqu'au péché originel : il est des choses qu'un bon esprit ne prouve pas, pour ne point affaiblir les preuves de ce qui a l'assentiment de la raison et de la nature.

Malebranche est un de nos beaux génies, que le rêveur Hardouin, pour s'amuser de la crédulité de son siècle, a mis au nombre des Athées récemment découverts. Le monde savant croyait cette folie oubliée, quand Sylvain, de nos jours, l'a fait revivre dans son Dictionnaire.

MARC-AURELE. — C'est lui qui, monté sur le trône des Césars, fit adorer le despotisme, à la postérité de ces Romains, qui avaient tant gémi de celui des Tibère, des Caligula et des Néron.

C'est lui qui, après la découverte de la conspiration de Cassius, brûla tous les papiers qui récelaient les noms de ses complices, *pour ne point être forcé*, dit-il, *de haïr des citoyens, qu'il se plaisait tant à protéger.*

C'est lui qui, quand on lui faisait pressentir des revers personnels, dans son

Gouvernement, répondait : *il n'y a point de revers pour l'être qui honore l'Être-Suprême, et qui vit de peu, comme les héros de l'ancienne République.*

Marc-Aurèle, philosophe, a été le plus pur des hommes : il n'y a pas une seule ligne, dans ses fameuses *Pensées*, qui ne décèle une raison profonde ; il n'y en a pas une dont l'ami de la morale aye à rougir.

Toutes les sectes furent contenues pendant son règne, et aucune ne s'apperçut que le sceptre pesât sur elle : toutes les plumes eurent la liberté d'écrire, et aucune n'éprouva le besoin de critiquer. Ce grand homme donna vingt ans des Lois au peuple le plus difficile à gouverner, et Rome entière, réunie aux pieds de son mausolée, lui décerna les honneurs de l'apothéose.

Politiques de toutes les opinions, philosophes de toutes les Sectes, hommes

Croyants de tous les cultes, arrosez de vos pleurs la cendre de Marc-Aurèle.

MÉCÈNE. — Il faut placer ici cet homme célèbre, qui contribua tant, par sa bienveillance éclairée, à faire le siècle d'Auguste, à cause du mot mémorable qu'il dit à ce Prince. « *Ne souffrez jamais d'Athées, ils » sont trop dangereux, sur-tout dans les Monarchies* » : Dion-Cassius. Lib XLII.

MERSENNE, (Minime), ami de Descartes, de Pascal, de Fermat, et un des meilleurs géomètres de son tems; il soutint, de sa plume tolérante, jusqu'à sa mort, la cause du Père des hommes, qu'il portait dans son cœur : cette cause lui semblait si mathématiquement démontrée, qu'il eut la bonne foi d'imprimer le catalogue des Athées, dans ses *Quæstiones celebres in Genesim*. Quoique l'ouvrage formât un énorme in-folio, et que le Dictionnaire n'eût que huit pages, la Religion timorée

du Gouvernement français s'en alarma ; et les pages scandaleuses furent supprimées. Un siècle et demi après cette époque, Sylvain a paru ; il a donné, en six cent pages, une liste d'Athées de sa création, et, le Gouvernement étant devenu plus robuste, sans doute, on a laissé ce livre, qui ne scandalisait plus personne, voyager, en France, avec un passe-port de liberté, qui lui tenait lieu de privilège.

MILTON. — Cet homme extraordinaire, gigantesque dans ses idées, et paradoxal dans ses opinions, qui employait la même plume à écrire des poëmes épiques et des apologies du Régicide, avait commencé sa carrière littéraire par paraphraser les pseaumes de David ; on a de lui un traité sur la vraie Religion, où il demande la tolérance pour tous les cultes, excepté pour celui du Catholicisme, non qu'il crût ce dernier essentiellement mauvais, mais parce qu'il ne voulait penser en rien,

comme les hommes qui n'aimaient pas sa République.

Cette République s'annonça, comme l'on sait, par un de ces attentats, qu'un siècle de regrets, de la part d'une grande Nation, n'expie pas, par la mort de Charles I, sur l'échaffaud : Milton eut le courage féroce de s'en réjouir, comme si, né Romain et libre, il eut tué Caligula ou Néron. Cromwel, qui l'apprit, le choisit pour justifier ce crime de lèze-genre humain aux yeux de l'Europe. L'excès du travail auquel le poëte se livra, pour répondre à l'attente de l'usurpateur, le rendit aveugle : il eut été à souhaiter qu'il le fût devenu pour toute autre cause : il se serait honoré alors, puisqu'il approchait un peu d'Homère par le génie, de lui ressembler encore par la cécité.

Le Paradis Perdu a fait la gloire de Milton: encore ce poëme n'eut-il aucun succès

de son vivant : il mourut convaincu qu'il n'allait à l'immortalité que par sa défense de Dieu et du Régicide.

MIRABEAUD. — Cet enthousiaste du bon Lafontaine, ce traducteur du Tasse et de l'Arioste, ne se rencontre ici, qu'à cause du délit de d'Holback, qui osa mettre sous le nom de cet homme, que sa piété, quelquefois minutieuse, faisait appeller le Capucin de l'Académie, sa monstrueuse production d'Athéisme, qu'on appelle le *Système de la Nature* : Mirabeaud alors était mort, et la calomnie n'en était que plus odieuse ; car on flétrissait la cendre d'un Sage, qui ne pouvait plus se défendre ; on ôtait la moralité à sa vie, et Dieu à sa mémoire.

MONTAGNE. — Ce patriarche de la philosophie française, fleurissait à la fin du seizième siècle ; c'est à lui que devrait commencer celui de Louis XIV.

Personne n'a connu l'homme comme ce beau génie ; il l'étudia en lui-même, pour qu'aucun de ses mouvemens secrets ne pût lui échapper, et il l'étudia, non-seulement dans les orages des passions, mais encore dans leur silence.

Sa manière d'écrire est aussi inimitable que ses conceptions sont profondes et lumineuses : il n'a point l'air de faire un livre, il se contente de causer avec son lecteur : il n'endoctrine pas, mais il demande des conseils ; il paraît toujours être de votre avis, et vous finissez toujours par être du sien.

Voilà pourquoi le pour et le contre semblent si naturels, quand ils se rencontrent dans la même page sous sa plume : on n'a jamis envie de le trouver en contradiction, parce que quelque opinion qu'il embrasse, il sait toujours persuader.

x

Il y a dans ses fameux *Essais*, autant de choses favorables à la Religion, qu'il y en a au scepticisme : *Je suis*, dit-il, *tantôt sage, et tantôt libertin, tantôt vrai, et tantôt menteur, et tout cela selon que je me vire.* Cet aveu, plein de candeur, explique tout; et si on n'est pas porté à le louer pour ses opinions, on a encore moins d'envie de s'en fâcher.

Deux traits me justifieront, peut-être, d'avoir inséré ce nom fameux dans mon diminutif de dictionnaire.

Le Cardinal Du Perron, qui aimait son culte, soit parce qu'il le croyait bon, soit à cause de la Pourpre Romaine dont il était revêtu, appellait les *Essais* de Montagne, le bréviaire des honnêtes gens.

Lorsque Montagne mourut, il venait de faire célébrer la messe dans sa chambre; cependant, son intelligence, jusqu'au der-

nier moment, avait conservé toute sa vigueur ; sa tête et son cœur furent encore quelques minutes les mêmes, lorsque le reste de sa dépouille venait d'être rendu à la Nature.

MONTESQUIEU. — Il est des noms qui commandent assez le respect, pour qu'en les citant on soit dispensé de les louer.

L'Esprit des Lois, ce monument de génie, qui a rendu le nom Français plus grand que notre Révolution et nos Victoires, est plein de traits qui consacrent la vénération de son auteur pour la Religion Primordiale : ces traits se présentent, sans qu'une prudence pusillanime vienne les chercher ; ils sortent du cœur d'un grand homme, sans cela ils auraient moins de sublimité.

Lorsque la Gazette éclésiastique dénonça Montesquieu, comme Athée, celui-ci en

parut singulièrement ému ; il semblait qu'en lui ôtant sa croyance, on lui ôtait ses habitudes, ses amis, et l'usage de toute la Nature. Il se hâta d'imprimer sa Défense ; et sa juste indignation contre le Libelle Janséniste, nous valut une nouvelle Provinciale.

J'ai vu, en 1801, des hommes de mérite s'entendre accuser par l'Athée Sylvain, d'être des hommes sans Dieu, et sourire avec une sérénité, qui n'annonçait, ni courroux, ni dédain. Cette indifférence m'a contristé l'ame, je ne m'en suis consolé, qu'en réfléchissant que ce brevet d'Athéisme n'était pas donné à des Montesquieu.

Le créateur de l'Eprit des Lois *mourut*, dit Dalembert, *plein de confiance dans l'Etre Éternel auquel il allait se rejoindre*; et il faut bien le croire, puisque c'est un homme aussi peu crédule qui l'atteste.

NEWTON.

NEWTON. — L'homme, qui croit en Dieu, doit s'enorgueillir de marcher à côté de Newton, dans son combat à mort contre les Athées. Tout le monde sait aujourd'hui, que le Créateur de la gravitation et du calcul différentiel, que le physicien superieur qui imagina de faire l'anatomie de la lumière, regardait la Révélation Chrétienne comme un présent admirable fait à l'homme. Tout le monde sait que l'auteur immortel des *Principes Mathématiques* et de *l'Optique*, tombait à genoux devant la Bible; je ne sais, mais il me semble que quand il s'agit d'opinion, le nom d'un homme qui s'appelle Newton, a bien autant de poids que celui d'un homme qui se nomme Sylvain, et qu'il y a peut-être encore plus de gloire à errer comme l'ami de l'Ordonnateur des Mondes, dans le livre des Principes, qu'à avoir raison, avec l'Apôtre du Néant, dans le plus immoral des Dictionnaires.

Lorsque Newton, qui n'avait jamais pro-

nonce le nom de Dieu sans se découvrir la tête, rendit, à 85 ans, son ame au Père de la Nature, six Pairs de l'Angleterre portèrent son corps à Westminster, pour le déposer auprès de la tombe des Rois : j'ignore, à cet égard, quelle sera la destinée du Bibliothécaire Sylvain, mais son livre est de nature à être déposé dans le même lieu, où on a jetté la cendre de Marat, pour purifier la France du crime de son apothéose.

NUMA. — Ce Marc-Aurèle d'un Peuple qui n'était pas civilisé, fit quarante ans le bonheur de Rome naissante, en éloignant de ses remparts le fléau de la guerre, en lui donnant un système de Lois fait pour le génie de ses habitans, en lui créant une Religion paternelle dont la raison ne s'alarmait pas.

Il ne faut pas trop lui reprocher cette Egerie, dont il aima mieux faire une Di-

vinité qu'une Reine de Rome : « Ce fut un
» trait de sagesse de sa part, dit le grave
» Denis d'Halicarnasse, que de feindre
» des rapports d'intelligence avec une
» Nymphe dont il était aimé; il avait be-
» soin de se concilier, par un tel strata-
» gême, la bienveillance d'un peuple à
» demi-barbare, et de donner une sanction
» à ses lois, en les faisant émaner de la
» Divinité. »

Le mensonge politique de Numa, devait d'autant plus lui être pardonné, que l'espèce de Révélation qu'il donna aux Romains, semblait aussi pure que si elle était sortie de la plume philosophique du successeur d'Antonin. L'Ordonnateur des Mondes, dans ce beau culte, était tout-à-fait distingué de cette foule de Dieux subalternes qui déjà déshonoraient le Calendrier de l'Italie. Cette Religion, fille de celle de la Nature, se maintint sans altération, pendant cent soixante ans. « Du-

» rant cet intervalle, dit Plutarque, les » Romains bâtirent des temples, mais ils » n'y placèrent aucune image de Dieu, » peinte ou sculptée; ils regardaient comme » un sacrilège de représenter, par des » figures terrestres et fragiles, l'Etre-prin- » cipe, auquel on ne s'élève que par la » pensée, dont la vie occupe tous les tems, » et dont la majesté remplit l'Univers. »

ORPHÉE. — Une chronologie, peut-être suspecte, le fait contemporain de Josué; il fut un demi-Dieu, pour la Grèce, des premiers âges, car il était à-la-fois prêtre et médecin, c'est-à-dire, qu'il éclairait et guérissait, tour-à-tour, l'homme qu'il avait pour but de civiliser; il se plaçait, par le moyen de ses simples bienfaisans et de sa Religion tutélaire, entre la Nature et la Providence.

Peut-être cet homme supérieur eût-il tort d'établir des Mystères. La Religion pri-

mordiale ne doit point s'entourer de voiles ; il faut, quand il s'agit de contract tacite, qui lie le ciel à la terre, ne point avoir de double doctrine, et que la langue populaire ne soit que la traduction littérale de la langue des philosophes.

Orphée monta sa Lyre de sept cordes et exécuta, avec elle, des prodiges, c'est-à-dire, de ces choses supérieures à la sagesse contemporaine, qui sont toujours des prodiges dans l'âge des fables.

Je crois, au reste, qu'il faut expliquer un peu avec l'allégorie, son talent d'apprivoiser les Tigres et d'amollir les rochers ; de pareilles merveilles ne deviennent vraisemblables, qu'au moyen de ses succès dans la civilisation des Barbares ; il était plus flatté, sans doute, de mettre de l'harmonie entre les hommes, que d'en tirer de sa Lyre à sept cordes.

Le demi-Dieu de l'harmonie croyait que l'Etre-Suprême, co éternel avec la Nature, renfermait dans son sein tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera; il prêchait avec feu le dogme consolateur de l'immortalité de l'ame; et quand on a été ainsi, à tant de titres, le défenseur de Dieu et le bienfaiteur du Genre-Humain, je ne vois pas pourquoi les Bachantes de la Thrace l'auraient mis en pièces, ou que, suivant une tradition encore plus suspecte, Jupiter l'aurait foudroyé.

PASCAL. — Le seul beau génie peut-être qui ait existé parmi les Géomètres, Pascal qui, a dix ans, devina Euclide et à seize, écrivit sur les Sections Coniques; Pascal qui a trouvé le secret de peser l'air, celui de soumettre au calcul les combinaisons du hasard, et ce qui l'honore encore plus aux yeux des siècles, qui a créé le chef-d'œuvre des Provinciales; eh bien,

ce Pascal était, outre cela, l'homme Religieux par excellance, et on pourrait l'appeller le Père de l'Eglise des Philosophes.

Pascal se proposait d'employer la maturité de l'âge, à réfuter l'Athéisme, qui commençait de son tems à jetter dans l'ombre quelques racines, mais la mort l'enleva avant qu'il eût quarante ans.

Il ne reste de ce grand homme qu'un petit nombre de *Pensées* éparses, mutilées; mais qui, comme les ruines de Palmyre au milieu du Désert, attesteront sans cesse la conception magnifique du monument qu'il voulait ériger.

Voltaire a attaqué ces *Pensées* avec son arme favorite de l'ironie; mais il devait échouer en ce genre contre l'auteur des Provinciales.

Le froid Condorcet a tenté de faire un Athée de ce grand homme; mais, comme

dans l'apologue de Lafontaine, le serpent a mordu la lime.

Pascal vivra tant qu'il y aura en Europe des arts, une raison et un culte, tandis que tous les Athées qui se sont montrés jusqu'ici ont déjà vécu.

PENN. — Ce Patriarche des Pensylvains, plus connus sous le nom déprisant de Quakers, acquit en 1680, du gouvernement de la Grande-Brétagne, la souveraineté de cette partie du nouveau monde dont Philadelphie est la capitale, et il réalisa dans cette contrée, neuve encore, la République de Platon, autant que pouvait le faire un Sage, qui n'avait que la tolérance philosophique et la vertu du disciple de Socrate.

La philosophie de Penn, comme je l'ai fait entendre ailleurs, consistait à épurer les mœurs et à changer les usages, c'est

le Diogène d'Athènes, qui éclairait son pays du fond de son tonneau.

La plus belle de ses lois est de regarder, comme son frère, tout être qui croit en Dieu : cette loi est le triomphe de la politique, parce qu'elle plante l'arbre de la Religion sur le sol de la tolérance.

PLATON. — Ce grand homme qui tenait par son père à Codrus et par sa mère à Solon, oublia les droits qu'il avait à gouverner son pays, pour se laisser gouverner lui-même par le fils obscur d'un sculpteur ; il est vrai que cet homme obscur était Socrate.

Socrate fut condamné à boire la ciguë, pour avoir démasqué toute sa vie les Athées et les Prêtres. Platon n'abandonna pas son maître, lorsque le ciel et la terre semblaient le trahir : il se montra au milieu des Juges, il fit tonner sa mâle éloquence, et quand il vit la faction d'Anitus l'emporter, il

offrit d'acheter de sa fortune un sursis au supplice de Socrate.

Le nom de Platon se répandit sur toute la surface du monde connu, comme le synonime à ceux de génie et de vertu. Une foule de peuples lui demandèrent des lois, et à sa mort un Perse lui éleva une statue, et Aristote, son rival, lui érigea un autel.

Toute la philosophie de Platon a Dieu pour base, et, à cet égard, cette philosophie sublime est une espèce de Réligion.

Dieu, dit-il, est le premier principe; son existence se manifeste à tout être pur qui interroge sa pensée et contemple la Nature.

Lorsque Dieu voulut que le monde fût, il y plaça une intelligence.

L'Intelligence Suprême est l'ame du mouvement; par lui, elle vivifie la matière et l'Univers.

PYTHAGORE.--Il fut l'élève de ce Phérécyde, qui, suivant une tradition suspecte, donna le premier à la Grèce le dogme de l'immortalité.

Ses écrits sont perdus, et on ne connaît sa vie que par les fables de Jamblique, de Plotin et de Julien le philosophe, tous ses disciples, et qui dénaturèrent les merveilles que leur maître avait opérées avec la physique, pour en faire des miracles supérieurs à ceux du Christ : ce fanatisme d'admiration a fait quelque tort à la mémoire de Pythagore.

Des Crotoniates égorgèrent, à ce qu'on prétend, Pythagore, à l'âge de cent six ans; ensuite, pleurant sur leur férocité, ils travaillèrent à son apothéose.

Toute la science des mœurs, suivant cet homme célèbre, se rapporte à Dieu.

Il suffit à l'homme de demander le bien à Dieu, et il deviendra bon.

La Religion est toute entière dans le cœur de l'homme qui croit à la première Cause.

L'homme est un abrégé de l'Univers. Il tient à la matière par son organisation physique, et à Dieu par son intelligence.

Dieu, rémunérateur et vengeur, se manifeste par l'immortalité de l'homme, et cette immortalité par la Métempsycose.

RACINE.—Personne n'a encore révoqué en doute que ce beau génie, qui fut l'ami d'Arnaud et de Bossuet, que l'historien de Port-Royal, que le créateur d'Athalie, ne fut un des hommes les plus religieux dont la France s'honore; mais, je le répète ici, pour avoir occasion d'observer qu'une piété éclairée caractérisa aussi Boileau, Corneille, Lafontaine et tous les grands poëtes du siècle de Louis XIV. On dirait que la haute poésie est incompatible avec l'A-

théisme, et qu'il faut bien croire au Père de la Nature, quand on peint si bien ses ouvrages.

Le fils du grand Racine, héritier de toute la piété de son père et d'une étincelle de son génie, a emprunté quelques couleurs de sa palette pour peindre la *Religion*.

ROUSSEAU. (Jean-Jacques)—L'homme de son siècle qui a le plus fait respecter par sa vie la philosophie, qu'il combattait par ses ouvrages; ses mœurs étaient celles de la Nature; et, comme ses contemporains ne les voyaient qu'avec le prisme trompeur de l'immoralité, ils n'apperçurent en lui qu'une copie de Timon le Misantrope.

Jean-Jacques, sans Locke, n'aurait point fait *Émile*, et, sans Richardson, n'aurait point imaginé l'*Héloïse*. Plutarque et Montagne sont fondus dans ses autres ouvrages; il n'a créé que le paradoxe éternel de son *Contrat-Social*.
×

Mais ce que les Sages anciens et modernes ont dit faiblement, il le présente avec une force de talent qui en impose : les glaces même de l'Athéisme se seraient vivifiées, s'il eût été possible, sous sa main génératrice ; et c'est alors qu'on aurait pu lui appliquer, dans un sens inverse, le mot célèbre de Buffon. Diagoras, avec son froid Cynisme, détrône Dieu, et les peuples s'indignent ; mais Jean-Jacques, avec sa plume de feu, commande à l'Europe d'être sans culte, et il se fait obéir.

Heureusement qu'il était aussi impossible à l'auteur d'Émile d'abjurer Dieu, qu'à Dieu même de cesser d'être : cet Émile renferme une profession de foi philosophique, dont la première partie, celle de l'existence d'un Être-Suprême, est un des chef-d'œuvres de la raison du dix-huitième siècle : jamais un Athée n'a osé opposer à cette raison supérieure, la Métaphysique des Idéologues, ou le compas des Géomètres ;

le Vicaire de l'Émile est, pour nos bâtards de Spinosa, une tête de Méduse, dont le regard les pétrifie.

Voltaire et Rousseau ont tous deux défendu la cause de l'Ordonnateur des mondes; mais la logique du premier était dans sa tête, et celle de l'autre dans son cœur : quand il s'agit de cette morale éternelle qui regarde tous les hommes, le meilleur moyen d'obtenir des succès durables, c'est de raisonner avec son cœur.

SAINT-PIERRE. (Abbé de) — Ce Pontife de la Religion naturelle, qui créa le mot de bienfaisance, dont la devise était *donner et pardonner*, qui rêvait la nuit au bien des hommes, et s'occupait le jour à le faire, a été, mais par le seul exemple de sa vie, le fléau des Athées de son tems; comme la Nature l'avait fait tolérant non moins que religieux, il voulait que ce qu'il appellait ses ennemis naturels, les Musul-

mans exterminateurs, les Chrétiens fanatiques, et les hommes sans Dieu, fussent livrés à la risée sur les théâtres, et non à l'indignation publique sur les échaffauds. Cette idée me semble excellente, sur-tout par rapport aux derniers : je crois qu'un homme de génie pourrait tirer un grand parti dramatique du caractère de l'Athée, quoiqu'il ait été manqué par Molière, et que le festin de Pierre ne comporte aucun parallèle avec le Tartuffe.

On a reproché à l'abbé de Saint-Pierre d'avoir dit que la dévotion était la petite-vérole de l'âme, et que tous les esprits faibles en étaient marqués. Diogène-Sylvain est même parti de ce mot pour inscrire celui qui l'a prononcé dans son Nécrologe d'Athées ; mais Diogène-Sylvain n'a pas plus de logique que de bonne-foi : l'homme dévot, tel que l'acception populaire le désigne, n'est que la caricature de l'homme pieux ; Zénon, Socrate, Marc-Aurèle,

Aurèle, Bossuet, Fénelon même, malgré son Quiétisme, ne furent point dévots et crurent en Dieu : il n'y a que l'Athéisme qui marque un esprit faible, et telle est la malignité de cette petite-vérole, qu'elle conduit d'ordinaire celui qui en est infecté, à mourir à jamais dans la mémoire des hommes.

L'Abbé de Saint-Pierre mourut en 1743, âgé de 85 ans, « plein de confiance, suivant l'historien de l'Académie, en l'Être-Suprême, et avec le calme d'un Sage qui a accompli les deux grandes lois de l'Évangile, *aime Dieu et les hommes*.

SANCHONIATON de Byblos, qu'on dit être contemporain de Moïse, fut un des oracles de la Phénicie : sa Théogonie, autant qu'on peut en juger par quelques fragmens mutilés qui nous restent de ses ouvrages, se réduit à ce peu de mots : « l'Esprit générateur (l'Être-Suprême)

» anima les principes de la Matière, le
» mélange se fit, les élémens se lièrent,
» l'amour naquit et le monde commença.

SOCRATE, le plus éloquent peut-être des Philosophes qui ont cru en *Dieu*, et celui dont la morale, après le héros de l'Evangile, a laissé la plus profonde trace dans la mémoire des hommes.

Sa Philosophie fut pratique, car il eut des mœurs en prêchant la morale.

L'histoire le représente comme pauvre et bienfaisant, ce qui n'est une contradiction qu'aux yeux du riche égoïste qui ne donne rien.

Il désola les Sophistes de son tems avec son arme favorite de l'ironie, et servit de père à ses nombreux disciples qui furent presque tous des grands hommes.

Son dogme favori de l'unité de Dieu

arma contre lui les Prêtres dégénérés de la Religion grecque, qui vivaient des erreurs du Polythéisme, de ses mommeries sacrées et de ses brigandages.

Les juges vendus au Pontife Anitus le condamnèrent, avec l'effroy du remords, à boire la ciguë, et le martyr de la vérité apprit en souriant l'arrêt de sa mort.

Platon, Xénophon et d'autres beaux génies de l'antiquité ont réduit à quelques principes la doctrine de Socrate.

Le hasard est une contradiction dans les termes; ce qui n'existe pas n'opère rien.

Dieu est le premier principe : il a dérobé sa nature à l'entendement humain; mais il lui a manifesté son existence, et ce dogme suffit pour rendre l'homme bon et heureux.

La Providence voit tout dans un intervalle de tems indivisible, et elle n'agit que concurremment avec la liberté, pour nous donner un titre à la vertu.

L'intervalle immense, dans l'échelle des êtres, qui sépare Dieu de l'homme, est rempli par des intelligences intermédiaires plus parfaites que l'homme, et que nous pouvons honorer.

La vie actuelle est un exil pour l'homme, et il ne recouvre sa patrie que par l'immortalité.

SOLON.—Ce Législateur d'Athènes descendait en droite ligne du Roi Codrus, et il eut la grandeur d'ame de donner au pays, qu'il pouvait se flatter de gouverner un jour, un Code de République : ce Code, auquel aucun Corps-Législatif ne coopéra, est le meilleur peut-être qui soit sorti jusqu'ici de la main des hommes : quand

Solon l'eût donné, il s'imposa un exil volontaire, pour ne point écraser ses contemporains, petits et jaloux, du poids de sa gloire : il alla visiter les Sages de la Grèce, qui ne le valaient pas, et mourut dans l'Isle de Chypre, à l'âge de 80 ans. Ses institutions républicaines sont empreintes de sa vénération profonde pour l'Ordonnateur des mondes. Ce grand homme aurait souri de pitié, si on lui avait proposé de gouverner des hommes avec le seul frein des lois, sans celui de la Religion.

TOURNEFORT, connu par les beaux voyages que Louis XIV lui fit exécuter à l'Orient de l'Europe, en Asie et en Afrique, pour étudier, non-seulement les plantes exotiques, mais encore les monumens de l'industrie des peuples, leurs mœurs et leur Religion. La piété éclairée de cet homme célèbre se manifesta dans sa vie et dans ses ouvrages : j'observerai à cet égard que les aigles de la Botanique, tels

que Von-Linné, les Jussien et Tournefort, ont tous été religieux. L'homme profond, dans quelque branche que ce soit de l'Histoire naturelle, croit nécessairement en Dieu, parce que la supériorité de l'Auteur se manifeste à ses yeux dans l'excellence de ses ouvrages.

VOLTAIRE. — Ce beau génie qui tint cinquante ans dans sa main le scèptre de l'opinion, qui le méritait sans doute par sa brillante littérature, mais dont la philosophie indiscrète a préparé les longs attentats de la Démagogie française ; cet homme unique, trop loué de son tems, et trop déchiré de nos jours, ne doit figurer ici que comme l'Apôtre infatigable de ce Théisme, qui, depuis l'origine de la civilisation, a toujours été le culte de l'ami des mœurs, du talent éminent, des Sages et des grands hommes.

Voltaire n'aimait pas la Religion de ses

Pères, qu'il s'obstina toujours à ne voir que dans les miracles de la Légende dorée et dans le Martyrologe de la Propagande; et il était bien le maître de ne pas aimer ce qu'il ne connaissait pas.

Mais quand, dans ses lettres à Dalembert et au Roi de Prusse, il répète, jusqu'à la satiété, *écrasons l'infâme*, il dévoile une intolérance systématique, d'autant plus étrange, qu'elle était en contradiction, soit avec sa vie connue, soit avec ses ouvrages.

Un culte quelconque est une propriété de Nation, qu'aucun individu n'a droit d'ôter à ses possesseurs. Si par hasard les Ministres qui le servent le rendent *infâme*, il faut éclairer la terre sur les infamies étrangères qui le défigurent, le rendre à sa pureté primitive, et non *l'écraser*.

Les Révélations sont nécessaires à ce milliard d'hommes, qui n'a pas le tems de

raisonner son Théisme et ses devoirs; et assurément la plus sublime de toutes, est ce même Christianisme qui a aboli la servitude en Europe, réconcilié les opinions des Sages avec les opinions populaires, et aggrandi le génie des Newton, des Locke, des Pascal et des Fénelon.

Voltaire d'ailleurs était intimement convaincu que la machine sociale n'a que des roues sans ressort, si on lui ôte l'intervention de l'Ordonnateur des mondes : ses nombreux écrits respirent tous cette pure doctrine, et, à cet egard, il n'avait pas de doctrine secrète : j'ai vécu deux mois dans l'intimité avec lui à Ferney, et jamais un seul doute irréligieux de son ame expansive, ne m'a fait rougir de le croire un grand homme.

C'est à lui qu'on doit ce beau vers, fait pour les hommes d'Etat qui chancelleraient dans la sainte Croyance de la Nature et de la vertu :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Voltaire, en un mot, ne tient par aucun point de contact, avec la plèbe abjecte des hommes sans Dieu. Il est assez à plaindre d'avoir mis l'auguste morale du Christianisme en problême, sans calomnier encore cette Religion primordiale, qui lui a fait faire tant de belles actions et tant de bons ouvrages.

XÉNOPHANE, se créa lui-même ; il était à-la-fois poëte et philosophe : indigné des fables religieuses qu'Homère et Hésiode avaient introduites dans leur Théogonie, il écrivit contre ces poëtes ; mais la critique a disparu, et les œuvres des deux hommes de génie ont resté : il mourut indigent et centénaire, dans une ville de la Sicile, sous le règne d'Hyéron.

L'antiquité a retenti de la tolérance de Xénophane ; elle se portait, comme celle des Brames de l'Inde, jusques sur les animaux. On sait qu'un moineau poursuivi

par un Epervier, trouva un asile dans son sein : c'était un apologue au tems des Proscriptions grecques. Si nous avions eu dans Paris, révolutionné par les Démagogues, un petit nombre de Xénophanes, nous n'aurions pas à rougir, ni de la déportation de Barthélemi, ni du supplice de Malesherbes.

Il n'y a, suivant Xénophane, qu'un Être-principe qui soit éternel, infini, un et renfermant tout : cet Être c'est Dieu.

ZÉNON, disciple de Cratès, qui l'était de Socrate, est le fondateur de ce Stoïcisme qui a valu tant de héros à la Rome des Scipions, et tant de Sages à celle des Césars. Il vécut couvert de gloire, et se laissa mourir de faim à 98 ans, croyant que la Nature l'appellait, et ne voulant pas lui désobéir.

On lui a reproché d'avoir inspiré l'en-

thousiasme plutôt que la Sagesse, et exagéré, dans ses idées de perfectibilité humaine, les principes, ainsi que les devoirs. Croire, comme on l'a dit, que la morale du Christianisme n'est qu'un Zénonisme mitigé, c'est faire l'éloge à-la-fois du culte de Fénelon et du Stoïcisme d'Épictète et de Marc-Aurèle.

Suivant la doctrine de Zénon, l'Être-Suprême, principe des Êtres, n'est point hors du monde; il constitue tout ce que nous voyons et tout ce qui est hors de la portée de nos sens : la Sagesse universelle est dans la Providence, comme le bonheur de tout ce qui est libre dans la vertu.

ZOROASTRE. — Son nom dans les langues orientales signifie l'ami du Feu. Celui des Philosophes qui a été désigné ainsi dans la Perse, fut le fondateur du Magianisme, qui, fondé sur le Théisme primor-

dial, amena une des plus pures des Révélations.

Rien ne se fait de rien, dit le Sage de l'Orient, ainsi il y a un premier principe.

Mais le peuple, né pour croire et pour obéir, n'a qu'une idée confuse d'un premier principe : il faut donc fixer ses regards sur un Être sensible, et lui proposer le culte du Feu générateur de la Nature, sous l'emblême du Soleil.

Zoroastre ajouta à ces dogmes qu'il donna aux Mages : il ne faut point changer les cultes des Nations, car ils n'appartiennent pas plus que l'air qu'elles respirent, et le ciel qui les éclaire, aux brigands qui en font la conquête.

NOMENCLATURE

D'UN NOUVEAU DICTIONNAIRE D'ATHÉES.

Après avoir peint, de profil, quelques-uns des Géants qui ont combattu pour la cause de Dieu, il me reste à emprunter le microscope de la philosophie, pour dessiner les infiniment-petits qui ont tenté de le détrôner; mais le catalogue sera court, à cause du petit nombre d'Athées; et le peu de poids qu'ils ont dans la balance, ne m'astreindra qu'à une simple nomenclature.

Après ce tribut payé à l'impartialité, le Tribunal que j'invoque aura sous les yeux les principales pièces du Procès, et il nous jugera.

AJAX. — On le place à la tête des Athées qui n'ont point fait de livres : c'est celui qui viola Cassandre, fille de Priam, dans un Temple de Minerve; sa flotte périt dans une tempête, il se sauva sur un rocher, blasphéma contre les *Dieux*, et d'après la Mythologie Grecque, y fut foudroyé.

AMAULRY, chef d'une bande d'Athées, dans le treizième siècle : ce fut la Méthaphysique qui l'égara : il accordait son *Dieu-Néant* avec le Mystère de la Trinité : ses erreurs ne furent bien reconnues qu'à sa mort; alors on brûla vifs quelques-uns des disciples, et le cadavre du chef fut déterré pour être jetté à la voyerie.

ANAXAGORE, né à Clazomène, il y a précisément vingt-deux siècles, eut pour disciple le célèbre Périclès : Athènes, à qui sa Théologie parut plus que suspecte, le condamna à mort, par contumace. Il

mourut exilé et pauvre, et on érigea, sur sa tombe, un autel au Bon Sens : Socrate, dont l'autorité est ici du plus grand poids, ne faisait aucun cas de ses ouvrages.

ARETIN. (Pierre L') — Fameux Athée de l'Italie, qui effraya long-tems les Rois par l'audace et l'impunité de ses satyres; ceux qui avaient quelque respect pour l'opinion publique, achetaient son silence par des chaînes d'or; on disait dans le tems que s'il n'avait pas fait de libelles contre l'Etre-Suprême, c'est qu'il ne le connaissait pas; les amis de Pétrone connaissent ses Sonnets sur les postures infames de Marc-Antoine; quelques historiens le font mourir sur le gibet, mais cette punition, de la part des hommes, n'est pas prouvée.

ARISTOPHANE. — C'est le savant Muret qui, de son autorité privée, le place au rang des Athées; j'y consens, il en

est digne; il a préparé par sa farce des *Nuées*, le supplice de Socrate.

AVERROÉS, traducteur célèbre d'Aristote qui, au treizième siècle, prêcha l'Athéisme, parmi les Arabes; le Souverain de Maroc l'obligea à se rétracter à la porte de la Grande Mosquée, et pendant qu'il lisait la formule, tous les Musulmans eurent la liberté de lui cracher au visage.

BION, de Borystène : ce Scythe, dit Diogène Laërce, niait l'existence des Dieux; » mais atteint d'une maladie dangereuse » et tremblant de mourir, il chargea les » Autels d'offrandes et suspendit à son cou » de pieuses Amulettes. Insensé! qui pense » que les Dieux s'achètent, comme s'il n'y » en avait que quand il plaît à Bion d'y » croire! »

BRUNI. — Cet italien fit un pamphlet contre toutes les Religions du globe, ayant pour

pour titre : *La Déroute de la Bête Triomphante*. L'Inquisition qui se reconnut sans doute dans cette Bête-là, le fit brûler vif à Venise la dernière année du seizième siècle.

CAIN. — La Bible le représente comme un scélérat qui avait abjuré Dieu avec ses remords : il est tout simple que le premier des Athées soit le premier des assassins.

CALIGULA. — J'ai parlé de cet Empereur, qui faisait décapiter les Dieux, pour les remplacer dans les Temples de Rome ; c'est lui qui dit, un jour d'orage, à Jupiter tonnant : *tue moi, ou je te tue* ; l'épée de Chéréa lui prouva, mais un peu tard, que loin d'être un Dieu, il se trouvait à peine un homme.

CAMBYSE. — L'histoire met au rang des Athées ce Néron de la Perse, qui n'est

connu que par les sacrilèges, ses incestes et ses parricides; il lui prit envie un jour de faire amener devant lui le Dieu Apis des Egyptiens et de l'égorger en présence de ses prêtres; il se perça, dans la suite, sans le vouloir, de son cimeterre, précisément à l'endroit de son corps où Apis avait été tué, et il se déroba, par ce suicide, au supplice.

CARRIER. — Ce Proconsul de Nantes était une espèce de rustre sans talents, qui ne croyait qu'au génie de la force et au Dieu de l'Épée; il exécutait, en automate, les Arrêts sanglants de la Convention, comme un muet du Sérail de Constantinople exécute ceux du Grand-Seigneur. Si Robespierre l'eût exigé, il aurait, par civisme, assassiné son père; on a comparé la masse de nos Assemblées Nationales à une machine à faire des lois, et Carrier était une machine à faire des homicides.

CEPHREN. — Le Roi Athée qui succéda à Chéops sur le trône de Pharaons ; sa tyrannie dura cinquante six ans ; à sa mort, il fut défendu de prononcer son nom, et ce secret n'a été trahi que par l'histoire.

CHAUMETTE. — Ce fameux Procureur-Général de la Commune, au tems le plus fécond en crimes de la Démagogie Française, prit le nom d'Anaxagore et s'en rendit digne par le scandale de son Athéisme ; il fut condamné à mort comme le philosophe de Clazomène, subit sa sentance en lâche, et personne ne s'avisa d'ériger, sur sa tombe, un Autel au Bon-Sens.

CHÉOPS. — C'est comme nous l'avons vu, le Pharaon Athée qui prostitua la princesse sa fille, pour avoir de quoi bâtir une pyramide.

CRITIAS, un des trente tyrans d'A-

thènes, l'assassin de l'orateur Théramène et du guerrier Alcibiade; il disait que Dieu avait été inventé pour légitimer les usurpations des Rois; cet usurpateur était au reste sans génie; c'est de lui que Proclus disait, que s'il passait pour un *philosophe*, parmi les ignorans, il passait aussi pour un ignorant parmi les philosophes.

DANTON, le Catilina de la France; il avait le cynisme de celui de Rome, son génie et son originalité; comme lui, *il ne croyait qu'au Dieu du sang*, de ce sang humain qu'il fit couler à torrents dans les massacres de Septembre, et qu'il aurait fait boire à ses complices, s'il avait pu douter de leur foi. Par une de ces bisarreries qui n'appartiennent qu'à la Nature Humaine, Danton, tigre, à la tête du Gouvernement, ressemblait à une Colombe dans la société, et ce Cynique qui reniait l'Être-Suprême, par passe-tems, croyait à la Nature, à l'Amour et à l'Amitié.

DESBARREAUX. — Ce Conseiller au Parlement de Paris, n'a écrit contre Dieu que des épigrammes, encore, à la moindre indisposition, se rétractait-il dans des sonnets, que, revenu à la santé, il se hâtait de désavouer.

D'HOLBACK, (le Baron) Gentilhomme Allemand, qui passa sa vie à faire de bonnes actions et à donner de bons dîners; les Athées qu'il recevait à sa table l'initièrent dans la doctrine du Néant, et ce fut de leurs conversations hétérogènes, qu'il composa son *Systême de la Nature*, ouvrage de pure déclamation, sans goût comme sans logique, et qui vaut à peine le mauvais Réquisitoire de Séguier, qui lui procura les honneurs du bûcher.

DIAGORAS. — Le plus fougueux des Athées de la Grèce; il ne disait pas, *Dieu est un Problême*, mais *Dieu est impossible*; Mantinée lui demanda un Code, et cet

insensé, dont l'Aréopage avait mis la tête à prix, eût la gloire de mourir Législateur.

DIDEROT. — Je voudrais déchirer la page de ce Dictionnaire, où je condamne ce philosophe à la plus odieuse des immortalités; mais il se montre évidemment Athée, dans ses *Opinions des Philosophes* que tout le monde connaît, dans ses *Dialogues Cyniques* qu'il lisait en famille, ainsi que dans cette foule de livres irreligieux, mais heureusement *inconnus*, qui sont sortis de la manufacture clandestine du Baron d'Holback, et auxquels il prit part, soit par ses conseils, soit par sa plume; au reste, il s'honorait d'être sans Dieu parmi les Adeptes, et sa cendre n'a point à se plaindre de moi, si elle a à rougir.

Diderot avait un fonds prodigieux de connaissances en philosophie et en littérature; sa conversation sur-tout, plus éloquente que

ses livres, pour peu qu'elle fut animée par la confiance, semblait un volcan toujours en éruption; il était difficile, quand Dieu n'était pas en tiers dans le Dialogue, de ne pas estimer le talent du philosophe, et lorsqu'on vivait un peu intimement avec lui, de ne pas l'aimer.

FOÉ, fonda, environ un demi-siècle avant l'ère vulgaire, une secte d'Athées à la Chine : il avait soixante et dix-neuf ans, et était étendu sur son lit de mort, quand cet accès de démence lui arriva : » J'ai » trahi la vérité toute ma vie, dit-il à ses » disciples; aujourd'hui que je vais m'en- » dormir pour l'éternité, je vous la révèle : » le Néant a tout fait, vous en êtes sortis, » et vous y retomberés un jour.

FRERET, le Varron de notre siècle : il eut une doctrine publique et une doctrine secrète en matière de Religion. Sa doctrine secrète est infiniment perverse; on peut en

juger par sa fameuse *Lettre à Thrasibule*, qui étonne à la première lecture, assoupit à la seconde, et indigne dans toutes. Freret eut le bon esprit de ne point l'imprimer de son vivant. Il ne voulait point perdre son Secrétariat et sa pension de l'Academie.

HÉBERT. — Ce saltimbanque atroce n'était né, ni crapuleux, ni pervers; mais, au régime de la terreur, il n'y avait aucun profit à écrire en homme de goût, et il fit les feuilles ordurières du *Père Duchêne*: il n'y avait aucune sûreté à être homme de bien, et il endossa le manteau de Diagoras. Cette double apostasie ne lui réussit en rien, car sa feuille tomba dans le néant de l'oubli, et son irréligion ne le sauva pas du supplice.

HELVÉTIUS. — Cet homme célèbre jetta, par son *Esprit* et par son traité *de l'Homme*, les germes de cet Athéisme qui a tant contribué à démoraliser la France.

Cependant il était bienfaisant, ami sensible, père tendre et excellent époux ; ainsi il rétablissait, avec son cœur, la morale qu'il anéantissait avec ses ouvrages.

J'ai connu Helvétius, il se plaisait avec les infortunés, et quand on aime sans intérêt, on n'adopte qu'à regret la doctrine froide et désolante d'un Diagoras ; mais les persécutions qu'on lui fit subir aigrirent son esprit, le commerce des Athées aida à le corrompre, et l'esprit de paradoxe fit le reste : les hommes sans Dieu ne doivent pas trop s'enorgueillir d'un tel prosélyte ; car avec un peu plus de logique et un peu moins de faiblesse, il leur aurait échappé.

LAMETTRIE. — Ce médecin sans malades écrivit son *Homme machine* dans l'ivresse. Contre l'usage des Athées de son tems, il croyait à Dieu dans sa vie privée, et le niait dans ses ouvrages. L'idée de passer pour une *Machine* extraordinaire,

donne la clef de son Cynisme et de ses paradoxes. Il mourut d'indigestion à Berlin; le grand Frédéric descendit jusqu'à faire son éloge dans l'Académie.

LEBON — Ce Proconsul d'Arras *était* Prêtre, et il avait passé, sans gradation, d'une dévotion en mommeries, au plus effréné des Athéismes; les extrémités se touchent, quand on a l'esprit faux et l'ame perverse; le père Girard, simple particulier, viole ses pénitentes; et *le père* Lebon, homme en place, les assassine à l'échaffaud.

LISZINSKI. — Une Diète de Grodno, instruite que ce Gentilhomme Polonais avait avancé, dans un manuscrit, que c'était l'homme qui avait fait Dieu, le fit brûler vif; ensuite ses cendres, jettées dans un canon, furent dispersées dans les airs; le reste de l'Europe n'a connu son crime que par l'arrêt de son supplice.

LUCRÈCE, le Poëte de l'Athéisme. Il écrivit son brillant ouvrage *de la Nature des Etres*, dans un de ces momens d'ivresse, où l'imagination en verve ressemble à la volupté en délire. Cette imagination, secouée par un philtre amoureux, le conduisit, dans la suite, au Suicide.

MARAT. — Réunissez sur une tête, tous les genres de démence et toutes les espèces d'ineptie, tous les crimes et tous les ridicules, et vous aurez le portrait fidèle de ce héros de la Démagogie.

Marat se fit Athée, pour mériter d'être Catilina, et Catilina, pour soutenir son rôle d'Athée. On sait que, pendant quelques mois, la Convention détrôna Dieu, pour lui donner sa place : son but alors était d'avilir Dieu, bien plus que de déférer au plus abject des humains la toute-puissance. Ce Dieu de la façon des Démagogues, eut le sort d'Héliogabale ; on l'arracha du Panthéon pour l'ensevelir dans des latrines.

MESLIER, Curé apostat, qui, dans son testament de mort, écrivit contre tous les Cultes, même contre celui de la Nature; la Convention, lorsqu'elle commença à propager en France l'Athéisme de Gouvernement, réhabilita sa mémoire.

POMPONACE, vers le milieu du seizième siècle, se joua de la Providence, dans son traité du *Destin*. Il avait la taille d'un Lapon et l'audace d'un Polyphème. Ce Bebé de l'Athéisme refusait son culte à Dieu, et l'accordait à Aristote.

PROTAGORAS, portefaix d'Abdère, et le premier des Grecs qui prostitua la philosophie, en donnant pour de l'argent des leçons de sagesse. Il fit un livre contre Dieu; l'Aréopage bannit l'auteur et brûla l'ouvrage.

ROBESPIERRE; dont le nom, comme celui de Néron, est devenu, pour le plus

lâche des tyrans, la plus cruelle des injures, se fit Athée, quand tout le monde était religieux, et religieux, quand l'Athéisme devint la Religion du Gouvernement; mais ce dernier rôle était un jeu de sa profonde hypocrisie : il n'institua la fête de l'Être-Suprême, que pour avoir la gloire de créer un Dieu, qu'il aurait bientôt détrôné lui-même, s'il avait vécu.

RUGGERI. — Cet Astrologue Italien, aux gages de Cathérine de Médicis, dit aux Prêtres qui venaient, au nom de Dieu, l'exhorter à la mort : *Il n'y a de Dieu sur le Globe, que les Rois qui le rendent heureux.* Son cadavre fut traîné sur la claie, et ses cendres jettées à la voyerie.

SPINOSA. — Ce fameux Juif écrivit d'abord contre le Rabbinisme; les fanatiques du Culte de ses ancêtres, n'osant le réfuter, lui firent donner un coup de poignard. Dans la suite, il dirigea ses
×

attaques contre l'ensemble même des Religions; mais comme c'était un Athée pacifique de cabinet, qui avait quelque génie, et des mœurs pures, on le laissa mourir tranquillement dans son lit, sans attiser indiscrètement, par la persécution, l'incendie propagée par ses ouvrages.

STILPON, subit un procès criminel dans Athènes pour son Athéisme : ce qui le rendit, non moins coupable, mais plus circonspect. Un étranger lui demanda, au milieu d'une place publique, s'il y avait des Dieux : *écarte la foule*, lui dit-il, *et tu auras ma réponse.*

THÉOPHILE. — Ce Poëte, accusé d'Athéisme, fut brûlé en effigie, à Paris en 1621; il en mourut de chagrin à l'âge de 36 ans, ce qui semblerait devoir l'absoudre d'un pareil délit : il est certain qu'alors l'Athéisme se punissait, mais ne se prouvait pas.

TOLAND, Athée Irlandais, qui, pour justifier ses opinions irreligieuses, en accusa Moïse. Il mourut en 1722, en disant : *je vais dormir.*

VANINI. — Ce Sophiste Italien est accusé par le père Mersenne d'être parti de Naples avec douze Apôtres, pour rendre l'Univers Athée : folie dont il est permis au dix-neuvième siècle de douter, malgré l'autorité du Minime en Géométrie. Il eut la langue coupée et fut brûlé vif, en vertu d'une sentence atroce du Parlement de Toulouse.

J'ai eu bien de la peine à trouver quarante vrais Athées dans les Annales du monde ; si je me trompe, le journal de l'*Antidote* me rectifiera.

Sur ce nombre de quarante, il y en a vingt qui ont subi des procès criminels, qui ont

été pendus, brûlés ou sont morts du supplice de Robespierre.

Environ dix autres, Tyrans de la terre, par la pésanteur de leur scèptre, ou la licence effrénée de leur plume ont échappé au supplice, mais en le méritant; ce qui est assez égal pour leur mémoire.

Cinq à six hommes faibles ou égarés se traînent, peut-être malgré eux, dans ma liste de proscription; ainsi l'histoire ne compte que quatre Athées, qui, malgré le poison dont ils se nourrissaient, soient restés hommes de bien.

PÉRORAISON.

PÉRORAISON.

O TOI, la plus noble et la plus précieuse portion de la Nature ! Genre humain, j'ai défendu, avec quelque chaleur, tes droits avilis, tes propriétés méconnues, ton culte outragé ; prononce maintenant ; ta cause est la seule, dans l'ordre social, où après t'être présenté comme partie essentielle, tu puisses intervenir encore pour la juger.

Du moment que ce Globe, riche de tous les trésors de la végétation renfermés dans son sein, pût s'élever graduellement au-dessus des eaux, le grand édifice de la Nature s'ouvrit à la population humaine, et tu pus y entrer par la porte de la Religion.

Le chef de la Famille Primordiale ne pouvait se rendre raison à lui-même, com-

ment, ne connaissant point de Père, il était né; comment, faible, il avait pris de la force; comment ses organes, sans habitude, avaient acquis leur développement; et ne voyant rien, parmi les êtres sensibles dont il était environné, qui pût constituer sa grande et noble existence, il jugea sans peine, que ce qu'il appercevait sur le Globe et dans le firmament, n'étant que des effets, il devait remonter à une première cause.

L'Être-Suprême est donc la première propriété de l'homme : sans cet Être-Suprême, il n'aurait pas vu éclore les deux plus belles parties de lui-même, son cœur et son intelligence; il n'aurait su ni admirer ni aimer.

Le monde social s'est ensuite organisé : on a vu paraître, avec audace, des hommes forts, qui ont dit, nous voulons regner : on a vu se glisser des hommes adroits, qui ont dit : nous rendrons, par des lois, la

force inutile ; mais il n'y a point de Gouvernement légal, sans culte, et les Rois ne maîtrisent la terre que parce que l'Être-Suprême maîtrise les Rois.

On me parle, dit-on, de lois destinées à donner une direction à la volonté du faible, et à enchaîner la malveillance du pervers : mais qui a fait ces lois ? n'est-ce pas l'homme ? Eh bien ! il me plaît d'en faire d'autres, parce que je raisonne mieux. Que m'importe la sagesse de vos Institutions Soloniennes ? Est-ce que l'intelligence des tems de Pisistrate est d'une meilleure trempe que celle du siècle de Louis XIV ? Est-ce que l'homme libre et fier, du moment qu'il plie sa tête indocile au joug des lois, doit reconnaître d'autres chaînes que celles qui sont son ouvrage ?

Une autre classe d'adversaires se présente ; voilà de singulières lois, disent-ils, que celles qu'on écrit sur du Papyrus, ou

qu'on grave péniblement sur douze Tables! Si nous sommes plus forts, nous les déchirons en passant, comme l'aigle traverse de faibles toiles d'araignée : il n'existe qu'une loi éternelle, c'est celle du glaive : toutes les autres sont muettes devant celle-là, parce que tout ce qui émane d'une raison aussi circonscrite que la nôtre, n'a aucun poids devant la raison de la Nature.

Il est difficile de foudroyer ces deux castes de Sophistes, à moins qu'on amène devant eux le colosse imposant de la Religion.

Je dirai donc aux premiers : vous pouvez raisonner mieux que Solon, et vous le pouvez sans gloire, parce que vous venez après lui ; mais il est une raison supérieure à celle du Sage d'Athènes, où ce grand homme a puisé ses institutions primordiales : c'est celle dont Dieu est le principe, et qui y ramène ; cette raison là provoque l'o-

béissance de l'homme libre et fier, et quand celui-ci plie devant elle sa tête indocile ; il n'est pas hors de la Nature.

Je répondrai au panégyriste de l'Épée : je sais bien que dans un État, où un seul homme est tout, parce que les autres ont peur, la force fait taire les lois : mais la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur fait taire, à son tour, la force : alors le glaive de la loi reprend sa pointe, et la loi du glaive n'est plus qu'un vain épouventail, dont se joue jusqu'à l'impuissance.

On a dit cent fois, pendant la tourmente Révolutionnaire : Dieu est une machine de théâtre, avec laquelle des prêtres imposteurs dénouent tous les drames de la vie civile ; nous allons mettre la raison humaine à la place de ce fantôme sacré : alors les Etats prendront une attitude imposante, les lois marcheront, et le Répu-

blicain, délivré des chaînes Royales et Sacerdotales, recouvrera sa dignité.

Qu'a produit cet œuf de Léda couvé, tour-à-tour, par l'Athéisme et par la Démagogie? Tous les malheurs accumulés par vingt désastres de Troie, la guerre civile et la famine, des proscriptions en masse, et des assassinats individuels au nom de la loi; on a vu alors les liens sacrés de la famille, dissous; l'épouse violant, par patriotisme, le lit conjugal; *le fils*, dénonçant son père, pour n'être point suspect; le père prostituant sa fille, pour échapper à ses bourreaux: pendant ce tems-là, le sang le plus pur coulait à torrents dans les champs de bataille ou sur les échaffauds: on exterminait les Peuples étrangers avec des manifestes, et le nôtre avec des lois: gouvernants, gouvernés, tout s'engloutissait dans l'abyme, sans que l'homme de bien pût se flatter de vivre, et que l'oppresseur pût se consoler de mourir.

Si Dieu était resté à la France, déchirée, en sens contraire, par mille factions rivales, la guerre intestine contre la naissance, les richessses, les lumières et la vertu n'aurait pas duré trois mois, et la guerre d'extermination, contre l'Europe, n'aurait pas commencé.

C'est à l'Athéisme, réduit en système, par nos Cheops et nos Diagoras, que nous devons l'opprobre éternel du supplice de Louis XVI, les funérailles de cinq cent mille hommes, tant vaincus que vainqueurs, dans les plaines de la Vendée, le sac de Lyon, et toutes les folies atroces qui ont fait prendre la postérité des Montagne et des Lafontaine pour une race d'insensés, ainsi que les tranquilles dépositaires des arts et du goût du siècle de Louis XIV, pour un peuple de Cannibales.

Victimes de l'anarchie Révolutionnaire et du brigandage Fructidorien, c'est au

détrônement de Dieu que vous devez presque tous les maux, auxquels vous avez été en proie : si vous pleurez encore sur la tombe d'un ami, d'un bienfaiteur ou d'un père : si vous versez des larmes de sang sur le sein d'une épouse, qui s'est laissée violer par des monstres, pour vous sauver la vie, accusez-en les Athées de Gouvernement, qui ont bouleversé la terre et le ciel, pour régner un moment sur des cadavres, et qui, inconséquents jusques dans leur froide tyrannie, en livrant à la hâche l'homme religieux, tentaient de lui ôter, aux limites mêmes de la vie, cet Être-Suprême, qui seul pouvait l'engager à pardonner à ses assassins.

. . . .

Si, après la plus longue et la plus douloureuse des expériences tentées sur l'homme civilisé, après huit ans de massacres, d'incestes, de sacrilèges et de parricides, non-seulement impunis, mais même préconisés, il est encore un spéculateur qui

croie la roue d'un Être-Suprême, inutile dans la grande machine de la civilisation, je lui conteste mes organes, et ne le crois pas un homme.

Maintenant si, après avoir, comme Coclès, sur le pont de la vérité, combattu les Athées en phalange, je descendais dans l'arène pour me mesurer avec les individus, croit-on que mes forces ne seraient pas encore au niveau de mon courage?

Je dirais au physicien Athée : qu'est-ce que tu entends par ton principe automate, par ta nature aveugle, par tes effets sans cause? Est-ce que la faible intelligence, dont tu t'enorgueillis, ne fait pas remonter à une intelligence supérieure? Est-ce que l'existence du grand Architecte n'est pas démontrée par l'existence de son ouvrage?

Si le géomètre m'opposait ses froids calculs, ses rêveries sur l'infini en puissance,

et sa métaphysique des lignes sans surface et des points sans étendue, je lui dirais : depuis dix mille ans peut-être, que les apôtres du néant organisent les atômes d'Épicure, malgré leurs calculs de probabilité, leurs séries de coups de dés, leurs roues sans fin de fortune, ont-ils jamais vivifié une plante nouvelle, ajouté un seul animalcule au grand cabinet d'histoire de la Nature? Eh quoi! tout s'organise, tout se déploie, tout marche avec une harmonie inaltérable, avec une régularité plus que géométrique, dans l'immense Océan des êtres, et tu veux que l'Univers, dont tu ne connais pas la structure, soit le jeu fortuit de quelques molécules élémentaires! Tu me parles d'Algèbre, quand je discute les bases de la morale, et de ta loterie de l'infini, quand je console le genre humain avec le grand bienfait de la Providence!

Géomètre, reste dans ta froide et silencieuse apathie, et ne blasphême pas le

culte sublime de Fénelon, qui vivifie toute la Nature.

Présentement, je m'adresse à toi, laborieux astronome, qui, oubliant que Dominique Cassini allait aux sermons de Bourdaloue, et qu'Isaac Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se prosterner, plus éclairé, sans doute, que ces beaux génies, dont tu te dis l'élève, cherches le néant dans le firmament dont tu mesures l'étendue et ne sembles calculer les éclipses, que pour voiler celle de ta raison : répons-moi : assistais-tu à l'organisation des Mondes, lorsque le concours de tes atômes les fit sortir de la nuit du chaos ? Crois-tu, si le plus étonnant des effets avait été produit par la plus aveugle des causes, que depuis environ soixante siècles, que nous avons des yeux astronomiques et des Observatoires, la correspondance admirable entre des millions de Systêmes Solaires, gravitant entre eux et vers un soleil gé-

néral, ne se serait jamais altérée ? Tes atômes, comme l'éternel Jehovah, ont-ils travaillé pendant six jours, pour se reposer le septième, qui commence une éternité ?

Astronome apostat, (car on l'est, quand on abjure le culte de Cassini et de Newton), tu affirmes que la Religion est une roue inutile dans le grand horloge de l'Univers : tu connais donc toutes ses roues ? tu vois donc comment elles s'engrainent les unes les autres, sans que le ressort s'affaisse, sans que le jeu des pièces s'use par le frottement ? Tu sais tout cela, et tu as la modestie de ne te pas faire Dieu toi-même, plutôt que cette aveugle nécessité, qui vivifie tout sans principe de vie, et gouverne, sans raison, toutes les intelligences !

Je n'ai plus qu'une flèche à te lancer, et je la prends dans ton carquois. Tu n'ignores pas qu'il existe dans ton code d'astronomie,

deux forçes primordiales, qui se balancent sans se nuire, et dont les oscillations régulières, éternisent un mouvement égal, dans le système général des Mondes : l'une est la force de Pesanteur, et l'autre la force Tangentielle : la première, soumise à tes calculs, t'a donné la clef des grands phénomènes célestes ; mais l'autre n'a-t-elle pas échappé à tous les observateurs, depuis ceux de l'antique Babylone, jusqu'aux élèves de l'école de Newton, qui se flattent, en mesurant son vol, d'atteindre à son immortalité ? Qui jamais osa saisir, dans le ciel, ce premier anneau de la grande chaîne des êtres ? Qui se hasarda d'interroger le grand Moteur, qui, dans l'origine des tems, lança les planètes dans la Tangente de leurs orbites ? Eh bien ! ce mystère, qui conserve tous ses voiles, avec les atômes d'Epicure, les Monades de Leibnitz, les Lois de Kepler, les Tourbillons de Descartes, et même la belle Théorie de Newton, cesse de l'être par l'intervention d'une intelligence su-

prême : admettez Dieu comme donnée, dans ce grand problême, et il est résolu.

Physicien, géomètre, astronome, et vous tous qui passez les courts instants de votre vie éphémère, à lire quelques pages mutilées du Grand Livre de la Nature, allez tout de suite au frontispice qui porte, en caractères de feu, le nom de l'Ordonnateur des Mondes; ce frontispice seul, pour qui sait lire, donne la clef de tout l'ouvrage.

Mais ne nous occupons pas davantage à demander Dieu aux diverses classes de ces gens de lettres, partie très-respectable, mais, d'ordinaire, trés-inutile de l'ordre social, parce qu'elle semble appellée à éclairer tout le monde et à ne corriger personne; et considérons un moment le genre humain sous son point de vue le plus apparent, dans sa division en gouvernants et en gouvernés, je doute que ma condescendance ajoute le moindre fleu-

ron à la couronne, que les Athées placent sur la tête de leurs Diagoras.

Les gouvernans sont à l'égard des gouvernés, dans le rapport de cinq cents à un milliard; ces cinq cents hommes ne sont numériquement qu'un grain de sable destiné à contrebalancer un rocher; mais quand on observe que du côté du petit nombre est l'or qui achète et le fer qui opprime, on en conclut bientôt que, dans la balance philosophique, le rocher n'a que le poids du grain de sable, et que le grain de sable acquiert la pesanteur du rocher.

Or, est-il de l'intérêt des cinq cents monarques héréditaires ou amovibles, que le Dieu du milliard d'esclaves n'existe ni dans les livres, ni dans les temples, ni dans les cœurs? c'est ce qu'il importe de discuter.

Parmi les cinq cents Représentans de la Souveraineté des Nations, il en est un

petit nombre qui ont toujours tenté de bien mériter des hommes; ceux-là ne songèrent jamais à ôter Dieu à leurs sujets, à se priver, sans motif, de la plus pure jouissance, que goûte l'être condamné à gouverner ses semblables, celle de partager avec le Père de la Nature, le droit à tous les bienfaits et le tribut de toutes les reconnaissances.

N'oublions pas que tous les chefs des Monarchies ou des Républiques, qui ont raisonné le bonheur des Peuples, furent religieux; Sabbacon, Thésée, Codrus, Numa, Titus, Trajan, les deux Antonins, Charlemagne, Henri IV, Léopold, Cang-Hi et Louis XIV, s'en honorèrent; j'en dis autant des Rois sans couronne, des Peuples libres; des Aristide, des Epaminondas, des Phocion, des Cincinnatus, des Paul-Emile, des Barnevelt, des Guillaume-Tell et des Wasington; je vais plus loin, et je défie solemnellement tous les

Freret de l'Athéisme, de rencontrer dans les terres Australes de l'histoire, un seul souverain qui aye déchiré les pages d'un culte, pour faire le bonheur de la multitude avec la raison des lois; un seul qui ait dit: le Néant est la première cause, et dont la terre aye conservé la mémoire.

Mais si les Rois, avoués par la morale, ne peuvent pas trahir la cause du Théisme, il n'en est peut-être pas de même des Rois avoués par la force; ceux-ci n'ayant aucun contrat avec le Dieu qu'ils sont censés ne pas reconnaître, sembleraient-ils avoir le droit d'en mutiler les feuillets, dans la main de la multitude que leur épée seule doit gouverner? Je n'en crois rien, et ma raison, à cet égard, parle plus haut que les sophismes de l'incrédulité absolue, et que l'artillerie foudroyante de la Toute-Puissance.

Si les cinq cents hommes qui commandent étaient toujours forts, et le milliard qui

obéit, toujours faible; je conçois que la politique sur ce globe, serait en droit d'étouffer la morale et que l'épée serait Dieu.

Mais la force, comme tout ce qui tient à une Nature qui se modifie sans cesse, ne conserve jamais deux minutes ses mêmes élémens; c'est un ressort qui, par la raison même qu'il est toujours bandé, s'affaisse, alors la morale éternelle reprend son empire et le Dieu de l'épée est déthrôné.

D'ailleurs c'est une démence sans égale, à celui qui a la Toute-Puissance, d'annoncer qu'il n'en jouit qu'en vertu de la force; car la force s'exerçant moins par la tête que par les bras, il en résulte comme dans la Démagogie Française, que les bras doivent gouverner la tête, et que les Souverains du monde ne mettent plus dans la balance qu'un poids de cinq cents, quand

l'autre bassin est chargé d'un milliard ; la force est, de sa nature, une puissance illégale ; l'homme de génie, qui a le malheur d'en avoir besoin, n'a qu'un seul moyen de la légitimer aux yeux des Peuples, c'est de la rendre si ressemblante, par ses effets, à la raison des Lois, que la multitude s'y méprenne, et bénisse le despote, qui ne se sert de l'épée que pour faire des heureux.

L'empire de l'épée ressemble à l'empire des Lois, quand au moment même où on la sort du fourreau, on en casse la pointe ; quand on a l'art de ne frapper quelques membres du Corps Social, que pour en protéger la masse ; quand on prend toutes les propriétés possibles sous sa sauve-garde, et sur-tout celle de la Religion, sans laquelle les autres ne sont rien.

C'est ainsi que s'y sont pris tous les habiles brigands couronnés, ou sans couronne ;

qui après avoir asservi leur pays, ont voulu mourir avec la Toute-Puissance. Voyez Cromwel, Auguste et Pisistrate : ce dernier releva le culte de la Minerve par qui il régnait ; le farouche Triumwir, devenu sage en devenant l'héritier de César, accumula trente mille idoles dans son Panthéon : jamais l'assassin de Charles I. n'aurait laissé son Protectorat à Richard son fils, si en ôtant à la Grande-Bretagne son Monarque, il lui avait ôté le Dieu, au nom duquel la Nation pouvait lui pardonner son régicide.

On conquiert les Empires avec la force, mais on ne les conserve qu'avec les mœurs, les Lois et la Religion.

Maintenant, si j'en viens à cette populace d'un milliard d'hommes (c'est ainsi que les Rois l'appellent), toujours froissée entre les hommes et les évènemens, toujours passive au milieu des incendies politiques qu'on

lui fait attiser, je vois que Dieu lui est nécessaire, soit pour jouir de la paix intérieure, soit pour la faire partager aux Gouvernemens.

La paix intérieure de l'homme qui obéit, consiste à être bien avec soi-même; ce qui suppose la possession tranquille du droit de révérer, ce qu'il révère dès son berceau, ainsi qu'une conscience pure et à l'abri du remord.

Or, le culte de ses pères, quelqu'il soit, est l'héritage le plus sacré pour l'homme pauvre qui n'en connaît point d'autre; ce culte le console des Lois perverses sous lesquelles il gémit, des chimères perfides de l'égalité dont on l'a bercé; il en soutient mieux les fatigues renaissantes de son travail de chaque jour; le soir il caresse avec une sensibilité plus pure ses enfans, il s'endort avec plus de calme, dans les bras d'une épouse.

La douce philosophie d'un Fénelon a bien le droit d'épurer ce culte de l'alliage, des superstitions populaires qui le dégradent. Un Gouvernement robuste peut bien le soustraire à l'intolérance qui le rend barbare : mais là s'errêtent tous les pouvoirs de l'ordre social, c'est un crime de lèze-humanité au premier chef que de l'anéantir.

La conscience des dix-neuf vingtièmes du genre humain reste pure, lorsque des Gouvernemens, par leur immoralité, ne semblent pas les absoudre des délits, tant publics que secrets, qui entrainent l'opprobre ou l'échaffaud.

Ils étaient souverainement immoraux, ces Gouvernemens qui déclarèrent suspects le père qui ne dénonçait pas son fils émigré, l'épouse qui correspondait avec son époux dans les prisons, le prêtre qui ne répudiait pas de son cœur, le Dieu dont il était le ministre; ils étaient souveraine-

ment immoraux, quand ils mettaient les villes qui leur déplaisaient, en état de siége, et les hommes qui éclairaient leur perversité, hors de la loi; ils étaient souverainement immoraux, lors qu'intervertissant le code criminel de toutes les nations, ils laissaient d'un côté impunis ceux qui ouvrirent la glacière d'Avignon et exécutèrent les massacres de Septembre, et que de l'autre ils sanctifièrent, au nom du civisme, l'assassinat des prisonniers anglais sur le champ de bataille et laissèrent s'organiser une phalange de régicides.

Que devient alors la conscience de l'homme du peuple, lorsqu'on dénature, avec des sophismes républicains, ses notions primordiales du juste et de l'injuste; lorsqu'on lui dit : la Patrie crée Dieu et l'anéantit : on va à l'échaffaud par les vertns qui contrarient cette Patrie, et à la toute-puissance par les délits qui appellent l'échaffaud.

L'homme destiné à l'obéissance, ainsi abandonné à lui-même par le Gouvernement, qui doit le protéger contre lui-même, n'a plus que l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur, qui puisse effrayer sa conscience, lorsque son intérêt malentendu le sollicite de voler un homme riche, pour partager son opulence, ou d'assassiner son père, pour jouir plutôt de son héritage.

Et quand même, à l'approche des *crimes* publics, l'appareil des *roues* et des gibets donnerait aux hommes, qui s'indignent que la loi enchaîne leurs forces, les apparences de la probité, en serait-il de même par rapport à ces délits secrets que la nuit de la perversité enveloppe de ses ombres, et par l'impunité desquels, le scélérat heureux achète l'absence de ses remords.

C'est ici, sur-tout, que le néant du systême des Athées se décèle : il y a plus

de soixante siècles qu'on leur demande quel est, dans leurs institutions anti-religieuses, le frein des délits secrets, et aucun d'eux n'a compromis sa logique, par la plus faible des réponses.

Seulement de nos jours on a balbutié le mot d'harmonie : Diderot, dans un de ses Dialogues Cyniques, que je lui ai entendu lire, et qui, heureusement, n'ont pas vu le jour, fait dire au premier de ses interlocuteurs, que l'intérêt individuel de chaque homme, est de ne point troubler, par des délits secrets, l'harmonie sociale ; et quand ce mot sententieux a rafraichi sa conscience philosophique, il se repose, comme Hercule sur sa massue, en disant : » voilà le frein tant demandé ; il était » dans la première page du Code de la » Nature.

C'est le comble du délire, que de supposer qu'on mène le genre-humain avec des

apophtegmes ; le frein de l'harmonie est la pierre philosophale des Athées, qui n'existe que pour les Adeptes, qui meurent en la cherchant. Jamais le dogme de l'harmonie n'a prévenu un larcin ou un assassinat : on n'atteint pas plus les crimes secrets avec ce mot magique, qu'avec les théorêmes de la trisection de l'angle ou du quarré de l'hypothénuse.

Il faut bien que cette métaphysique de Diderot ne soit qu'un vain épouvantail pour la multitude, puisque, depuis la chûte du trône français, tous les Codes criminels de l'Athéisme y ont échoué : jamais on n'a tant parlé d'harmonie que depuis cette époque terrible, où toutes les harmonies de l'ordre social ont été troublées : ce mot était dans toutes les bouches, au bout de toutes les plumes, dans les préambules de toutes les lois. On a été sur le point de le placer avec ceux de liberté et d'égalité sur nos Oriflammes, et jamais

tant de délits secrets n'ont insulté, par leur impunité scandaleuse, à la morale publique; jamais on n'a vu autant d'assassinats odieux, d'empoisonnemens et de parricides. Cette époque semble avoir muri l'esprit humain pour la dégénération; elle a englouti, en dix ans, cinquante siècles de perversité.

Je conçois, peut-être, comment un petit nombre d'Athées, heureusement organisés, tels qu'un Diderot, un Helvétius, ou un baron d'Holback, pourraient raisonner leur probité naturelle, en l'appuyant de la métaphysique des harmonies; mais la multitude ne raisonne point; elle prend l'Être-Suprême pour garant de sa vertu, et cela lui suffit. Il est donné à une douzaine d'Êtres privilégiés, dans un siècle, d'abjurer Dieu, et de ne point nuire aux hommes : otez ce même Dieu à un milliard d'individus, et la terre est couverte de crimes et de décombres.

Quelque soit le rang, qu'on occupe dans l'ordre social ; quelque système de législation qu'on adopte ; de quelque opinion philosophique qu'on s'honore, on est toujours contraint, en dernière analyse, de faire de Dieu, la clef de la voûte de l'édifice politique. Les Tyrans ont besoin d'un simulacre de Dieu, pour voiler leur tyrannie, et les peuples d'un Dieu réel pour les en consoler. En un mot, pour que tout Gouvernement marche, il faut un Dieu à l'homme d'état, un Dieu et des *mœurs* à la partie moyenne de la Société qui raisonne son obéissance, et pour la multitude, un Dieu, des mœurs et des échaffauds.

N. B. Il avait été promis, dans le cours de cet ouvrage, quelques pièces justificatives, mais leur publicité et encore plus celle des faits qui semblaient les provoquer, a déterminé à n'en point grossir ce volume.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.